SEP 12 192

34e Année. N° 17. 1er Septembre 1927.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
. Klobukowski. .	*Souvenirs de Belgique*	5
ean O'Casey . . .	*Junon et le Paon* (acte I)	40
. Lacour-Gayet. .	*Talleyrand à l'Assemblée Constituante*	62
ax Rychner . . .	*Observations sur l'état intellectuel de l'Allemagne*	80
ic Durtain	*Hollywood dépassé.* — II.	125
★ ★	*La Russie en Asie centrale*	151
aurice Genevoix.	*Les Mains vides* (fin)	182
. Albert-Petit . .	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire*	210
erre Charrier . .	La Vie coloniale : *Tableaux de Tahiti*	223

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Châteaux en Suède

par HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

Le Héros

par MAXIME GORKI

La Littérature américaine d'aujourd'hui

par PAUL ELMER MORE

La Bataille de la Somme de 1916

par le Général DUVAL

Où en est le problème de l'évolution?

par MAURICE CAULLERY

Au service de la France en Russie

par PAUL DARCY

General
Terg.
8

SOUVENIRS DE BELGIQUE[1]

J'arrivai en Belgique en juin 1911. Dix ans auparavant j'avais parcouru le pays en touriste. Je me souvenais avec sympathie de sa population accueillante et laborieuse; j'avais admiré ses établissements industriels si pratiquement organisés et administrés, ses villages riants, parés de verdure et de fleurs et ses vieilles cités flamandes doucement somnolentes dans leur cadre médiéval.

Rien ne me parut changé. C'était la même existence ordonnée, active et calme à la fois, le même accueil cordial, bon enfant et le même équilibre méthodique et réfléchi. Dans la mine, l'usine ou dans les champs, dans les administrations, les salons ou dans la rue, que ce soit en Wallonie ou dans les régions flamandes, ce peuple paraît sûr de lui; il semble s'être tracé une ligne de conduite avec le ferme propos de n'en pas dévier, se complaisant dans la vie familiale et corporative, soucieux de bien-être et, partant, pacifique; il est attaché à son état et va son chemin, régulier et ponctuel, telle une force bien réglée en mouvement.

La Belgique avait, à ce moment, l'aspect d'un pays très prospère. Le malaise qui pesait encore sur l'Europe à la suite du « coup d'Agadir » et des troubles balkaniques ne paraissait pas l'avoir atteinte.

1. Les pages que l'on va lire sont dues à notre collaborateur, M. Klobukowski, qui représenta la France auprès du Gouvernement belge de 1911 à 1918. De la fin de 1914 jusqu'en mai 1918 son poste se trouva transféré, on s'en souvient, au Havre... En 1918 M. Klobukowski fut appelé à Paris pour diriger le Commissariat spécial de l'Information et de la Propagande. (N. D. L. R.)

1er Septembre 1927.

Après l'exposition universelle de Bruxelles de 1910 qui avait attesté son extraordinaire développement économique, elle en préparait courageusement à Gand, pour 1913, une deuxième qui devait être, — elle le fut d'ailleurs, — la consécration de l'œuvre africaine audacieusement entreprise par Léopold II et menée à bien sous les auspices du roi Albert Ier, colonial des plus avertis.

Le problème financier si difficile pour tous les États, alors que l'atmosphère restait lourde et chargée d'orages, ne lui causait aucun embarras. Sa dette publique, qui ne dépassait pas 4 milliards, se trouvait couverte, pour les 70 p. 100, par la valeur de ses chemins de fer, propriété de l'État.

Son crédit était de premier ordre et pouvait affronter avec assurance l'épreuve de l'emprunt extérieur; ses usines regorgeaient de commandes. Faible par le chiffre de sa population et le peu d'étendue de son territoire, la Belgique était puissante par son industrie, sa volonté tenace et disciplinée, par la souplesse et la manière prudente de ses dirigeants, par son habileté à se ménager, dans les transactions internationales, des concours qui venaient, comme autant d'affluents, grossir ses sources d'énergie vitale. Ne portant ombrage ou tort à personne, utile à tous, que pouvait-elle craindre? A l'abri de sa neutralité solennellement garantie par les plus grandes puissances de l'Europe, il lui était loisible de donner libre cours à ses qualités d'expansion auxquelles, sur le terrain colonial, sa nouvelle possession du Congo offrait de magnifiques perspectives.

Mais, pour la diplomatie allemande, il fallait que l'affaire d'Agadir eût une suite. Comme prix de son effacement au Maroc, elle réclamait des compensations en Afrique. Ses négociateurs engagèrent habilement la France sur un terrain où nous devions fatalement, — n'était-ce pas le but visé? — inquiéter, sinon mécontenter, le gouvernement belge.

Il s'agissait du droit de préférence concédé en 1908, par la Belgique, à la France seule, sur la colonie du Congo.

Tout d'abord cette information parut à Bruxelles simplement tendancieuse : « Le droit de préférence est personnel et incessible. La France peut y renoncer, dans ce cas il devient

caduc, mais il ne saurait, par voie de substitution, passer aux mains d'une tierce puissance. » On était, du reste, convaincu que le Gouvernement français refuserait d'entrer en conversation sur ce point et, évitant le piège tendu, repousserait l'étrange prétention de l'Allemagne « de n'être pas tenue à l'écart dans le cas où s'ouvrirait la succession du Congo belge ».

On sait qu'il n'en fut pas ainsi. L'article 16 de l'accord congolais est ainsi conçu : « Dans le cas où le statut territorial du bassin conventionnel du Congo viendrait à être modifié du fait de l'une ou l'autre des parties contractantes, celles-ci devront en conférer entre elles, comme aussi avec les autres puissances signataires de l'acte de Berlin du 26 février 1885 ». Ce qui signifiait que l'exercice éventuel de notre droit de préférence était subordonné à une entente avec l'Allemagne et qu'en second lieu la France et l'Allemagne pourraient ne causer avec les autres puissances que si elles le jugeaient à propos.

Le Gouvernement royal vit dans cette clause une modification profonde du *statu quo ante* rouvrant, à son insu, la question du Congo qu'il considérait comme fermée depuis la notification de sa reprise officielle du territoire congolais, reprise reconnue par la France, mais pas encore par la Grande-Bretagne.

Outre qu'il était peu satisfait d'avoir, sans assentiment préalable de sa part, sur une longue étendue de territoire lointain, un voisinage qu'il n'aurait pas choisi, il se demandait anxieusement ce que ferait la France si l'Angleterre s'avisait d'empiéter sur ses territoires de l'est africain. Il ajoutait :

« Qu'adviendrait-il si l'entente se fait entre les grands qui disposent de formidables moyens de pression sur la Belgique avant qu'ils aient daigné se mettre d'accord avec les petits?

» On nous dit que, l'exercice par la France du droit de préférence étant entièrement subordonné à la volonté du Gouvernement royal, la Belgique resterait maîtresse de l'heure...

» Mais nous voyons qu'il n'est question là-dedans que de notre mort et la position de *de cujus* ne nous sourit nullement.

» On nous suggère en outre que cet article 16 est une garantie pour les intérêts belges en ce sens que le Congo n'est plus, de ce chef, exposé aux convoitises d'un seul pays.

» A quoi nous répondons que la Belgique ne désirait pas

d'autre garantie que celle que lui avait donnée la France. »

Ces regrets exprimés, le Gouvernement belge et, avec lui, l'opinion se rendaient compte qu'il n'y avait pas, en somme, péril en la demeure, et que mieux valait peut-être, pour les intérêts généraux du pays, une solution, fût-elle à certains points de vue très critiquable, qu'une persistante incertitude.

Mais à cet instant, le 5 novembre, survint le discours de M. Caillaux à Saint-Calais, exprimant l'avis que les positions n'étaient pas définitivement prises dans le centre de l'Afrique.

De son côté, au Reichstag, M. de Bethmann-Hollweg avait dit, en termes d'une inquiétante imprécision, que « pour apprécier la valeur des concessions obtenues sur l'Oubangui et le Congo, il fallait regarder l'avenir ».

Puis M. de Kiderlen, surenchérissant, avait souligné que « désormais l'Allemagne aurait son mot à dire dans toute conversation ayant pour objet le statut territorial du bassin conventionnel du Congo ».

Enfin sir Edward Grey, M. Asquith et M. Bonar Law avaient déclaré que la Grande-Bretagne « n'entraverait pas l'Allemagne dans sa recherche d'une place au soleil ».

Il apparaissait que Paris, Berlin et Londres s'étaient concertés pour imprimer à leur politique africaine une orientation nouvelle.

L'émotion fut vive sur le marché de Bruxelles où les valeurs coloniales, celles du Kantaga particulièrement, subirent une baisse considérable.

Des apaisements vinrent aussitôt de Paris, suivis d'un changement de ministère dont je dirai quelque jour les particularités... Mais la confiance n'y était plus.

Il ne fut point aisé de la faire renaître.

La Belgique eut alors la sensation pénible de l'isolement et de la précarité des garanties qu'elle croyait s'être ménagées en Afrique et de celles que lui conférait en Europe le traité du 19 avril 1839.

Toutefois, à la faveur d'une accalmie dans les rapports franco-allemands, le Gouvernement belge ne tarda pas à recouvrer son sang-froid habituel. S'il eut encore des craintes, il sut les dissimuler et lorsque, au Parlement, fut soulevée la question de la défense éventuelle du territoire national, il

déclara qu'il ne mettait pas en doute la parole des Puissances garantes et qu'en conséquence une augmentation d'effectifs (l'armée était alors de 42 000 hommes) ne paraissait pas nécessaire pour monter la garde sur la frontière.

— Sur laquelle? — demandait-on.

— Sur les deux, — répondait diplomatiquement le Gouvernement.

« Voilà qui vous indique notre état d'esprit, me disait un Belge de nos amis, — un de ceux pour qui la Belgique, dans le domaine des idées et des intérêts, est le prolongement de la France; — nous sentons qu'à l'heure actuelle notre pays est devenu le jouet des événements.

« Ici, l'Allemagne entreprenante, querelleuse, dont l'appétit est en raison directe des concessions qu'on lui fait. Là, la France, bien intentionnée, certes, mais que son désir de paix incline avant tout aux solutions conciliantes, propres sinon à conjurer, du moins à retarder les conflits, dussent certains intérêts en souffrir, comme dans l'affaire du Congo. Nous sommes sur un perpétuel et énervant « qui-vive ». Que nous réserve demain? »

Cette perplexité se justifiait.

La poussée allemande en Belgique, très forte depuis quelques années, avait atteint son apogée en 1912. En plein essor économique, dotée d'une organisation commerciale incomparable, l'Allemagne y avait pris une position de premier plan. Ses nationaux, énergiquement soutenus, étaient les maîtres de ce vaste marché d'échanges internationaux.

A Anvers, la grande ville commerciale, le grand port mondial, ils détenaient la haute banque, le haut commerce, les compagnies de navigation. Des œuvres nombreuses, écoles, cercles, périodiques, bibliothèques populaires, sociétés de conférences, aidaient à la pénétration allemande. A Ostende, Charleroi, Mons, Gand, Namur, à Liège même, dans tous les centres manufacturiers et miniers, leur effort se manifestait avec ostentation, ne reculant, pour s'insinuer, s'implanter, réussir, devant aucun obstacle ni devant aucun frais.

Nos compatriotes établis dans le pays, et qui, tous, il faut le dire à leur éloge, avaient su, par leur intelligence et leur probité, s'y créer d'enviables situations, sentaient sourdre

et grandir contre eux une concurrence irrésistible. Dans cet ordre d'idées, il n'y avait pas à récriminer. Sur le terrain des affaires, le succès est aux plus forts, aux plus habiles.

Mais il n'était pas besoin de perspicacité pour distinguer que ce travail licite s'accompagnait de manœuvres ne visant pas uniquement un but commercial.

Une presse locale ardemment germanophile vantait sans cesse l'organisation du « puissant empire germanique, rempart de l'ordre en Europe, défenseur du principe d'autorité et de la foi religieuse. » Sa lutte contre le socialisme dont la Belgique appréhendait le progrès, était exaltée en même temps que son labeur fécond et sa vigueur dans la défense de ses intérêts et de ceux de ses amis.

Ces louanges hyperboliques n'allaient pas sans une contrepartie désobligeante pour la France « travaillée par les théories révolutionnaires, pays de l'école sans Dieu et persécuteur du clergé, et dont la langue, véhicule d'un enseignement démoralisateur, préparait le bouleversement de l'ordre social et politique ».

Ce dénigrement systématique de toute œuvre, de toute mesure, même d'ordre purement intérieur, où se distinguait l'esprit de la France moderne, n'aurait pas été sans nous nuire à la longue, si, en dépit d'une propagande qui exploitait, surtout dans les Flandres, un particularisme ethnique et linguistique, le bon sens belge, peu facile à abuser, n'en avait fait le plus souvent justice.

Les élections de juin 1912, les manifestations populaires et les discussions parlementaires qu'elles suscitèrent, avaient projeté une vive lumière sur la situation intérieure du pays, sur ses divisions profondes et parfois si aiguës que des détracteurs, envieux de sa prospérité croissante, en faisaient état pour dire que la Belgique était moins une nation qu'une expression géographique.

D'un côté, la Wallonie, ouvrière, de culture latine et de langue française, ouverte d'instinct aux innovations, dont un intense mouvement industriel et commercial favorisait le développement: de l'autre, les Flandres rurales que leur idiome plutôt « isolant » maintenait dans la vieille formule sociale

théocratique et inclinées d'ailleurs, par similitude d'éducation, de mœurs et même de langage, vers leurs voisins de l'est.

Le Gouvernement catholique (dans le sens politique attribué à ce mot en Belgique, c'est-à-dire conservateur de droite) ne pouvait vivre et durer qu'en s'appuyant presque exclusivement sur la région flamande qui, depuis vingt-huit ans, lui assurait une majorité numériquement faible mais compacte et fidèle, et à laquelle il se voyait obligé de donner des gages.

C'est ainsi que, peu à peu, les postes de la magistrature, de l'administration et de l'armée étaient, par une pente assez naturelle, tombés aux mains d'un parti politiquement irréductible et dont il n'était pas dans les traditions ou la tactique de ménager les adversaires vaincus.

Or les forces de l'opposition étaient à peu près égales sinon même supérieures à celles du Gouvernement. L'écart entre elles, suivant le recensement officiel des votes, ne dépassait pas 80 000 voix. Encore les libéraux affirmaient-ils que ce résultat était dû à un habile découpage des circonscriptions, avantageant les campagnes flamandes au détriment des cités wallonnes, et au vote plural qui viciait la représentation proportionnelle et l'empêchait d'être intégrale et sincère. On comptait en effet dans le corps électoral 30 000 religieux bénéficiant chacun de trois voix et votant comme 90 000.

C'était, on le voit, le pays divisé en deux camps. Le Gouvernement avait sans nul doute le désir, conforme à son intérêt, de supprimer cette division, mais comment? Il était gêné dans ses entournures et à ceux qui lui faisaient grief de sa soumission aux exigences souvent excessives de ses partisans, il aurait pu opposer la réponse classique : « Que voulez-vous? je suis leur chef, il faut bien que je les suive. »

Mais l'heure n'était plus aux temporisations. Menacée en Afrique, inquiétée en Europe, agitée à l'intérieur, la Belgique réclamait de son Gouvernement une politique nette, une direction ferme et résolue. Ce fut le roi Albert qui répondit à cet appel.

Ce souverain d'esprit droit, pondéré, avait su rester au-dessus des groupements politiques. La dignité de sa vie, l'autorité qu'il devait tant à son rang qu'à sa valeur personnelle fortifiée par ses études scientifiques et militaires et ses

voyages, en faisaient l'arbitre accepté et respecté des partis. Possédant la pleine connaissance des intérêts belges, il s'était toujours efforcé, dans la mesure que lui traçaient ses devoirs constitutionnels, de consolider la politique de sage équilibre qui avait édifié la fortune de la Belgique. Sa pensée n'était un mystère pour personne : il voulait fusionner les éléments épars et dissidents d'une nationalité que son manque d'homogénéité rendait vulnérable; il voulait en outre qu'en cas de conflit international, le territoire national ne pût servir, à tel ou tel belligérant, de base d'opérations ou de passage. Ce double but lui semblait pouvoir être atteint par le moyen d'une réorganisation militaire reposant sur le service généralisé.

Les circonstances étaient propices à la réalisation de ce dessein. L'exemple des états balkaniques avait fortement impressionné l'opinion belge; elle avait constaté qu'avec des ressources même restreintes, l'énergique volonté d'un peuple uni et discipliné devient un levier d'une rare puissance.

Les suggestions du Roi répondaient donc au sentiment public; elles avaient cet autre effet salutaire sur la masse d'attester qu'à ses yeux, Wallons et Flamands étaient, à un égal degré, de loyaux sujets dévoués à la patrie belge et prêts à défendre leur indépendance pour laquelle ils avaient tant de fois, les uns et les autres, vaillamment combattu.

La position du Gouvernement royal ne laissait pas d'être fort délicate dans la question de la réforme militaire. Alors que, un an auparavant, il avait soutenu contre le parti libéral un programme qui repoussait toute aggravation des charges militaires, il prenait l'initiative d'un projet qui devait, pour commencer, porter de 42 000 à 200 000 hommes les effectifs de l'armée.

Pour difficile qu'elle fût, la tâche n'était pas au-dessus des forces du premier ministre. Sa souplesse et son savoir-faire incontestés avaient pour soutien la volonté du Roi qui, ayant besoin d'un homme actif et dévoué, l'avait choisi à bon escient. D'une santé vigoureuse, doué d'une grande assurance et de beaucoup d'entregent, s'appliquant dans ses relations à arrondir les angles et à se prêter aux accommodements, M. le baron de Broqueville était, disait-on, plutôt

un manœuvrier habile sur le terrain mouvant de la politique belge qu'un homme d'action. Les événements, qui font les hommes, devaient lui fournir l'occasion de démontrer que cette précieuse qualité ne lui manquait pas.

Le 12 novembre 1912, il se borna prudemment à annoncer au Parlement ses intentions, les faisant précéder de la déclaration suivante qu'il importe de rappeler, car elle indique, en termes mesurés, sous quel angle était alors envisagée la situation :

« Sans doute notre confiance dans les puissances garantes de notre neutralité est toujours la même; les sympathies qu'elles ont pour nous sont certaines; elles nous en ont donné des preuves manifestes. Mais l'on ne peut perdre de vue que les groupements des Puissances ont provoqué des alliances et des ententes militaires qui pourraient, dans l'hypothèse d'une guerre européenne, enlever à la prestation de la garantie la valeur que la neutralité du garant peut seule assurer complètement. »

Les commentaires du chef du cabinet, ministre de la Guerre, aboutissaient à cette conclusion que le développement de l'armée belge devrait correspondre à la situation extérieure ainsi qu'à l'évolution des armements à l'étranger.

D'une manière générale, la déclaration reçut un accueil favorable. Dans la promesse du dépôt d'un projet de réforme militaire, les libéraux virent la prochaine réalisation d'un programme dont, depuis longtemps, ils réclamaient l'adoption.

Dans la réserve que le service général comporterait de nombreuses exceptions, les droites espéraient trouver des atténuations aux rigueurs d'un régime dont elles avaient toujours été les adversaires déterminés par appréhension de « l'encasernement qui ne pourrait qu'influencer fâcheusement les mœurs d'un grand nombre de jeunes gens et leur faire perdre toute habitude religieuse. » Ce parti subissait une nécessité. Ses organes en témoignaient une amertume résignée qui n'était pas dépourvue d'une certaine clairvoyance :

« Le respect par les Puissances de la neutralité de la Belgique, disaient-ils, est purement théorique. Que vaudraient, en cas de guerre, les traités de 1831, de 1839 et de 1870, et

même la loi votée à l'unanimité à la Conférence de la Haye et qui proclame inviolables les frontières de tous les pays neutres, c'est-à-dire non belligérants, qu'ils soient neutres occasionnellement ou perpétuellement?

» Ou bien les Puissances voisines de la Belgique et garantes de sa neutralité sont sincères et respectueuses du droit des gens, — dans ce cas, aucune d'elles ne voudra assumer la responsabilité d'une agression condamnable; ou bien il n'y a aucun fond à faire sur leur parole.

» C'est évidemment, ajoutait-on, cette dernière opinion qui prévaut dans l'esprit de nos gouvernants; convaincus que nous n'avons plus à compter que sur nos propres forces pour soutenir le premier choc de l'envahisseur, ils sont dans l'obligation de doubler le contingent annuel. »

Seuls les socialistes, — d'ailleurs logiques, — déclaraient vouloir lier la revision constitutionnelle à la question de la réforme militaire. « A l'égalité des charges doit correspondre l'égalité des droits. » Et ils proposaient le suffrage universel.

En résumé, entre les gauches libérales et la droite une entente de principe paraissait en bonne voie.

La France, amie sincère de la Belgique, la voyait avec satisfaction prendre conscience de ses responsabilités et affirmer officiellement, sous l'inspiration de son Roi, sa volonté, pour rester neutre, de s'imposer de lourds sacrifices. C'était bien l'attitude qui convenait à un peuple libre et désireux de le rester.

Le premier pas était fait, le premier jalon placé, la discussion ouverte dans le pays avant le dépôt du projet de loi consacrant la réforme annoncée.

Dans cette sorte de referendum, la question se posait ainsi :

— Ou la réforme militaire accueillerait tous les concours, pratiquant avec équité, dans la constitution des cadres, l'adjonction des capacités sans distinction d'aucune espèce et n'aurait en vue que l'intérêt du pays; et, dans ce cas, elle donnerait à la Belgique la cohésion qui lui manquait ainsi que l'armature indispensable à la préservation du patrimoine national, œuvre des générations successives aussi bien flamandes que wallones.

— Ou, au contraire, la nouvelle organisation, effectuée dans un esprit de parti, consulterait les convenances électorales ou les préférences de coteries politiques.

On assisterait alors à la formation, non plus d'une armée en état de défendre l'intégrité territoriale, mais de contingents hostiles les uns aux autres, reflétant, sous la forme la plus dangereuse, les dissensions intestines. Ce seraient les Flandres dressées contre la Wallonie, peut-être la guerre civile.

Dans ces conditions, que deviendrait la Belgique en cas de conflagration? « Pour subsister, elle aurait perdu les raisons de vivre ». Enjeu d'une lutte, ou elle serait rayée de la carte de l'Europe ou, pire destin, elle resterait figée dans une tranquillité sans honneur.

Les imaginations travaillèrent sur ce thème. On convenait généralement, — et c'était là le point essentiel, — que, la garantie de la neutralité comportant pour la Belgique des devoirs internationaux, il fallait qu'elle édictât des mesures efficaces moins par leur force matérielle que par l'impression morale, qui, le cas échéant, se dégagerait de la violation des engagements pris envers elle.

La fin de l'année 1912 fut attristée en Belgique par la mort de S. A. R. la comtesse de Flandre, mère du Roi. Survenant après trois deuils successifs qui avaient affligé la famille royale, ce décès produisit dans le pays une sincère émotion. Avec cette princesse disparaissait un peu de la Belgique, de ce qu'on appelait la vieille cour avec ses préjugés contre l'évolution moderne, mais aussi avec sa distinction irréprochable qui, pour compassée qu'elle fût, ne perdait jamais son goût et sa noblesse d'allure.

De souche française du côté maternel en même temps que Hohenzollern par son ascendance paternelle, la comtesse de Flandre réalisait un type classique de princesse accomplie. Artiste, musicienne, versée dans les questions d'art, de littérature et d'histoire, elle abordait avec aisance les sujets les plus variés. On lui prêtait, — à tort, sans doute, — une mentalité d'émigrée, suivant attentivement, d'un air parfois amusé, les manifestations des temps nouveaux et portée à croire, à l'annonce de certains mouvements dans le domaine

politique ou social contre l'ordre traditionnel, qu'un vent de folie, heureusement passagère, soufflait sur le monde. Elle se rattachait étroitement à une époque qui avait vu les provinces belges se transformer en État indépendant et c'est devant une figure infiniment respectable de son histoire, qui s'en allait, que s'inclinait la Belgique.

Une délégation de princes allemands en grand uniforme, — dont les Kronprinz de Prusse et de Bavière, — assista aux funérailles. Dans le cortège, le Kronprinz de Prusse attirait les regards, pour son plus grand désavantage d'ailleurs. Long, dégingandé, microcéphale, n'ayant même pas cette raideur qui, pour un officier allemand, constitue une sorte de distinction professionnelle, il suivait le convoi d'un pas traînant et lassé. A l'église de Laeken, il s'affala dans la stalle qui lui était réservée au premier rang, bâillant à se décrocher la machoire, et là, désignant de sa main dégantée les prélats officiants, dont le cardinal Mercier, il demandait à son voisin : « Quel est donc celui-ci? Et celui-là? » Il ne tenait pas en place, se penchant à droite, à gauche. Il s'ennuyait. Je me trouvais juste derrière lui. Un instant il se retourna tout d'une pièce, brusquement, et me fixa de ses yeux bigles. J'eus l'impression qu'il regardait sans voir.

Dans l'après-midi, au lunch du Palais de Bruxelles, il eut, sous une autre forme, une attitude aussi incorrecte que pendant la cérémonie religieuse. Il fut gai.

A quelque temps de là, je parlais de cette journée avec l'un de mes collègues qui, comme moi, comme tout le monde, avait été choqué des manières du Kronprinz.

— Je vous citerai, — me dit-il, — une nouvelle preuve de son manque de tact. Causant avec le roi Albert, il lui a demandé à brûle-pourpoint :

» — Si la Belgique était un jour envahie, que ferait-elle?

» — Son devoir, — dit froidement le Roi.

» Cette réponse eut le don d'exciter chez le prince allemand une hilarité inconvenante.

» — Son devoir! — s'exclama-t-il, — son devoir! Et avec quoi? Au moins peut-on espérer que ce jour-là vous vous souviendrez de votre parenté allemande?

» — Je me souviendrai que je suis Belge, — répondit le roi Albert. »

Il eût été bien surprenant que, dans l'agitation provoquée par la discussion des lois militaires, la propagande allemande n'intervint pas. Elle le fit avec sa lourdeur coutumière :

« Le danger pour la Belgique n'était pas à l'est, mais au sud : des préparatifs avaient été remarqués dans la région de Maubeuge. Une attaque brusquée était signalée comme possible, par Trèves, la vallée de la Moselle et Coblence. Une excursion touristique de quelques officiers français, aux environs de Namur motivait, de la part d'une presse spéciale, préposée à la surveillance de nos méfaits multiples, la demande d'une loi contre l'espionnage. »

Bien entendu, on passait sous silence, on niait même — et cela seul démasquait les auteurs de la campagne, — les travaux d'approche des Allemands vers Maestricht, visant la vallée de la Meuse. Il n'était fait mention, dans les feuilles qui se disaient bien informées, ni des voyages fréquents en Belgique d'officiers allemands, ni du passage de troupes au camp d'Elsenborn, ni de l'atterrissage de ballons militaires dans le Grand-Duché de Luxembourg, ni de la construction à Aix-la-Chapelle, au nœud de jonction des voies ferrées, de quais d'un développement anormal sans aucune utilité commerciale, ni du raccordement d'ordre purement stratégique, par Malmédy-Stavelot, des lignes du Grand-Duché avec le réseau belge, etc.

De l'autre côté du Rhin, des voix se faisaient entendre qui cherchaient à jeter l'effroi dans les âmes pusillanimes. Les écrivains militaires les plus qualifiés exposaient que la prochaine guerre devrait, cette fois, placer l'Allemagne au-dessus de tout. N'avait-elle pas une revanche à prendre, celle du traité de Francfort qui aurait dû tout donner aux vainqueurs et ne leur avait octroyé que deux provinces et cinq milliards de francs, — une misère!

Guerre d'extermination, écrivait le maréchal von der Goltz; guerre sans merci, surenchérissait le général von Bernhardi, qui recommandait froidement contre l'ennemi héréditaire la terrorisation systématique par le fer et par le feu, « dans un but humanitaire et pour que la guerre fût moins longue. »

En même temps, les grandes firmes métallurgiques de l'Empire exposaient doctement les raisons d'ordre économique qui militaient en faveur d'une guerre prochaine, et elles énumeraient avec complaisance, dans leurs bulletins officiels, les profits que leur procurerait cette entreprise patriotique. *Germanos ad praedam*, a dit Tacite.

A cette prose agressive, la presse française et francophile opposait un dédaigneux et méprisant silence.

Nous étions des artisans de discorde, de révolution sociale, d'anarchie même, des ennemis n'attendant qu'une occasion pour nous précipiter sur une proie convoitée. Mais ces « mauvais desseins » de la France, à l'instant où de bons apôtres, les dévoilaient à l'indignation publique, prenaient, comble de machiavélisme, tournure d'une coopération particulièrement amicale. Non seulement cette voisine dangereuse secondait les négociations entamées à Paris pour l'admission à la cote d'une tranche d'emprunt de 400 millions; non seulement elle s'entremettait activement pour obtenir de l'Angleterre la reconnaissance de la reprise du Congo par la Couronne, mais, renouvelant son effort de 1910, elle prêtait, perfide croquemitaine, son plus dévoué concours à la préparation de l'exposition de Gand.

Il n'avait jamais été dans la manière du Gouvernement de la République de faire étalage de ses bons offices; il se contentait d'être, comme toujours, de bon ton et, aux suspicions semées dans le monde qui gravitait autour du pouvoir, il opposait une attitude de franchise ne permettant pas de douter que la France n'eût qu'une parole.

De leur côté, le Gouvernement royal et le peuple avaient un sentiment trop vif et trop élevé de leur situation et de leur intérêt pour se laisser suggestionner par les mauvais prophètes; leur sens pratique des choses avait mesuré tous les avantages que leur assurait l'amitié désintéressée d'une grande nation dont ils n'avaient à redouter, sur quelque point que ce fût, ni l'ambition ni les convoitises.

Nous voici au 14 février 1913, date à laquelle le Gouvernement, tenant ses promesses, ouvrait le débat sur la réforme militaire. Ces délibérations valent qu'on s'y arrête, car il en

sortit la résolution qui devait faire du peuple belge le champion du droit.

L'idée d'une armée nationale avait progressé. Le cabinet ne craignait plus une opposition obstructionniste; mais il pressentait que, dans les Flandres spécialement, sa nouvelle politique risquait de n'être pas comprise. C'est sans doute pour pénétrer les populations de la gravité des circonstances justifiant le revirement, à un an de distance, des décisions gouvernementales, que M. de Broqueville, au début de la première séance, demanda à la Chambre de se constituer en comité secret, à l'effet d'entendre ses déclarations.

On n'avait eu recours à cette procédure exceptionnelle qu'en 1846 à propos d'un traité de commerce avec la France et dans le but justifié de prévenir toute spéculation. En fait, l'exposé du ministre n'eut rien de sensationnel pour les parlementaires; il ne fut que la continuation et le développement du débat amorcé par la déclaration du 12 novembre, déjà abondamment commentée par la presse de toutes nuances en Belgique et à l'étranger.

Le ministre de la Guerre étudia longuement la situation créée à la Belgique par les groupements des grandes Puissances (Triplice et Triple-Entente); il fit ressortir la nécessité pour le pays de ne plus compter que sur lui-même en présence des préparatifs accumulés sur les frontières de l'est et du sud, et en raison aussi sinon de la disparition, du moins de l'atténuation des garanties que donnait, précédemment, à sa neutralité la politique d'isolement de la Grande-Bretagne.

Le Premier ministre avait cette fois résolument écarté les tergiversations oratoires et situé la question sur son véritable terrain, envisageant bien en face les obligations qui incombaient à la Belgique ainsi que les mesures qu'elles entraînaient.

Très formellement il repoussa la combinaison du recrutement régional « comme un danger de division entre deux races qui doivent fraterniser cordialement à l'ombre du drapeau belge. »

Avec la même netteté, il démontra que la durée du service (15 mois) devait être plutôt augmentée que réduite.

Enfin, répondant à certaines critiques contre le séjour à la

caserne, il proclama avec force que le Gouvernement entendait ne pas créer des régimes d'exception, des groupements privilégiés, qu'on appelait déjà les « permissionnaires de l'édredon. » Il écartait ainsi délibérément les *desiderata* exprimés par sa majorité catholique; en un mot, il tenait le langage d'un homme d'État conscient de ses responsabilités.

Sur la conduite du Gouvernement royal en cas de conflit international menaçant de transformer la Belgique en un champ de bataille, le discours ministériel nous fixait également : « L'appoint de 350 000 soldats belges bien armés et bien commandés, disait M. de Broqueville, est un appoint que je puis qualifier de formidable; il rompt complètement l'équilibre au profit de celui qui respecte notre neutralité et au détriment de celui qui la violerait. »

A la vérité, l'effectif total prévu par la nouvelle loi (350 000 hommes sur le pied de guerre) ne pouvait être atteint qu'en 1926. Ce n'était pas non plus avant 1918 que seraient réunis sous les drapeaux 200 000 hommes de troupe exercés.

L'indication, pour n'avoir qu'une portée lointaine, n'en était pas moins précieuse; elle caractérisait les intentions du Gouvernement royal et constituait la meilleure démonstration officielle de sa confiance dans les garanties protectrices de la neutralité de la Belgique et, par conséquent, de sa correction à l'égard des Puissances garantes.

Le chaleureux appel du Premier ministre à l'union de tous les citoyens dans l'intérêt du pays ne fut pas entendu par les socialistes. Leur porte-parole, M. Furnemont, développa cette opinion que la Belgique n'avait que faire de se mettre au niveau des grandes puissances et qu'en conséquence lui et ses amis s'opposeraient à « cette course à la mort. »

On aurait désiré entendre, dans une discussion aussi importante, la voix éloquente et écoutée du chef socialiste, M. Vandervelde. Sa réserve diminua beaucoup l'autorité de l'opposition; on l'interpréta en effet en faveur d'une réforme qu'un patriote comme lui, d'un sens politique si avisé, ne pouvait repousser, mais qu'avec son parti, il aurait voulu lier à la revision de la constitution. Or, sur ce point, le siège du gouvernement était fait. Il préférait, plutôt que de composer, courir les risques imminents d'une grève générale, c'est-à-

dire l'arrêt pendant plusieurs semaines de la vie nationale. C'était, disait-on, pour tenir compte au Gouvernement de sa résolution dont il avait été le principal inspirateur, que l'orateur de l'extrême droite, M. Woeste, adhéra, contre toute attente, au projet de loi sur lequel il avait précédemment formulé d'expresses réserves. Il le fit en termes qui donnèrent à sa volte-face une signification des plus honorables.

A son avis, la neutralité belge était également menacée par les belligérants de deux groupements voisins; elle ne pouvait être défendue que par une forte organisation militaire. Cette organisation devait être votée par tous ceux qui étaient dévoués au maintien de la nationalité belge. Les explications du Gouvernement révélaient une situation imprévue à laquelle il fallait adapter des dispositions nouvelles, et l'orateur de la droite estimait faire acte de bon citoyen en approuvant dans son ensemble la loi en délibération.

Ce petit homme sec, qui ressemblait étonnamment à M. Jules Méline, avait bien quatre-vingts ans lorsque je l'ai connu. Il représentait au Parlement belge, avec distinction et tenacité, le doctrinarisme ultramontain, dogmatique et rétrograde. Son parler précis, incisif, sa dialectique serrée au service d'une pensée toujours intransigeante, en faisaient une sorte de Joseph de Maistre, dont il avait la sincérité et parfois la vigueur démonstrative. Son autorité sur le Gouvernement était grande; il l'exerça longtemps sans indulgence. Son intervention dans la discussion de la loi militaire fut décisive et emporta les dernières résistances du parti catholique.

Le leader libéral, M. Paul Hymans, esprit fin, nature généreuse et vibrante, orateur de grand talent, vint à son tour formuler sur cette question vitale l'opinion d'un parti qui avait toujours, à son grand honneur, demandé que le pays fût mis en état de résister à toute agression. Appréciant la situation intérieure de la Belgique, il signala que ses dissensions seraient une cause de faiblesse si l'on ne plaçait pas l'intérêt du pays au-dessus des querelles de classes et de partis.

Il déclara que, continuateur d'une tradition qui avait pour objectif constant d'exercer et de développer dans le peuple la notion du devoir civique, il voterait sans restriction le projet présenté : « Avant tout, il faut que la Belgique soit,

qu'elle vive et qu'elle demeure. Nous devons servir le pays, et même aider nos adversaires politiques à le servir, en constituant une armée capable de défendre le territoire ».

Noble langage qui se rencontrait avec le discours du chef de la droite, dans la même préoccupation patriotique de sacrifier à l'intérêt national les rancunes personnelles et les dissentiments politiques.

J'ai assisté souvent aux séances du Parlement belge. J'en ai toujours admiré la tenue, l'ordre et la discipline. L'autorité du Président n'est jamais méconnue et l'ordre du jour ne subit aucune altération. Les débats ne s'ouvrent que sur des questions mûrement étudiées et il est bien rare que des incidents viennent en troubler la sérénité. Même dans les cas où la contradiction est vive, où les esprits sont surexcités, les interruptions ne sont pas fréquentes et ne font pas dévier la délibération en cours, pour la bonne raison que parlent seulement ceux qui ont quelque chose à dire. Si parfois le ton s'élève, il ne dépasse pas la limite du tolérable, et je ne me souviens pas que le Président se soit vu dans l'obligation de recourir à la vertu apaisante du légendaire chapeau; d'ailleurs, il n'a pas de couvre-chef à sa portée, pas de sonnette non plus, mais un simple maillet dont un coup sur le bureau suffit à ramener le silence.

L'exposition de Gand fut inaugurée dans une atmosphère de malaise. Il était visible que, pour des raisons extra-administratives, le Gouvernement s'efforçait d'en restreindre l'importance officielle. Elle fut cependant remarquable par la distribution et l'agencement pratique de ses diverses sections, dont celle du vieil art flamand fut extrêmement appréciée. L'exhibition florale était une merveille et le pavillon colonial fut vraiment une révélation des richesses du Congo. La participation de la France à cette manifestation, cantonnée sur le terrain artistique et économique, fut très brillante. Le pavillon de la ville de Paris, aménagé avec un goût exquis, dans le plus pur style Louis XVI, eut le plus grand succès.

La Reine des Belges y fut reçue. Ce cadre d'une élégance sobre, aux teintes discrètes et harmonieuses, convenait bien à cette souveraine infiniment distinguée et gracieuse...

Sa Majesté Elisabeth, fille du savant oculiste, le Prince Charles, duc en Bavière, doit à son éducation scientifique une liberté d'esprit peu commune dans ces petites cours allemandes que dominaient des traditions et une étiquette surannées; elle a une sûreté de jugement que donne, plus que l'instruction livresque, la vision directe des choses. D'une intelligence hardie et curieuse, elle s'intéresse aux problèmes sociaux, à la condition des travailleurs, au sort des familles nombreuses, aux questions d'hygiène, de maternité et d'éducation de l'enfance abandonnée. Aussi jouit-elle d'une popularité que souligna l'accueil qui lui fut fait à Gand.

La section allemande, installée dans une sorte de bastion moyenâgeux, était d'une insignifiance voulue et, par cela même très suggestive; dans son vestibule, une statue colossale se dressait : un athlète de bronze, aux muscles saillants et le poing levé en un geste de menace. Sur le socle, un mot gravé : la Force.

Tout un programme!

Pendant la durée de l'exposition, divers incidents furent suscités par des individus dont le masque flamingant dissimulait mal l'identité germanique. « Actes de gaminerie », déclarait officiellement M. de Broqueville. « Actes de détraqués et de sauvages qui n'ont rien de commun avec les flamingants et les Flamands », disait au Sénat M. Coppieters, sénateur flamand de Gand. Le fait à retenir est qu'il y eut des tentatives maladroites de manifestations anti-françaises, étouffées, séance tenante, par ceux-là mêmes qu'on prétendait soulever contre nous.

Mais déjà les esprits étaient ailleurs.

Les lois allemandes prévoyant des effectifs de plus de deux millions d'hommes venaient d'être votées. L'exposé des motifs insistait sur leur caractère purement défensif.

Le 29 juin 1913, j'écrivais ceci à M. Pichon, ministre des Affaires étrangères :

« Personne ici ne se laisse abuser par les déclarations du Gouvernement au Reichstag.

» L'Allemagne entend être et rester la puissance militaire la plus formidable du monde; elle veut, suivant l'expression d'un pangermaniste, que le poids de son glaive soit tel que,

toujours, il fasse pencher la balance de son côté. Voilà le sens que, dans les milieux politiques de Belgique, on donne généralement aux discours du chancelier et des ministres de l'Empire.

» Le point de départ n'étant pas douteux, quel est le but visé par le Gouvernement impérial?

» Il y a quelques mois, l'opinion suivante avait cours : la guerre turco-balkanique, disait-on, risque d'engendrer une conflagration générale.

» L'Autriche-Hongrie, tenue en échec par la Russie, n'aurait pas trop de toutes ses ressources pour engager et soutenir une lutte dont l'enjeu serait son existence même. L'Italie, fatiguée, sinon épuisée par ses efforts en Tripolitaine, ne compterait plus dans la Triplice que comme une valeur relative, de telle sorte que l'Allemagne, réduite à ses seules forces, devrait faire face à la France et à l'Angleterre coalisées. Il était donc, de sa part, logique et prudent d'augmenter ses moyens d'action.

» C'est ainsi qu'au début de l'année le monde officiel belge appréciait le projet d'accroissement des armées allemandes.

» Mais le temps a marché; une détente s'est produite dans les rapports russo-autrichiens. S'il subsiste, dans les régions que se disputent les vainqueurs, des rivalités violentes, on peut du moins considérer que le danger d'un conflit entre les deux grandes Puissances les plus directement en cause, est *actuellement* écarté.

» D'autre part, des assurances ont été échangées qui ne permettent pas de suspecter l'absolue sincérité des sentiments pacifiques de la Triple-Entente.

» Or, loin de s'apaiser à leur tour, les Allemands témoignent d'une ardeur plus grande; leur préparation à la guerre, « pour assurer, disent-ils, à l'Europe les bienfaits de la paix », est devenue plus bruyante; sur les frontières de l'ouest, où convergent toutes les voies stratégiques, se poursuit l'accumulation méthodique de contingents sur le pied de campagne; avec une discipline et une cohésion impressionnantes, la majorité du Reichstag appuie la politique belliqueuse du Gouvernement; de plus en plus, sous l'impulsion de la Prusse et des sociétés pangermanistes, un mouvement de défiance, d'exclusivisme même à l'égard de tout ce qui n'est pas allemand, se propage

et gagne les classes que leur culture semblait devoir préserver d'une telle contagion.

» Enfin il apparaît à tous que l'Allemagne est bien, comme le disait hier le député socialiste Scheidemann, l'agent provocateur des armements et c'est maintenant avec un sourire d'incrédulité qu'on accueille la théorie des préparatifs purement défensifs.

» Les discours de MM. Reinach, André Lefèvre, Georges Leygues et de M. le président du Conseil ont démontré de façon saisissante et irréfutable : 1° que notre loi de trois ans n'était que la conséquence forcée des dispositions déjà prises par les Allemands et 2° qu'il y avait pour nous urgence absolue et nécessité vitale de nous garder.

» Avec le fond d'optimisme qui est le propre de la mentalité belge, on conserve l'espoir que la foudre ne sortira pas des nuages qui s'amoncellent; mais, si l'accalmie vient, combien de temps durera-t-elle? Et si, au contraire, la tension atmosphérique s'aggravait, on a le sentiment très net que l'Allemagne prendra l'offensive à la manière d'un ouragan subitement déchaîné. »

La presse belge neutre, — j'entends celle qui s'efforçait de refléter l'opinion gouvernementale officielle, — s'essayait à tenir un juste milieu.

L'Allemagne n'obéit, dans ses préparatifs, à aucune arrière-pensée belliqueuse. C'est uniquement pour parer aux éventualités pouvant résulter d'une confédération slave des États balkaniques que l'Empire allemand, se rendant compte de l'affaiblissement de la Triplice en face de la Triple-Entente, s'était trouvée dans la nécessité d'augmenter ses effectifs. La loi allemande devait donc être considérée comme une mesure de défense qui n'était dirigée contre personne.

On conçoit que la France s'en soit émue. La loi de trois ans lui a été de toute évidence imposée par les nouveaux armements de l'Allemagne. Il fallait que notre Gouvernement donnât au pays la certitude que l'armée était en état de résister à une attaque soudaine. Ses effectifs devaient par suite être renforcés. Le rétablissement de la loi de trois ans, seul, lui en fournissait le moyen. Le Parlement français, en votant l'affichage du discours du président du Conseil, M. Louis

Barthou, en avait souligné, sans équivoque possible, la signification défensive.

Ce moyen était-il suffisant? On penchait pour la négative. La France aurait bien trois classes sous les drapeaux, grâce à l'incorporation à vingt ans, mais, jusqu'en 1915, deux classes sur trois manqueraient de la préparation et de l'entraînement indispensables; d'où, pour l'armée française, pendant cette période transitoire, une infériorité manifeste vis-à-vis de l'Allemagne formidablement armée et entraînée et disposant de forces numériques supérieures.

La conclusion à laquelle s'arrêtait la presse de toutes nuances était qu'à tout hasard, et sans incriminer les intentions de tel ou tel de ses voisins, la Belgique devait se garder au sud comme à l'est.

Se garder, c'était bientôt dit.

En 1918 seulement, avait déclaré le ministre de la Guerre, la Belgique aura sous les armes 200 000 hommes exercés; en 1926 seulement, toutes réserves appelées, elle pourrait mettre en ligne environ 350 000 hommes de troupes ayant accompli leur temps réglementaire.

Et d'ici là?

A cette question troublante, un bon patriote belge — de l'opposition, je dois le dire, — me fit la réponse que voici :

« Que dans quelques mois (nous étions en juin 1913), la guerre éclate entre la France et l'Allemagne, celle-ci étant l'agresseur, ne rencontrera devant elle que des démonstrations, courageuses sans doute, mais impuissantes à arrêter l'invasion. En peut-il être autrement? La Belgique n'est préservée d'aucun côté. C'est la rançon de la neutralité qui lui a été imposée, l'habituant à compter plus sur les autres que sur elle-même.

» Depuis la guerre de 1870 surtout, il semble que la devise de nos gouvernants intimidés ait été : A quoi bon? A quoi bon courir le risque d'indisposer un ombrageux et puissant voisin par des semblants de préparatifs toujours insuffisants et certainement inefficaces? A quoi bon même maintenir intactes les garanties dont l'illustre homme d'État Frère-Orban avait su entourer la liberté de l'Escaut reconquise? C'est ainsi qu'en

1892, sous le ministère Bernaërt, un vote de surprise de la Chambre des représentants autorisa les Pays-Bas, en cas de guerre, à enlever les feux et le balisage de l'Escaut.

» Vous n'ignorez pas non plus à quelle opposition s'est heurté Léopold II lorsqu'il conseilla d'organiser la défense des camps retranchés de Liége et d'Anvers de telle manière qu'ils pussent résister à toute surprise, et d'augmenter les effectifs de notre armée...

» En Hollande, il en a été de même qu'en Belgique.

» On parle aujourd'hui à la Haye de fortifier Flessingue. On se demande pourquoi. Les Allemands, en cas de conflit international, sont bien trop avisés pour agir par mer et exposer leur flotte aux attaques des forces navales de la Grande-Bretagne. S'ils veulent prendre Flessingue et se rendre maîtres de l'embouchure de l'Escaut, ils s'en empareront par terre. On ne voit pas ce qui pourrait les en empêcher. La Meuse n'est pas défendue et Rotterdam est une ville ouverte.

» D'ailleurs le Gouvernement des Pays-Bas paraît si éloigné de toute idée de résistance qu'il s'est un instant demandé si le passage d'une armée allemande par le Limbourg hollandais constituerait un acte caractérisé de violation de territoire.

» En Belgique, aujourd'hui, sous la poussée des événements et à l'instigation du Roi, on se décide enfin à entrer dans la voie des réformes. Trop tard, hélas! Le service général n'est établi que théoriquement par la nouvelle loi, et ce n'est pas avant quelques années que le pays sera en état de parer réellement aux nécessités de sa défense ».

J'ai d'autant moins hésité à reproduire ici cette réponse qu'elle contribue singulièrement à rehausser le mérite de la Belgique qui, vivant sur la foi des traités, dut, à l'improviste, face à l'ennemi, improviser la défense de son sol.

Il est bien évident, en effet, que la Hollande et la Belgique, placées entre l'enclume et le marteau, ont longtemps considéré que, dans cette position peu enviable, le mieux pour elles était de rester à l'écart d'un choc formidable toujours imminent et de s'en remettre aux dieux... et à leur diplomatie, qui n'a jamais été malhabile, du soin de régler leur sort respectif.

Mais de redoutables éventualités se dessinaient. La tactique du laisser-faire présentait de plus sérieux inconvénients

qu'une politique de résistance à l'agression. Les États balkaniques venaient d'en donner la preuve en affirmant leur vitalité contre deux grands empires et leur exemple avait dessillé les yeux qui refusaient de s'ouvrir.

Au sujet de la Hollande, je n'avais rien à dire. J'étais en revanche bien placé pour constater que la Belgique n'était plus encline à croire que le moindre effort était la meilleure des politiques. Assurément le prestige germanique, fait de menace et de condescendance, en Europe comme en Afrique, y était considérable, mais pas assez pour la maintenir dans une posture résignée si l'on touchait à son indépendance.

Un point très faible de la frontière, qu'on dénommait la trouée du Luxembourg, était préoccupant.

Depuis plus d'un an, le haut commandement allemand s'appliquait à jeter l'alarme dans le Grand-Duché en paraissant appréhender une offensive française par Trèves, la vallée de la Moselle et Coblence. Il faisait annoncer à grand fracas la fermeture de la vallée de la Moselle par l'établissement d'un camp retranché à Wasserbillig où un corps de 20 000 hommes était en voie de concentration.

En plein hiver, des manœuvres avaient été exécutées à l'improviste par 40 000 hommes de toutes armes sur les bords de la Moselle et de la Sure, le long de la frontière luxembourgeoise, le thème étant celui-ci : barrer le passage à un ennemi simulé qui, ayant traversé le Grand-Duché, se disposerait à envahir la vallée inférieure de la Moselle.

Hâtivement, un camp retranché avait été établi face à la frontière luxembourgeoise sous le prétexte que, depuis Thionville jusqu'au camp d'Elsenborn, il n'existait aucun ouvrage défensif.

La garnison de Trèves recevait des renforts, et de nouvelles manœuvres étaient ordonnées pour une date rapprochée.

Tout cela, afin de donner le change sur les projets allemands et de détourner sur la France les soupçons que faisaient naître ces préparatifs insolites. « L'Allemagne était menacée; elle devait prendre ses précautions. »

Le Grand-Duché, ce charmant pays, laborieux et pacifique, que, seules, sa faiblesse et ses vertus protégeaient contre une invasion, ne se méprenait aucunement sur la situation qui lui

serait faite en cas de conflit. Un Luxembourgeois dont, entre temps, je reçus la visite me disait :

— Les Allemands jouent une comédie; si la neutralité du Grand-Duché est violée, c'est par eux qu'elle le sera.

En Belgique, la thèse contraire trouva quelques complaisants avocats : la sollicitude de l'Allemagne pour le Grand-Duché s'expliquait par ses obligations formelles dérivant de l'affermage du réseau ferré luxembourgeois aux chemins de fer alsaciens-lorrains.

On citait à ce propos la convention de 1902 portant prorogation jusqu'en 1959 de l'union douanière du Grand-Duché et de l'Allemagne.

« Le Gouvernement impérial, dit cette convention, s'engage à ne jamais se servir des chemins de fer luxembourgeois, exploités par la direction de l'Alsace-Lorraine, pour le transport de troupes, d'armes, de matériel, au cours d'une guerre dans laquelle l'Allemagne serait impliquée, pour l'approvisionnement des troupes, d'une façon incompatible avec la neutralité du Grand-Duché, et, en général, à ne commettre ou à ne tolérer aucun acte qui ne fût en parfait accord avec les devoirs incombant au Grand-Duché. »

Ce texte inspirait grande confiance à d'importants organes bruxellois...

Il est certain, remarquaient-ils, que le territoire luxembourgeois est à la merci de ses deux puissants voisins, mais comme ils se surveillent l'un l'autre, le Grand-Duché y gagne en sécurité!

Certains, examinant objectivement l'éventualité de la traversée, par une armée allemande ou française, de la contrée sud-est de la Belgique, préconisaient la création de forts ou de camps retranchés dans le nord-est, vers Saint-Trond, et, dans le sud-ouest, vers Mons et Tournai, et la construction d'une forteresse dans le nord-ouest de la Flandre occidentale.

Les stratèges ne manquaient pas et chaque jour voyait éclore des plans nouveaux.

Le Gouvernement royal, justement préoccupé de rassurer l'opinion, ne négligeait pas de répondre à ces diverses suggestions, et il faut reconnaître que ses communications offi-

cieuses témoignaient d'une assurance qui faisait honneur à son moral et à la logique de ses conceptions.

La Belgique avait atteint le maximum du développement du système défensif passif, représenté par les positions fortifiées de la Meuse et le réduit national d'Anvers qui comportaient au total plus de 60 ouvrages et qui, théoriquement, absorbaient environ 150 000 hommes.

La construction de nouveaux forts dans le Luxembourg belge aurait pour résultat de détourner de leur action capitale une partie des moyens militaires et financiers du pays, et de compliquer la défense du territoire. La guerre à soutenir éventuellement par la Belgique sera défensive dans ses intentions, mais elle ne saurait l'être dans ses moyens. Les fortifications doivent concourir à deux buts : assurer la mobilisation et la concentration de forces de campagne; permettre à l'armée de manœuvrer.

Or, l'action du généralissime belge ne sera portée à son maximum d'efficacité que s'il évite de distraire un seul homme de son armée pour des objectifs secondaires.

« Pas de détachement, » doit être une formule absolue.

Une force de campagne de 175 à 200 000 hommes s'appuyant sur les places d'Anvers, Liége et Namur et prête à déboucher vers un point quelconque de l'échiquier stratégique contre l'armée d'invasion, tel est le programme à réaliser.

Donc assez de murailles inertes, qui imposent aux armées un système de défense tyrannique et poussent à la dispersion des forces.

Les officiers doivent s'inspirer d'un esprit offensif, les états-majors doivent méditer la guerre de manœuvres, les places constituant des pivots stratégiques ou des débouchés offensifs.

Conclusion : les trois positions précitées, une fois fortifiées, organisées solidement et pourvues de tout ce qui leur est indispensable, c'est à l'armée de campagne, à la « défense vivante » du pays que le Ministère de la Guerre doit consacrer tous ses soins, toutes les ressources dont il dispose en hommes et en matériel.

On n'aurait su mieux dire.

Mais, — revers de la médaille, — pour préserver le Luxem-

bourg aussi bien que la vallée de la Meuse, il fallait une armée de cinq à six cent mille hommes.

En juillet 1913, la place de Liége fut visitée par des officiers allemands, dont deux généraux, venus et reçus officiellement. Contrairement au bruit qui avait couru et ému l'opinion, ils ne furent pas admis dans l'intérieur des forts; mais l'automobile du gouverneur de la province les conduisit à travers la région qui entoure les deux principaux forts de l'enceinte. Ce fait n'est pas sans intérêt, car l'un de ces généraux était von Emmich, celui-là même qui devait, un an plus tard, mettre le siège devant la place qu'il s'était vanté d'enlever en trois heures.

Si la place était restée dans l'état où il l'avait vue, il aurait pu peut-être tenir parole, car elle était, à ce moment, dépourvue d'artillerie, les canons commandés aux établissements Krupp (qui avaient, en fait, le monopole de la fourniture du matériel de guerre belge), bien que payés d'avance, n'ayant pas été livrés.

Ils ne le furent pas, bien entendu, après cette visite, mais le nouveau commandant de la place, l'héroïque général Leman, pourvut, par ordre du Roi, à la défense autant qu'il lui fut possible. Il eut à peine un an pour cela.

Il n'est pas inutile de noter que la manufacture d'armes dite « nationale » de Herstal, près de Liége, était en réalité une affaire montée avec des capitaux allemands. On y fabriquait principalement des brownings et des munitions.

Anvers, le « réduit national », n'était protégé que partiellement; le travail de fortification avait été confié à des entrepreneurs allemands qui l'avaient laissé inachevé. Son matériel d'artillerie était très clairsemé et de portée insuffisante; les grosses pièces, bien que payées, comme pour Liége, n'ayant pas été livrées par la maison Krupp. Quant à la place de Namur, ses possibilités de résistance étaient discutables.

Il y avait donc fort à faire pour mettre sur pied le très judicieux programme du gouvernement. Il y avait aussi la question du commandement et des cadres...

Mais, je l'ai dit déjà, il n'est pas dans la mentalité belge de s'hypnotiser sur la difficulté du moment ni sur les appréhensions du lendemain.

Vivant de commerce, d'industrie et de spéculation, le monde des affaires portait ses regards au dehors avec l'espoir que, dans la reprise des affaires, plus que dans les conversations diplomatiques, se rencontrerait la solution des conflits internationaux. Il avait, en mai 1913, considéré comme l'indice d'un apaisement prochain la nouvelle de la signature des préliminaires de paix entre la Turquie et les États balkaniques.

Mais, si peu imprévu que fût le spectacle des divisions entre les vainqueurs de la puissance ottomane, la déception était grande que, à l'heure du partage, les états alliés qui avaient pu apprécier les avantages de la solidarité, ne se rendissent pas compte du préjudice que leur causait un changement de conduite. On était tenté d'attribuer ces différends à quelque influence extérieure. En particulier, la tension entre la Serbie et la Bulgarie paraissait être la conséquence, moins de rivalités territoriales, que de manœuvres imputables à la Triplice, désireuse de restreindre, sinon d'arrêter les progrès du slavisme dans les Balkans. Ce qui justifiait cette hypothèse, c'était le projet de constituer en principauté une Albanie que sa formation hétérogène ne semblait pas préparer à une autonomie viable, qu'elle fût l'œuvre d'un chef indigène ou, — éventualité moins rassurante encore, — d'un prince étranger.

On estimait que l'Autriche et l'Italie, en voulant présider à la création d'un nouvel État, dont leur seule présence suffisait à annihiler l'indépendance, cherchaient simplement à se ménager des occasions d'agir. La première n'abandonnait pas le plan d'extension mûri pendant un demi-siècle, esquissé quelques années avant par l'annexion soudaine de la Bosnie et de l'Herzégovine et brusquement déjoué par les récents événements. La deuxième obéissait, sans visées précises, à cette sorte de croyance mystique dans la renaissance de la puissance romaine, qui la dirigea avec des fortunes diverses, sur la Tunisie, puis sur l'Éthiopie, et, enfin, sur la Tripolitaine et la Cyrénaïque.

L'impression était que l'Allemagne avait la main dans ces combinaisons; disposée, d'une part, à favoriser tout dessein qui, sans responsabilité directe pour elle-même, élargirait, dans le bloc déjà désagrégé de la Confédération balkanique, la

brèche que venaient d'y pratiquer des ambitions jalouses; d'autre part, résolue à consolider la base chancelante d'un groupement qu'elle dominait, et voulait opposer comme une digue à l'ardente poussée du panslavisme, gênant pour ses rêves d'hégémonie.

En face de ce problème complexe où tant d'éléments contraires risquaient de se heurter, les Belges ne perdaient pas l'espoir d'un arrangement. Ils escomptaient la lassitude des uns, le recul épouvanté des autres devant une conflagration et son issue incertaine; cachant peut-être leurs craintes sous une apparente confiance, certains prédisaient contre toute vraisemblance, la conclusion à bref délai d'une paix vers laquelle le traité de Londres était une première étape.

Dans ce poste d'observation par excellence qu'est la Belgique, carrefour où affluent de toutes parts les opinions les plus contradictoires, on percevait mieux qu'ailleurs — à la condition de ne pas se laisser gagner par l'ambiance, — la philosophie du grand drame dont l'Europe était le théâtre depuis trois ans.

Et c'était pour nous un réel réconfort de constater qu'à l'étranger, les esprits éclairés et de sang-froid reconnaissaient qu'au milieu de tant d'intrigues, de luttes sournoises et passionnées, le Gouvernement de la République restait invariablement loyal et fidèle à ses amitiés. On lui savait gré de soutenir, de préférence à toutes autres, les transactions qui, par des concessions réciproques, éloigneraient de l'Europe le fléau de la guerre.

C'était malheureusement dans un sens contraire qu'au seuil de l'année 1914 s'orientait l'Allemagne prussianisée. Le parti de la guerre, — dont notre attaché militaire à Berlin, M. le colonel Pellé, avait si bien étudié l'organisation et révélé la tactique, — était prépondérant dans la direction des affaires de l'Empire. Les incidents de Saverne, les déclarations du Kronprinz à cette occasion, l'incroyable attitude du préfet de police von Jagow, l'acquittement des coupables en première instance et du principal inculpé, le lieutenant von Forstner, en appel, dénotait un déséquilibre fondamental.

Le *Journal de Bruxelles*, lui-même, en rendait responsable « la vieille caste prussienne féodale ». « La Prusse, imprimait-il,

digne d'estime à tant de points de vue, n'a pas su absorber, assimiler l'esprit allemand et ne veut pas non plus laisser se fondre son âme dans la grande et véritable âme germanique, plus vivante à l'ouest et au sud de l'Empire ».

Des troupes de jour en jour plus nombreuses étaient concentrées dans les régions frontières; un vaste service d'espionnage (commis voyageurs touristes en automobile ou à bicyclette), étendait ses tentacules sur le pays; de même dans le Grand-Duché et en Suisse. Les voies ferrées allemandes, d'une importance stratégique signalée par nos attachés militaires, le capitaine Victor Duruy d'abord, le capitaine Génie ensuite, étaient aiguillées sur la Belgique.

A la cour belge, par tactique ou de bonne foi, on ne paraissait pas ému de ces symptômes pour le moins peu rassurants. La situation internationale y était même envisagée avec assez de calme; au ministère des Affaires étrangères également, ainsi qu'en tout temps, d'ailleurs, — c'était l'air de la maison. — Le ministre M. Davignon, était un fort honnête homme, comme on disait au XVIIIe siècle, d'une grande droiture et d'une placidité inaltérable. Je le voyais avec plaisir. Il semblait que, dans son cabinet, les bruits du dehors ne parvinssent qu'atténués, feutrés, si j'ose dire, à la façon d'un écho lointain, ayant perdu en chemin l'intérêt qu'on leur avait accordé avant d'entrer. Dans son optimisme amène, M. Davignon estimait, j'imagine, que les choses n'ont d'autre importance que celle qu'on leur donne, et son tempérament sagement équilibré l'incitait à leur attribuer une mesure modeste. Il n'était pas cependant de parti pris le docteur Tant-mieux, mais en bon ministre des Affaires étrangères d'un pays qui, jusque-là, n'avait pas eu d'histoires, il ne croyait pas aux maux sans remèdes, et, dans la période mouvementée que nous traversions, qui le changeait un peu de ses habitudes, son dernier mot était invariablement celui-ci : « Espérons que cela s'arrangera ».

Le secrétaire général du ministère, M. le baron Van der Elst, était tout différent. Avec la même courtoisie, — dans quel ministère belge n'était-on pas courtois? — il se montrait plus distant, plus réservé, non par défiance instinctive ou calculée de son interlocuteur... ou de lui-même, mais par le

souci bien naturel dans ses fonctions, de ne rien dire qu'il put avoir à regretter. Les questions administratives étaient son domaine et il s'y mouvait à l'aise comme sur un terrain familier. Son éducation le rapprochait de l'école allemande; il en connaissait à fond les manifestations scientifiques et littéraires et il n'était pas nécessaire de converser longtemps avec lui pour remarquer que la politique étrangère allemande lui inspirait une confiance révérentielle. Il ne lui prêtait pas de dessous. « Les Français, me dit-il un jour, pourraient s'entendre avec les Allemands, ce qui serait très désirable, mais vos railleries les exaspèrent. On vous a autrefois reproché, de l'autre côté de la Manche, de vous amuser à tordre le bout de la queue du lion britannique, passe-temps dont les Anglais n'ont jamais apprécié la saveur; eh! bien, c'est quelque chose d'analogue dont on vous fait grief outre-Rhin ».

C'est rue de la Loi que convergeaient, plus ou moins directement, les informations venant de Berlin, et représentant l'Allemagne comme une grande calomniée. — Elle n'avait pas les projets ténébreux dont on l'accusait. Elle s'armait, c'est vrai, mais ce renforcement n'était que la réponse obligée aux mesures édictées, — la loi de trois ans notamment, — par la politique chauvine et cocardière de la France, son désir obstiné de revanche et les manœuvres agressives de l'Entente cordiale en Orient. Le public européen avait pu constater que la guerre des Balkans avait été fomentée sous le patronage de la Russie. Or la France a connu et approuvé ces manœuvres. Il est clair que le voyage de M. Poincaré à Saint-Pétersbourg, en août 1912, avait eu pour objet de sceller l'accord de la France et de la Russie touchant cette opération. La grande manifestation navale de la France et de l'Angleterre, dont les escadres ont visité l'archipel hellénique, n'avaient d'autre but que d'impressionner la population et son Gouvernement et, par intimidation, de contrarier en Grèce l'influence triplicienne. C'est donc à l'Entente cordiale dirigée contre l'Allemagne que remonte la responsabilité de tous les événements qui ont troublé la paix de l'Europe et la troublent encore!

C'était, comme dans une fable célèbre, travestir étrangement les faits. Cependant, à Bruxelles, nombre de per-

sonnes prêtèrent l'oreille à ces assertions, non pas qu'à leurs yeux l'Allemagne fût l'infortunée victime des persécutions anglo-russo-françaises, mais, en vertu de cette propension à croire ce qu'on désire, elles acceptaient volontiers l'idée que les armements allemands avaient en vue moins la préparation d'une guerre contre la France que la défense des intérêts et de la politique germaniques en Orient.

A Berlin même, où tant de preuves flagrantes dénonçaient les véritables visées allemandes, les esprits les plus clairvoyants se laissaient gagner par des suggestions habilement présentées. Parmi les diplomates accrédités auprès de l'Empereur allemand, s'il était possible de lire toute leur correspondance officielle des premiers mois de 1914, combien en est-il qui n'aient plus ou moins innocenté l'Allemagne ou plaidé pour elle les circonstances atténuantes?

Voici, à l'appui de cette affirmation, un texte inédit daté de mai 1914, deux mois et demi avant la déclaration de guerre : « On se fait en France des illusions sur le caractère des lois militaires allemandes. On y a vu la marque d'un dessein arrêté de l'Allemagne de frapper la France. On a cru à un danger immédiat et occasionnel. On s'est abusé. L'Allemagne est toujours dominée par la pensée que, placée entre la Russie et la France, elle est, même à présent, menacée comme au temps de Frédéric II. Elle a été trop longtemps le champ de bataille de l'Europe pour ne pas croire que sa position l'expose à le redevenir. C'est ce qui explique qu'au point de vue militaire elle veuille avoir une armée qui lui permette de faire front des deux côtés et qu'au point de vue diplomatique, devenue consciente de l'intransigeance du sentiment français à son égard, elle se montrera toujours et malgré tout conciliante envers la Russie.

» Les dernières lois militaires de l'Allemagne ont été la conséquence de deux faits que l'opinion en France n'a pas jugés comme on les jugeait ici. En premier lieu, l'Allemagne qui aspirait à obtenir une part du Maroc et un port sur l'Atlantique, n'a rien obtenu sur l'Océan, et elle a considéré comme un échec grave l'issue des négociations de 1911, qu'elle a appelée un Olmütz. En second lieu, la guerre des Balkans lui a ouvert les yeux sur la faiblesse de l'Autriche, dont elle est

arrivée à escompter la disparition comme le vrai moyen de se racommoder avec la Russie.

» Elle ne s'est plus sentie assez forte; elle a donc voulu reconquérir la situation militaire éminente qu'elle se considère comme obligée d'avoir pour se maintenir et pour imposer. Voilà pourquoi elle a augmenté son armée, et voilà pourquoi nous la verrons l'augmenter encore, sans qu'elle ait le dessein prémédité d'agression que l'opinion française lui prête ».

Que celui qui ne s'est jamais trompé jette la première pierre à l'auteur de ces lignes.

Au mois de juin 1914, j'eus communication de certains renseignements sur « l'état d'âme » de Guillaume II. On disait que, si intempérant qu'il fût dans son langage et bien que circonvenu par le parti de la guerre, il résistait aux assauts des nationalistes qui le poussaient aux résolutions extrêmes. Je reproduis, pour ce qu'elles valent, ces confidences qui n'ont rien de confidentiel. Elles émanent d'une personne en situation d'être informée de ce qui se chuchotait alors à Postdam, dans les coulisses de la résidence impériale :

« Guillaume II traverse en ce moment et par intermittences une crise de neurasthénie. Son état de santé, toujours précaire, y est évidemment pour quelque chose, mais il n'en est pas la cause principale. Les préoccupations du souverain naissent de l'incertitude dans laquelle se débat son esprit sur la conduite à tenir en politique extérieure. Il a été, il est encore foncièrement pacifique. Il a mesuré les conséquences terribles d'une initiative belliqueuse. Après avoir porté au plus haut point le développement commercial et industriel de l'Empire, après avoir créé sa marine de guerre et promené sur toutes les mers le pavillon de sa marine marchande, il ne veut pas risquer sur un coup de dés, son œuvre presque trentenaire. Ce n'est pas sans peine qu'il a pu faire prévaloir sa volonté; souvent il s'est heurté au « Parti de la Guerre », qu'il n'est parvenu à tenir en bride qu'en lui laissant espérer, au moyen d'une phraséologie sonore et comminatoire, des satisfactions prochaines. L'un de ses graves soucis a été de rencontrer, dans cet ordre d'idées, un contradicteur violent dans la personne du prince héritier qui, plus impulsif que son père, dont le sentiment des responsabilités a parfois tempéré les élans, se prononce ouver-

tement en faveur de la formule bismarckienne : l'acte accompagnant ou même devançant la menace. De là de vives discussions qui se terminaient généralement pour le kronprinz par une mise aux arrêts ou un changement de garnison. Au sortir de ces conversations où son sens d'homme rassis s'était mesuré avec une fougue juvénile dont un retour vers le passé lui faisait distinguer la portée réelle, Guillaume se montrait affermi dans ses résolutions pacifistes; il semblait qu'il vît mieux l'insanité d'une politique déchaînant sur l'Europe la folie meurtrière. Mais le prince qui, à défaut d'autres mérites, a celui de la tenacité, a changé de tactique. Il ne contredit plus son père que respectueusement; c'est avec calme qu'il analyse la situation internationale et préconise la marche en avant « ad majorem Germania gloriam ». Il admire hautement « l'immense labeur impérial et ses prestigieux résultats ». Il assigne dans l'histoire une place privilégiée au digne continuateur de « Wilhelm der Gross »; mais ne dira-t-on pas que, pouvant faire plus encore, pouvant atteindre les sommets, l'empereur s'est arrêté en route et a compromis ainsi la solidité de son œuvre? Certes l'Allemagne est une puissance terrestre et maritime vraiment formidable, mais ce qu'elle est aujourd'hui, le sera-t-elle demain? La force qu'elle représente, tant par elle-même que par ses alliées, conservera-t-elle, si l'on tarde, toute sa valeur d'action? Chaque jour qui passe lui enlève un peu de sa supériorité. Et qu'adviendra-t-il de cette aventure albanaise qui jette la discorde entre l'Italie et l'Autriche? La Triple alliance n'en sortira-t-elle pas, sinon amoindrie, mais ébranlée?

« Au contraire l'instant paraît propice pour la grande bataille qui mettra la patrie allemande au-dessus de tout. La Grande-Bretagne n'a que sa flotte, assurément redoutable; mais ce n'est pas sur mer que se jouera la partie décisive. Elle se refuse aux sacrifices que réclament la formation et l'organisation d'une armée et ses effectifs restreints sont, d'ores et déjà, immobilisés par les affaires d'Irlande.

« De son côté, la Russie, lente à se mouvoir, n'apporterait, en dépit de ses énormes contingents, qu'un appui tardif à la France.

« Et celle-ci, que troublent ses querelles politiques, que

divise le choix même de ses moyens défensifs, n'ayant pas encore la complète disposition des ressources en hommes et en matériel créées par la loi de trois ans, ne serait pas en état, actuellement, de résister à la ruée soudaine des masses allemandes disciplinées, exercées et compactes. L'heure sonne où peuvent être réalisés à l'avantage définitif de l'Allemagne ses rêves grandioses de suprématie mondiale.

« Guillaume II, reste, paraît-il, très impressionné par cette argumentation que reprennent et commentent les organes du pangermanisme. Pénétré, dans sa foi mystique, du caractère divin de sa mission, il en arrive à se demander avec angoisse où est son devoir, dans la continuation de la paix qui a valu à son pays une prospérité peut-être précaire, ou dans la guerre exterminatrice de « l'ennemi héréditaire », le seul qui fasse obstacle, dans le présent et l'avenir, à la reconstitution indestructible de l'Empire de Charles-Quint. On le voit, après chaque visite de son fils, se promener dans son parc, solitaire et taciturne ».

Ces propos tendaient à confirmer les dires de M. Jules Cambon et du colonel Pellé à qui, suivant M. Poincaré, l'Empereur « apparaissait comme un élément modérateur ».

Qu'y a-t-il de vrai dans cette impression? Je ne me charge pas d'éclaircir ce point d'un intérêt fort médiocre d'ailleurs. Cet homme qui, plus tard, en contradiction avec ses paroles, avec ses écrits, devait protester « qu'il n'avait pas voulu cela! » a-t-il vraiment hésité avant la seconde fatale? C'est possible et même vraisemblable. Sa responsabilité n'en est que plus effroyable, puisqu'il ne s'est prononcé qu'après avoir pu mesurer toute l'étendue de son forfait.

La presse pangermaniste ne témoignait, elle, d'aucune hésitation; elle redoublait de violence, sa persistance à entretenir l'inquiétude dans les esprits, l'annonce périodique de mesures d'exception en Alsace-Lorraine répandaient dans le public l'impression qu'un parti tout-puissant cherchait, de l'autre côté du Rhin, à provoquer le mécontentement de nos compatriotes et serait heureux qu'un incident grave engendrât, quelque complication...

A KLOBUKOWSKI

(*La fin dans le prochain numéro.*)

JUNON ET LE PAON

(DRAME IRLANDAIS)

Drame représenté pour la première fois sur la scène de l'Abbey Théâtre à Dublin, le 3 Mars 1924.

Aucune des pièces du jeune auteur irlandais Sean O'Casey n'ayant été traduites jusqu'à ce jour, les lecteurs de la *Revue de Paris* bénéficient de la première version française de *Juno and the Paycock*. Il y aurait une étude intéressante à faire sur l'évolution du théâtre irlandais contemporain, depuis la mort de Synge en 1909, jusqu'à l'avènement de O'Casey dont l'œuvre dramatique a eu ces dernières années un si grand retentissement outre-Manche. Les personnes que ce sujet intéresse en trouveront une esquisse dans un excellent article de M. Raymond Brugère, intitulé *Sean O'Casey et le théâtre irlandais*, publié par la *Revue Anglo-Américaine* en février 1926.

L'auteur de *Junon et le Paon* s'est élevé dès ses premiers essais très au-dessus de ses prédécesseurs si l'on excepte Bernard Shaw qui, bien qu'irlandais de race, n'appartient pas au cycle littéraire de son pays d'origine.

Sean O'Casey est un *self made man*; sa famille jadis aisée avait tout perdu lorsqu'il vint au monde. Il fut élevé dans un de ces « Tenement Houses », maisons ouvrières des bas quartiers de Dublin, dont il décrit si pathétiquement la dégradante horreur. Gagnant à peine le pain quotidien, il connut les plus mauvais jours, fut terrassier et débardeur... Il aimait le théâtre et la lecture et s'instruisit lui-même. Doué d'une mémoire étonnante et d'une incroyable verve, il improvisait dans des cercles familiers des monologues où l'on voyait tout à coup apparaître un personnage vivant et parlant suivant son caractère et son rang social. Des amis l'encouragent à fixer ses étranges créations. Il écrit de petites pièces en un acte et les porte sans hésiter au meilleur théâtre de Dublin, « l'Abbaye », où l'on est accueillant pour les débutants. Après maints échecs, un petit acte, *La nuit de sortie de Nannie*, est enfin accepté et joué. C'est très vite le succès. Sean O'Casey donnera successive-

ment : *Catherine écoute, L'Ombre d'un fusilier, Junon et le Paon, La Charrue et les Étoiles.* Chacune de ces pièces marque les étapes d'une gloire grandissante. Une partie de ce succès si rapide tient sans doute à l'atmosphère ardente des troubles politiques qui se mêlent à l'action. Les événements de *L'Ombre d'un fusilier* se passent en 1920, pendant l'occupation anglaise; ceux de *Junon et le Paon* en 1922, pendant la guerre civile. L'une et l'autre donnent lieu aux situations les plus tragiques et, hélas, les plus vraies.

Quand *Junon et le Paon* fut transportée sur la scène de Londres dans la saison 1925-1926, le public anglais était encore sous l'impression des événements si récents. Il se passionna pour cette pièce. Elle fut jouée l'hiver dernier à Paris, au Théâtre Albert Ier, par l'excellente troupe des *English players.* Malheureusement trop de Français s'abstinrent, craignant de ne pas comprendre le « slang » irlandais. Pendant ce temps *La Charrue et les Étoiles* suscitaitàD ublin des controverses si âpres que les spectateurs envahissaient la scène et en venaient aux mains avec les acteurs!

Mais Sean O'Casey ne doit pas tout son succès à l'actualité de ses drames. L'originalité de ce théâtre est d'unir l'étude de types humains très particuliers à un sens profond de la tragédie. *Junon et le Paon* a les qualités et les défauts d'une œuvre de génie. Le grotesque et le sublime se côtoient, les observations les plus fines voisinent avec de grosses fautes de goût, le vrai n'y est pas toujours vraisemblable, qualités et défauts que les chefs-d'œuvres partagent avec la vie réelle.

Le plan de la pièce est d'une extrême simplicité : Junon est la femme de Jack Boyle, surnommé « le Paon ». Ils ont un fils, Johnny, et une fille, Mary-Jack Boyle, chômeur de profession, passe son temps à flâner avec son ami Joxer, pendant que sa femme et sa fille s'exténuent à gagner le pain de chaque jour. Johnny, a perdu un bras dans un combat de rue. C'est un garçon exalté que domine un mystérieux remords. Son attitude étrange pose une énigme pendant tout le drame. Mary a deux amoureux : l'un, honnête garçon, secrétaire d'un syndicat socialiste, est un curieux type d'ouvrier autodidacte, demi-lettré, qui pourrait bien incarner l'auteur lui-même; l'autre, un jeune maître d'école sans scrupule, invente pour mieux séduire la jeune fille une invraisemblable histoire d'héritage qui occupe tout le second acte. Au troisième acte la famille Boyle est ruinée, Mary enceinte est abandonnée, et Johnny emmené par deux irréguliers est exécuté sommairement pour avoir dénoncé un camarade. Le capitaine Boyle et Joxer complètement ivres concluent lorsque le rideau tombe que « le monde est vraiment dans un état de chaos! »

Rien ne peut rendre l'impression que l'on éprouve devant la lente déchéance de cette famille honnête, et la tragique grandeur de l'appel de Junon à la pitié divine devant son fils mort, sa fille déshonorée et son foyer détruit. Sans peut-être partager complètement l'enthousiasme de James Stephens qui appelle l'œuvre de Sean O'Casey : « La plus grande trouvaille dramatique des temps modernes »; il faut reconnaître que ce théâtre est doué d'une force singulière et que l'on y sent passer le souffle qui vient des dieux.

COMTESSE JEAN DE PANGE

PERSONNAGES

JACK BOYLE, dit le Capitaine.
JUNON BOYLE, sa femme.
JOHNNY BOYLE, } leurs enfants.
MARY BOYLE, }
JOXER DALY.
Madame MAISIE MADIGAN.
NUGENT le tailleur, *dit* « NEEDLE ».
Madame TANCRÈDE.
JERRY DEVINE.
CHARLIE BENTHAM.
} *Habitants de la maison.*
Un sergent recruteur irrégulier.
Deux irréguliers.
Un marchand de charbon.
Un marchand de machines à coudre.
Deux déménageurs.
Deux voisins.

DÉCORS

ACTE Ier. — La pièce principale d'un appartement de deux pièces occupé par la famille Boyle, dans une maison ouvrière à Dublin.

ACTE II. — Même décor.

ACTE III. — Même décor.

Quelques jours se passent entre l'acte I et l'acte II, et deux mois entre l'acte I et l'acte III.

Pendant l'acte III, le rideau sera baissé pendant quelques minutes pour marquer l'espace d'une heure.

L'action se passe en 1922.

ACTE I

La chambre principale d'un appartement de deux pièces occupé par la famille Boyle dans une maison ouvrière de Dublin.

A gauche, une porte conduisant dans une autre partie de la maison; à gauche de la porte une fenêtre donnant sur la rue. Au fond, un dressoir; plus à droite, une autre fenêtre donnant derrière la maison. Entre la fenêtre et le dressoir une image de la Vierge, et au-dessous de l'image, sur un support fixé au mur, un verre rouge dans lequel brûle la veilleuse d'une lampe votive. Plus loin à droite est un petit lit en partie caché par des rideaux de cretonne fixés sur une tringle. A droite est la cheminée. Près de la cheminée une porte donnant sur l'autre chambre, à côté de la cheminée une caisse contenant du charbon. Sur le manteau de la cheminée est un réveille-matin gisant sur son cadran. Dans un coin, près de la fenêtre du fond, est une baignoire. Une table et quelques chaises. Sur la table un couvert est mis, une théière est sur la plaque

et une poêle à frire est à l'intérieur du garde-feu. Il y a quelques livres sur le dressoir et un sur la table. Appuyée contre le dressoir est une bêche à long manche du type dont se servent les ouvriers pour tourner, bétonner, ou mélanger le mortier.

Johnny Boyle est accroupi près du feu. Mary a retiré son tricot qui est posé sur le dossier d'une chaise. Elle arrange ses cheveux devant un minuscule miroir debout sur la table. A côté du miroir un journal du matin est déplié. Mary le regarde quand elle ne fixe pas le miroir. C'est une fille bien faite et jolie, âgée de vingt-deux ans. Deux forces agissent sur son esprit. L'une en raison des conditions de son existence, la tire en arrière; l'autre sous l'influence des livres qu'elle a lu la pousse en avant. Ces forces opposées sont visibles autant dans ses manières que dans ses paroles. L'une et l'autre étant dégradées par l'ambiance dans laquelle elle vit, et relevées, par ses connaissances littéraires, si légères qu'elles soient.

Il est de bonne heure dans la matinée.

MARY, *lisant le journal.* — On l'a trouvé dans un petit chemin derrière Finglas...

(*Madame Boyle entre par la porte de droite. Elle a fait des emplettes et porte à la main un petit paquet. Elle a quarante-cinq ans, et elle a dû être, vingt ans plus tôt, une jolie femme; mais sa figure porte maintenant l'empreinte définitive de cette nonchalance monotone, et cet accablement anxieux mêlés à une expression d'endurance machinale qui se voit sur le visage de presque toutes les femmes de la classe ouvrière. Dans des circonstances plus favorables elle eût probablement été une belle femme active et intelligente.*)

MADAME BOYLE. — N'est-il pas encore rentré?

MARY. — Non, maman.

MADAME BOYLE. — Oh! Il rentrera quand cela lui plaira! Il est en train de se pavaner dans la ville comme un paon avec Joxer, je suppose! J'entends dire que toute l'affaire du fils de madame Tancrède est dans le journal.

MARY. — Oui, tous les détails y sont ce matin... Il a reçu sept blessures : une balle dans le cou est ressortie sous l'épaule gauche, une autre sous le sein gauche a pénétré jusqu'au cœur, une troisième...

JOHNNY, *se levant brusquement du coin du feu.* — Ah! tais-toi pour l'amour de Dieu! On dirait que ça ne te fait rien d'entendre tout ça! Bientôt aucune de vous ne lira autre chose que des récits de boucherie! (*Il sort très vite par la porte de gauche.*)

MARY. — Vrai! Il devient joliment sensible tout à coup!

MADAME BOYLE. — Je lirai cela moi-même tout à l'heure en rentrant. Tout le monde dit maintenant que Tancrède était un de ces enragés « Die Hard ». Dieu merci que depuis longtemps Johnny n'avait plus rien à faire avec lui! (*Elle défait le paquet et en tire des*

saucisses qu'elle place sur une assiette.) Si ton père ne rentre pas bientôt pour son déjeuner, il pourra s'en passer. Je ne l'attendrai pas davantage.

MARY. — Il trouvera bien son déjeuner tout seul!

MADAME BOYLE. — Oui! et le laisser venir avec Joxer Daly! Hé! C'est justement çà qu'il voudrait et c'est ça qu'il attend! Et quand je serai partie à mon travail il s'amènera avec Joxer pour brûler tout le charbon et boire tout le thé de la maison ensemble et montrer ensuite comme il est bon Samaritain! J'attendrai jusqu'à demain s'il le faut.

Voix de JOHNNY *à l'intérieur.* — Maman!

MADAME BOYLE. — Oui!

Voix de JOHNNY. — Je t'en prie, apporte-moi un peu d'eau.

MADAME BOYLE, *à Mary.* — Pour l'amour du ciel porte de l'eau à ce garçon!

MARY. — N'est-il pas assez grand pour venir se servir lui-même?

MADAME BOYLE. — Si tu étais malade, ma fille, tu aimerais bien que l'on t'apporte à boire!... (*Elle porte l'eau et revient.*) C'est terrible d'attendre comme ça. On croirait vraiment du train dont il y va qu'il nous apporte vingt livres par mois à la maison! Il a épuisé depuis longtemps l'assurance contre la maladie et l'allocation de chômage, et maintenant c'est moi qu'il va épuiser à mon tour!... Et toujours chanter alors qu'il devrait être à genoux à faire une neuvaine pour trouver du travail.

MARY, *attachant un ruban en bandeau sur ses cheveux.* — Je n'aime pas ce ruban, maman! Je crois que je vais mettre le vert, il me va mieux que le bleu.

MADAME BOYLE. — Ah! mets celui que tu voudras, ma fille, et ne m'embête pas avec ça! Je ne vois pas ce qu'une ouvrière en grève a besoin de porter des rubans et des bas de soie! C'est tout ça qui fait croire à tes patrons qu'ils te payent trop cher.

MARY. — Le temps est passé où l'on demandait aux patrons la permission de porter ceci ou cela!

MADAME BOYLE. — Je ne sais vraiment pas pourquoi tu as quitté ton travail pour Jenny Claffey. Jusqu'ici tu avais plutôt la dent dure contre elle.

MARY. — Ce ne serait pas la peine d'appartenir à un syndicat si on ne tenait pas à ses principes! Pourquoi a-t-on sacqué Jenny Claffey? C'est un cas de pure brimade. Nous ne pouvions pas la laisser dans la rue, n'est-ce pas?

MADAME BOYLE, *avec ironie.* — Non, bien sûr! Il fallait bien lui tenir compagnie à cette pauvre fille! Une victime ne suffisait pas. Quand les patrons en sacrifient une, les syndicats en sacrifient cent.

MARY. — Ce que tu dis importe peu, maman. Un principe est un principe.

MADAME BOYLE. — Oui! et quand j'irai chez Murphy demain et qu'il saura qu'au lieu de payer je viens emprunter encore, que dira-t-il

si je lui déclare qu'un principe est un principe? Que ferons-nous, s'il refuse de nous rien donner contre un simple bon?

MARY. — Il n'osera pas refuser. S'il le fait, ne pouvez-vous pas lui dire que nous ne prendrons plus rien chez lui?

MADAME BOYLE. — Qu'il refuse ou non, le paiement sera le même en tout cas!

(*Johnny apparaît à la porte de gauche et on voit bien sa silhouette. C'est un garcon d'apparence délicate, un peu plus jeune que Mary. Il a, de toute évidence, traversé de durs moments. Sa figure est pâle, ses traits tirés. Il y a dans ses yeux une vague expression de crainte. La manche gauche de son veston est vide, il marche en boitant un peu.*)

JOHNNY. — Ah!... j'étais couché, je vous croyais parties. Le vieux Simon Mackay piétine comme un cheval au-dessus de ma tête et m'empêche de dormir. Ça fait comme des coups de tonnerre dans mon cerveau... Sacré nom de... Dieu me pardonne! j'allais jurer.

MADAME BOYLE. — Allons, allons calme-toi, retourne te coucher et je vais t'apporter une bonne tasse de thé.

JOHNNY. — Du thé! du thé! du thé! Vous ne pensez jamais qu'au thé vous! Si un homme était mourant, vous lui feriez avaler encore une tasse de thé. (*Il sort.*)

MADAME BOYLE. — Je ne sais vraiment pas ce que nous ferons de ce garçon! La balle qu'il a reçue dans la hanche pendant la semaine de Pâques était déjà assez mauvaise, mais quand une bombe lui a arraché un bras dans le combat de la rue O'Connell, ça a été le coup de la fin. Je savais bien qu'il faisait une sottise. Dieu sait que je l'ai supplié à genoux de ne pas aller contre l'État libre d'Irlande.

MARY. — Il a tenu pour ses principes, maman, et vous pouvez dire ce que vous voudrez, un principe est un principe!

Voix de JOHNNY. — Est-ce que Mary reste ici?

MARY. — Non, je ne reste pas ici! Si tu crois que je suis toujours à tes ordres, tu te trompes!

Voix de JOHNNY. — Je ne resterai pas ici tout seul, moi!

MADAME BOYLE. — Entre vous tous, je ne sais vraiment pas comment j'arrive à faire quelque chose de propre! Qu'est-ce que vous feriez les uns et les autres sans moi? (*A Johnny*) Ton père sera là dans une minute, si tu as besoin de quelque chose il te le donnera.

JOHNNY. — Plus souvent que je demanderai quelque chose à papa. Il a horreur de se déranger. La petite lampe devant la Vierge est-elle allumée?

MADAME BOYLE. — Mais oui... mais oui... La lampe qui brûle dans la chambre devant saint Antoine ne lui suffit pas. Il lui en faut encore une ici devant la Vierge!

(*Jerry Devine entre précipitamment. Il est âgé d'environ vingt-cinq ans, bien tourné, actif et sérieux. C'est un type assez fréquent maintenant dans le parti ouvrier. D'esprit suffisamment instruit pour prendre de l'ascendant sur ses camarades moins cultivés*

et les grouper; il ne l'est cependant pas assez pour savoir utiliser cette force au bénéfice de tous.

Mary saistt son tricot et sort hâtivement dans la chambre à gauche.)

JERRY, *hors d'haleine.* — Où est le Capitaine, madame Boyle? Où est le capitaine?

MADAME BOYLE. — Vraiment on peut se le demander! Il est là où sera Joxer Daly... entrain de boire dans quelque cabaret.

JERRY. — Le Père Farrell vient de me charger de courir chez Boyle et de l'engager à se rendre au nouveau chantier qui s'ouvre au Rathmines. C'est un cousin du Père Farrell qui est contremaître du chantier; le Père Farrell lui a exposé votre situation et il lui a dit que le pauvre Johnny et son père étaient depuis longtemps sans travail. Le contremaître a répondu qu'on pouvait lui envoyer tout de suite le capitaine Boyle et qu'il lui donnerait du travail. Où pourrais-je le trouver?

MADAME BOYLE. — Vous le trouverez soit chez Ryan, soit chez Foley.

JERRY. — Je vais courir chez Ryan, n'est-ce pas la boîte préférée de Joxer? (*Il sort précipitamment.*)

MADAME BOYLE, *pitoyablement.* — Là! Il va encore manquer cela. S'il a vent de la chose, il ne rentrera pas avant ce soir de manière à ce que ce soit trop tard... Jamais on ne fera quelque chose de bon avec cet homme-là, tant qu'il sera l'ami de cet animal de Joxer. Je m'esquinte au travail pendant que lui du matin au soir se pavane par la ville comme un paon!

(*On entend dans l'escalier le bruit des pas de deux hommes. Le capitaine Boyle et Joxer. Boyle chante d'une voix profonde, sonore et emphatique.*)

BOYLE. — Esprit Saint entends ma prière!... entends... oh! entends ma prière... ma prière oh! entends... ma...a... prie...iè...re...

JOXER, *derrière la porte.* — Ah! c'est bien mignon cette chanson-là, c'est bien mignon.

MADAME BOYLE, *avec ironie.* — Esprit Saint entends sa prière!... ah! je puis jurer sur ma parole que ce n'est pas pour avoir du travail qu'il invoque le Saint Esprit.

(*Elle va s'asseoir sur le lit de sorte que le rideau de cretonne la dissimule aux yeux des arrivants.*

Boyle, dit le capitaine, entre lentement. C'est un homme âgé d'une soixantaine d'années, grisonnant, gros et lourd. Son cou est court et sa tête ressemble à une de ces billes de pierre que l'on voit quelquefois sur les montants des portes cochères. Ses joues pourpres sont gonflées comme s'il retenait difficilement un perpétuel besoin de cracher. Sur sa lèvre supérieure est une petite moustache coupée très courte. Il porte les épaules rejetées en arrière et le ventre en avant. Sa démarche est un lent et impor-

tant balancement. Ses vêtements sont sales et il porte un béret de matelot usagé et muni d'une visière vernie.)

BOYLE, *à Joxer qui est encore dehors.* — Entre, entre donc, Joxer. Elle est sortie depuis longtemps, mon vieux. Si nous ne trouvons rien d'autre à boulotter, nous aurons toujours une tasse de thé. C'est le seul réconfort qu'elle tolère chez moi en son absence. Son surnom ne devrait pas être Junon mais la Deirdre des Douleurs[1], car elle grogne toujours.

(*Joxer entre à pas prudents dans la chambre. Il est sans doute plus jeune que le « capitaine », mais paraît beaucoup plus âgé. Sa figure ressemble à une boule de papier chiffonné. Ses yeux ont un clignement rusé. Il est dégingandé et a une constante habitude de hausser ses épaules d'un mouvement saccadé qui veut être gracieux et engageant. Ses traits sont perpétuellement figés en une sorte de ricanement.*)

JOXER. — C'est bien terrible d'être lié à une femme qui grogne toujours. Je ne sais pas comment tu le supportes, moi cela me donnerait des cheveux blancs. C'est heureux qu'elle ne soit pas souvent là. (*Il secoue ses épaules.*) Quand le chat est parti les souris dansent, n'est-ce pas?

BOYLE, *avec un geste complaisant et autoritaire.* — Approche-toi du feu, Joxer Daly, nous aurons une tasse de thé dans une minute.

JOXER. — Ah! c'est bien mignon une tasse de thé... c'est bien mignon... la tasse qui console et qui...

(*La complainte de Joxer est coupée court par la vue de Junon qui sort de sa cachette à la stupeur des deux compères. Madame Boyle ranime le feu et regarde Joxer d'un air féroce.*)

MADAME BOYLE, *avec une charmante ironie.* — Rapproche-toi du feu, Joxer Daly, et nous aurons une tasse de thé dans une minute. Êtes-vous sûr à présent que vous n'aimeriez pas aussi un œuf?

JOXER. — Je ne peux pas rester, madame Boyle, je suis pressé, très pressé.

MADAME BOYLE. — Rapproche-toi du feu, Joxer Daly. On est toujours beaucoup plus confortable chez les autres que chez soi, n'est-ce pas?

(*Joxer gagne hâtivement la porte. Boyle s'apprête à le suivre, puis pensant tout à coup à quelque chose qui sauvera la situation, s'arrête et dit :*)

BOYLE. — Joxer!

JOXER, *au moment de fermer la porte.* — Oui!

BOYLE. — Tu connais le contremaître du chantier de Killesther, n'est-ce pas Joxer?

JOXER, *qui ne comprend pas.* — Contremaître?... Killesther?...

BOYLE, *lui faisant signe.* — C'est un de tes copains, voyons!

1. Personnage du cycle héroïque irlandais qui, par sa beauté fatale, a causé la mort de son amant et le malheur du royaume.

JOXER. *Il comprend enfin.* — Le contremaître de Killesther! Ah oui, oui... C'est un vieux camarade à moi. Ah! c'est un homme bien mignon, bien mignon.

BOYLE. — Alors c'est une affaire faite! C'est dommage de ne pas y avoir été ce matin. Nous serions déjà en train de travailler. Mais tu ne le savais pas ce matin!

JOXER, *haussant les épaules.* — Mieux vaut tard que jamais.

BOYLE. — Il est grand temps de nous y mettre. Je commence à en avoir soupé de tourner en rond sans rien faire. Alors il t'a promis... comment t'a-t-il dit cela?

JOXER. — Voici, il m'a dit : Viens à l'appel après dîner et je te donnerai du travail ainsi qu'aux amis que tu voudras amener. Alors j'y ai dit : Vrai, t'es un homme bien mignon!... un homme bien mignon

BOYLE. — Ça ne pouvait pas mieux tomber. Nous avons attendu assez longtemps.

JOXER. — Oui nous l'avons attendu, mais c'est un long chemin qui n'a pas de tournants.

BOYLE. — L'appel du dîner est à une heure. Attends que je regarde l'heure. (*Il va vers la cheminée et soulève la pendule à tâtons.*)

MADAME BOYLE. — Attention voyons, comme tu y vas avec cette pendule. Tu sais bien que le moindre choc la détraque.

BOYLE. — La chose ne pouvait mieux tomber Joxer! Jamais je ne me suis senti aussi disposé au travail. Je puis à peine croire que j'ai eu la semaine dernière des douleurs dans les jambes au point de ne pouvoir me tenir debout.

JOXER. — Tant mieux! tant mieux! Le Bon Dieu ne ferme jamais une porte devant nous sans en ouvrir une autre.

BOYLE. — Il n'est que onze heures, nous avons bien le temps. Après déjeuner j'enfilerai ma vieille culotte de moleskine et nous descendrons en flânant à notre aise. (*Il met la main sur la bêche*). Je crois, Joxer, que nous ferons bien de prendre nos bêches?

JOXER. — Oui, capitaine, oui. Il faut être prêt à toute éventualité, prêt à tout! Tu apporteras ta bêche à long manche et moi je prendrai ma pioche. Nous pourrions en avoir besoin... oui, nous pourrions en avoir besoin. Faute d'un clou le fer fut perdu, faute d'un fer le cheval fut perdu, faute d'un cheval l'homme fut perdu... Ah! c'est bien mignon ce proverbe-là... c'est bien mignon.

(*Comme Joxer termine sa phrase, madame Boyle s'approche de la porte. Joxer se retire précipitamment et madame Boyle fait claquer la porte sur lui.*)

BOYLE, *d'un ton suggestif.* — Nous serons vite remis à flot quand j'aurai travaillé pendant quelques semaines...

(*Madame Boyle n'écoute pas.*)

BOYLE, *continuant.* — Le contremaître de ce nouveau chantier est un vieux camarade de Joxer. J'ai idée que je le connais aussi. (*Silence.*) Il manque un bouton à mes culottes de moleskine... si tu as une aiguille et du fil je vais le coudre moi-même... Dieu

merci, je n'ai plus de douleurs dans les jambes. C'est toujours ça!

MADAME BOYLE, *éclatant.* — Écoutez, monsieur Jack Boyle! Ces histoires-là ne prennent plus avec Junon! Je te connais, et je connais Joxer Daly de longues dates! Si tu crois que tu vas me leurrer avec tes contes de fées; tu te trompes de porte tu sais!

BOYLE, *toussant d'un air soumis pour dégager la situation.* — Hum... hum!

MADAME BOYLE. — Un copain de Joxer! ah! tu feras du bon travail tant que tu seras un copain de Joxer.

BOYLE, *toussant.* — Hum... un... un.

MADAME BOYLE. — Ta bêche! Je te demande un peu! Tu fais plus de travail avec un couteau et une fourchette que tu n'en feras jamais avec une bêche! S'il y avait un vrai chantier en vue cela serait une autre chanson. Tu ne serais pas capable de lever le bras à cause de tes douleurs de jambes! Ta pauvre femme s'esquinte pour te mettre un morceau dans la bouche, et toi tu te pavanes dans la ville tout le jour comme un paon!

BOYLE. — Mieux vaudrait être mort! mieux vaudrait être mort!

MADAME BOYLE, *négligeant l'interruption.* — Tout le monde t'appelle « capitaine » et tu n'as été qu'une fois sur l'eau dans un vieux charbonnier entre ici et Liverpool! A t'entendre ou à te regarder on te prendrait pour un second Christophe Colomb.

BOYLE. — Ne vas-tu jamais me laisser en repos?

MADAME BOYLE. — Ah... tu n'es jamais fatigué de te reposer!

BOYLE. — Tu veux donc me forcer à quitter la maison.

MADAME BOYLE. — C'est plus facile de te forcer à quitter la maison que de te faire entrer dans un chantier!... Là! asseois-toi et prend ton déjeuner. C'est peut-être le dernier que tu auras, car je ne sais vraiment pas d'où nous viendra le prochain.

BOYLE. — Si j'obtiens du travail nous serons sauvés.

MADAME BOYLE. — As-tu vu Jerry Devine?

BOYLE. — Non, je ne l'ai pas vu.

MADAME BOYLE. — Naturellement tu n'as vu que Joxer! Eh bien Jerry te cherchait.

BOYLE. — Qu'il me cherche!

MADAME BOYLE. — Oh sûrement il peut te chercher! C'est pas facile de te trouver quand tu es fourré au bistro chez Ryan.

BOYLE. — J'étais pas dans le bistro de Ryan. Je ne vais pas chez Ryan, moi!

MADAME BOYLE. — Oh la! la! Y a donc un chien enragé chez Ryan? Si t'étais pas chez Ryan, t'étais chez Foley alors.

BOYLE. — Je te dis que, depuis trois semaines, je n'ai pas bu une goutte d'alcool! T'entends bien, pas une goutte ni chez Ryan, ni ailleurs! Ça je peux le jurer sur le livre de messe. Je suis aussi innocent que l'enfant qui n'est pas encore né!

MADAME BOYLE. — N'empêche que si tu avais été là pour déjeuner, t'aurais vu Jerry.

BOYLE, *avec méfiance.* — Qu'est-ce qu'il me veut celui-là?

MADAME BOYLE. — Il va revenir dans une minute et alors tu sauras.

BOYLE. — Je vais descendre..., voir si je le rencontre.

MADAME BOYLE. — Tu vas rester là! tu vas t'asseoir et déjeuner pendant que je vais à mon travail. J'ai déjà une heure de retard à cause de toi.

BOYLE. — C'était pas la peine de m'attendre. Je ne déjeunerai pas. J'ai encore un peu de volonté de reste tout de même!

MADAME BOYLE. — Vas-tu prendre ton déjeuner oui ou non?

BOYLE, *trop fier pour céder.* — Je ne déjeunerai pas!... tu peux le garder ton déjeuner..., (*plaintivement*) je trouverai toujours une croûte ailleurs n'aie pas peur!

MADAME BOYLE. — Personne ne va te cajoler, ne crois pas ça! (*Elle replace rageusement la poêle et les saucisses dans le buffet.*)

BOYLE. — J'ai encore un peu de volonté de reste.

(*Jerry entre hâtivement.*)

JERRY. — Ah vous voilà enfin! Je vous ai cherché partout. Le garçon de chez Foley m'a dit que vous aviez quitté le cabaret avec Joxer dix minutes avant que j'arrive.

MADAME BOYLE. — Et il a juré sur tous les livres saints qu'il n'était pas au bistro!

BOYLE, *à Jerry.* — Qu'est-ce que ça vous regarde si je suis au cabaret ou non? Qu'est-ce que vous avez besoin de courir après moi? Est-ce qu'un homme ne peut pas quitter sa maison sans avoir une bande d'espions et de mouchards sur ses talons?

JERRY. — Vous vous trompez sur mes intentions, monsieur Boyle. Je voulais seulement vous rendre service en vous transmettant un message du Père Farrell. Il m'a chargé de vous dire que, si vous allez tout de suite au nouveau chantier de Rathmines et si vous demandez le contremaître Mangon, vous aurez du travail.

BOYLE. — Ça c'est très bien, mais je n'admets pas que tous mes mouvements soient surveillés, comme l'astronome surveille une étoile. Si vous courez après ma fille, vous n'avez pas de raison d'en faire autant après moi! (*Prenant tout à coup sa cuisse.*) Aye! aye! Ah! j'ai un terrible élancement dans la jambe droite.

MADAME BOYLE. — C'est ça, c'est ça! maintenant ça ne sera pas long avant de voyager dans ta jambe gauche. C'est miracle que chaque fois qu'il flaire devant lui une occasion de travailler, ses jambes commencent à lui manquer. Cette fois mon gaillard si tu rates ta chance tu pourras te débrouiller toi-même.

JERRY. — Ce chantier sera ouvert pendant longtemps, capitaine, et dès que les fondations seront faites, cela sera sur du velours.

BOYLE. — Mais il faudra grimper, sans doute. Peut-on me demander de monter à l'échelle avec cette jambe-là! Si je parviens à monter, comment redescendrai-je?

MADAME BOYLE, *avec ironie.* — Tu demanderas à un maçon de te

descendre dans sa hotte... Tu ne peux pas monter à l'échelle, mais tu peux sauter comme une chèvre d'ici au cabaret.

JERRY. — Il ne vous faut pas vous laisser aller, monsieur Boyle. Un peu d'exercice maintenant peut vous faire tout le bien du monde.

BOYLE. — Vous auriez dû vous faire médecin, Jerry! Peut-être que vous en savez plus long que moi-même sur mes douleurs de jambes, pas vrai!

JERRY, *irrité.* — Oh! je ne sais rien de vos douleurs de jambes, je vous transmets le message du Père Farrell et c'est tout ce que je peux faire pour vous.

MADAME BOYLE. — Allons, asseois-toi! déjeune et va te préparer. Ne fais pas comme si tu n'avais pas la force d'arracher les ailes d'une mouche morte.

BOYLE. — Je ne veux pas déjeuner, je t'dis! Ça m'étoufferait après tout ce qui a été dit! J'ai encore un peu de volonté d'reste tout de même!

MADAME BOYLE. — Alors montre-là ta volonté et va vite passer tes culottes de moleskine...

BOYLE, *allant vers la porte à gauche.* — Mieux vaudrait pour un homme être mort! Aïe... aïe encore un élancement dans mon autre jambe... aïe... personne ne peut savoir ce que je souffre de ces satanées jambes! (*Il va dans la chambre à gauche et Mary en sort avec son chapeau à la main.*)

MADAME BOYLE. — Faut que je me trotte à présent. Je suis déjà terriblement en retard, mais j'étais décidée à chasser Joxer cette fois. (*Elle sort.*)

JERRY. — Vous sortez, Mary?

MARY. — On le dirait, puisque je mets mon chapeau.

JERRY. — Encore une parole dure pour moi, Mary!

MARY. — Vous ne me laissez pas vous parler en camarade, vous faites exprès de ne pas me comprendre.

JERRY. — Cela n'a pas toujours été ainsi entre nous, Mary. Il fut un temps où vous étiez ravie d'avoir le bras de Jerry autour de votre taille.

MARY. — Si vous continuez à me parler comme cela, Jerry Devine, vous m'obligerez à vous prendre en grippe.

JERRY. — Eh bien! il faut que cela finisse entre nous par une brouille ou un mariage. Écoutez, Mary : Je suis candidat au secrétariat de notre syndicat. Il n'y a qu'un concurrent contre moi. Je suis assez populaire parmi les ouvriers, j'ai un certain don de parole, tous disent que j'ai des chances d'être élu.

MARY. — Eh bien?...

JERRY. — Eh bien! c'est une affaire de trois cent cinquante livres par an, Mary! Nous pourrions vivre tous les deux bien confortablement avec. Cela vous tirerait hors d'ici.

MARY. — Je n'ai pas le temps de vous écouter en ce moment, je dois sortir. (*Elle veut sortir et Jerry lui barre le chemin.*)

JERRY, *implorant.* — Mary! qu'est-ce que vous avez donc contre moi, depuis quelques semaines? Vous me parlez à peine et chacune de vos paroles est pleine de fiel. Avez-vous donc oublié, Mary, toutes nos heureuses soirées, aussi douces que la senteur des aubépines qui ombrageaient les bords des chemins par lesquels nous flânions dans la campagne.

MARY. — Tout cela est passé maintenant. Quand vous aurez votre nouvelle situation, Jerry, vous trouverez sans peine une fille bien mieux que moi pour en faire votre femme.

JERRY. — Jamais, cela, Mary, jamais! Quoi qu'il puisse arriver vous serez toujours la même pour moi.

MARY. — Laissez-moi, Jerry, je dois sortir, je vous en prie laissez-moi aller.

JERRY. — Je vais faire un bout de chemin avec vous.

MARY. — Non je vous en prie, j'aime mieux être seule.

JERRY, *lui prenant le bras.* — Vous allez donc rencontrer quelqu'un. Avouez que vous avez un autre amoureux! avouez-le!

MARY. — Ça ne vous regarde pas, Jerry Devine. Laissez-moi passer.

JERRY. — Je vous ai vue sortant du Cours de danse des Bleuets pendue à son bras! Un grand escogriffe, maigre comme un clou, avec une canne et des gants.

Voix de JOHNNY, *parlant très fort.* — Qu'est-ce que vous faites-là à tout bousculer?

Voix de BOYLE, *parlant fort et avec humeur.* — Je mets mes culottes de moleskine!

MARY, *à Jerry.* — Vous me faites mal au bras! laissez-moi partir, voyons! ou je vais crier, et nous aurons le vieux sur le dos!

JERRY. — Ne soyez pas si méchante, Mary, ne soyez pas si méchante.

BOYLE, *apparaissant à la porte.* — Qu'est-ce que ça signifie, tout ce tohu-bohu!

MARY. — Laissez-moi partir, laissez-moi!

BOYLE. — M'entendez-vous? Qu'est-ce que c'est que tout ça?

JERRY, *plaintivement.* — Ne me direz-vous pas une seule bonne parole, Mary? Une seule?

BOYLE. — M'entendez-vous, encore une fois, qu'est-ce que c'est que tout ça?

JERRY. — Laissez-moi vous baiser la main, votre petite main blanche.

BOYLE. — Votre petite main blanche! êtes-vous fous, voyons?

(*Mary s'arrache de l'étreinte de Jerry et sort précipitamment.*)

BOYLE. — Bien c'est du joli! et devant son père encore!

JERRY. — Ah! taisez-vous pour l'amour de Dieu! (*Il suit Mary et sort.*)

BOYLE. — Cette jeunesse se fiche bien des parents à c't'heure! Les pères peuvent se faire des cheveux blancs et porter leur chagrin jusqu'au tombeau, ça ne fait qu'en rire! ça ne fait qu'en rire!... et

c'est partout pareil... tout l'univers est dans un état de chaos (*il s'assoit près du feu*)... Déjeuner... ils peuvent le garder leur déjeuner. Même s'ils se mettaient à genoux devant moi je ne le mangerai pas. Je leur montrerai que j'ai un peu de volonté de reste tout de même! (*Il va vers le buffet, en tire une assiette et la regarde.*) Saucisses! Qu'elle les garde ses saucisses... (*Il retourne vers le feu, prena la théière et lui donne une légère secousse.*) ... Il y a encore assez d'eau dans la théière. (*Silence, puis il se lève, va vers le buffet, prend les saucisses, les met sur la poêle, pose le tout sur le feu et retourne les saucisses avec une fourchette.*)

BOYLE, *chantant* :

Quand le Rouge-gorge fait son nid,
Quand les bourgeons sont en fleurs,
Quand le sourire ensoleillé du printemps
Semble bannir chagrins et tristesses,
Alors mon gentil gars aux yeux bleus
A promis de me revenir,
Si mon cœur jusque-là reste fidèle
Quand le rouge-gorge fait son nid.

(*Il lève la tête en accompagnant les notes hautes, puis regarde la poêle.*)

BOYLE, *chantant.* — Quand le rouge-gorge...

(*On entend des pas dans l'escalier. Boyle enlève la poêle du feu et la met sur le lit, puis il s'assoit de nouveau près du feu. La porte s'ouvre et un homme barbu, passant la tête, demande* :)

Vous n'avez pas besoin d'une machine à coudre?

BOYLE, *furieux.* — Non! je n'ai pas besoin d'une machine à coudre. (*Il remet la poêle sur le feu et recommence à chanter.*)

BOYLE, *chantant* :

Quand le rouge-gorge fait son nid,
Quand les bourgeons sont en fleurs,
Il a promis...

(*On entend des coups formidables donnés à la porte de la rue.*)

BOYLE. — En voilà un tintamarre! Ça, c'est un étranger, c'est personne de la maison.

(*On frappe de nouveau.*)

JOXER, *passant la tête par la porte.* — As-tu entendu ce bruit?

BOYLE. — Bien sûr, Joxer. Je ne suis pas sourd!

JOHNNY. *Il apparaît en chemise et caleçon à la porte de gauche. Sa figure est inquiète et sa voix tremblante.* — Qu'est-ce que c'est ça à la porte? Qui est à la porte? Qui a frappé?... M'entendez-vous? Êtes-vous sourd ou gris ou quoi?

BOYLE, *à Johnny.* — Comment diable veux-tu que je sache qui c'est? Joxer! penche-toi par la fenêtre et regarde.

JOXER. — C'est ça! pour attraper une balle dans la gueule! Non, non, mon vieux! pas de cette farce-là pour Joxer! Vaut mieux être un poltron qu'un cadavre!

BOYLE, *regardant prudemment par la fenêtre.* — C'est un individu avec une capote de tranchées[1].

JOHNNY. — Sainte Marie, mère de Dieu...

BOYLE. — Il s'en va, il en a assez de cogner sans doute.

(*Johnny retourne dans la chambre à gauche.*)

BOYLE. — Assieds-toi et prends une tasse de thé, Joxer.

JOXER. — J'ai peur que ta femme ne tombe encore sur nous avant que nous puissions nous retourner... Quelque chose me dit de partir tout de suite.

BOYLE. — Allons ne sois pas superstitieux, nous sommes des hommes de Dublin et pas des garçons qui viennent de sortir des marais d'Allen. Si cependant *elle* venait, nous serions pris comme des rats au piège.

JOXER. — Et tu sais comment elle est, elle n'écoutera aucun raisonnement! Et puis tu sais : Une fois mordu, deux fois prudent!

BOYLE, *allant vers la fenêtre du fond.* — En mettant les choses au pis tu pourrais toujours sauter par ici, Joxer. Il n'y a qu'un écart de quelques pieds avec le toit en contre-bas, et dès qu'elle entrera dans la chambre je te ferai signe et tu pourras rentrer et te sauver.

JOXER, *cédant à la tentation.* — De toutes façons je ne resterai pas longtemps (*prenant un livre sur la table*). A qui ce livre?

BOYLE. — Ça? C'est à Mary, bien sûr. Elle lit toujours depuis quelque temps, et rien que des sottises, naturellement! Je regardais un de ces livres l'autre jour; il contenait trois histoires : *Maison de Poupée, les Revenants,* et *le Canard sauvage,* des contes bons pour les enfants.

JOXER. — As-tu jamais lu *Elisabeth* ou *l'Exilée en Sibérie*? Ah ça! c'est bien mignon cette histoire-là, c'est bien mignon!

BOYLE. — Mange tes saucisses et laisse-là tes exilés en Sibérie. (*Ils s'asseoient tous deux. Boyle verse le thé, puis met du jus sur l'assiette de Joxer et garde les saucisses pour lui.*)

JOXER. — Pourquoi as-tu mis tes culottes de moleskine?

BOYLE. — Il faut que j'aille dans un chantier, Joxer! A peine étais-tu parti que Jerry Devine est venu tout courant nous dire que le Père Farrell avait trouvé du travail pour moi dans les nouveaux chantiers de Rathmines.

JOXER. — Dieu merci! voilà une bonne nouvelle!

BOYLE. — Comment cela une bonne nouvelle? Si tu étais à ma place je ne sais pas si tu appellerais ça une bonne nouvelle.

JOXER. — Je croyais...

BOYLE. — Tu croyais... tu crois souvent trop vite, Joxer! Sais-tu que je puis à peine me traîner avec mes douleurs de jambes.

JOXER. — Oui, oui, j'oubliais tes douleurs de jambes. Je sais que tu ne peux rien faire tant qu'elles te tiennent.

1. Presque tous les soldats irréguliers portaient en Irlande des capotes khaki provenant des stocks de l'armée anglaise.

BOYLE. — T'avais oublié!... Je crois que personne ne peut comprendre l'état dans lequel ces douleurs me mettent. Qu'est-ce qui arriverait si je devais porter un sac de ciment?

JOXER. — Sûrement un autre homme que toi ayant les mêmes douleurs serait par terre, bien sûr! y serait par terre et fini.

BOYLE. — Ça me serait égal encore, si Jerry l'avait dit à moi-même... Mais non! oh non! il se précipite chez moi et crie ça devant Junon! Et tu sais comme elle est, Junon! Jerry Devine est un type qui en sait un peu plus long que nous, ça, je ne le nie pas! mais il n'agit pas en conséquence. C'est un bon garçon, sobre et capable de bien parler, et tout le reste, mais cependant...

JOXER. — Oh oui! capable d'ergoter! mais cependant...

BOYLE. — Il peut courir après ma fille, mais il n'a pas besoin de courir après moi. Captain Boyle peut se conduire tout seul! Après tout je ne suis plus au biberon!... Jamais je n'ai entendu Jerry jurer, je crois qu'il n'a jamais trop bu! Il ne fait rien comme un chrétien!

JOXER. — Justement, j'allais le dire! après tout un chrétien est un être naturel, lui n'est pas naturel.

BOYLE. — Son père était tout pareil... Un homme de Wicklow.

JOXER. — Un homme de Wicklow! Ça explique tout. J'ai rencontré bien des gens de Wicklow dans ma vie, mais aucun qui valût grand chose.

BOYLE. — Jerry m'a dit : « Le Père Farrell m'envoie pour vous dire »... Le Père Farrell! Tu sais, Joxer, je n'aime jamais être sous la coupe du clergé!

JOXER. — C'est certainement dangereux.

BOYLE. — S'ils font quelque chose pour vous, ils veulent ensuite vous faire vivre dans une église. Je vais te dire une bonne chose, Joxer!... une chose que je ne dirais à personne d'autre!... Le clergé, vois-tu, a toujours eu trop de pouvoir sur le peuple en ce malheureux pays.

JOXER. — Ce que tu dis là est si bien que cela pourrait se chanter.

BOYLE, *devenant lyrique.* — N'est-ce pas eux qui ont empêché le peuple en 47 de s'emparer des grains, et le peuple a crevé de faim! Et n'ont-ils pas renversé Parnell? N'ont-ils pas dit que l'enfer n'était pas assez brûlant ni l'éternité assez longue pour punir les Fenians? Nous n'oublions pas, nous n'oublions pas ces choses, Joxer! S'ils nous ont tout pris, ils nous ont laissé notre mémoire.

JOXER, *avec émotion.* — La mémoire est la seule amie du chagrin... la... seule... amie... du... chagrin.

BOYLE. — Le Père Farrell commence à s'intéresser beaucoup au capitaine Boyle... à cause, m'a-t-il dit un jour, à cause de ce que Johnny a fait pour son pays. Drôle de façon de récompenser Johnny en faisant travailler son pauvre vieux père! Mais c'est ça que le clergé veut, Joxer! travail! travail! travail! pour moi, pour toi, nous faire trimer du matin au soir, afin que nous soyons en état de payer, quand ils viennent à la ronde réclamer leurs redevances... Du travail! Eh!

bien, qu'il le donne son travail à l'un des chanteurs d'hymnes, ou à un brailleur de prières, ou à un des calotins de la Confrérie!

(*On entend dans la rue la voix du marchand de charbon.*)

Voix du MARCHAND DE CHARBON. — Charbon! Charbon à vendre. V'là l'marchand d'charbon!

JOXER. — Hein! mon vieux, te souvient-il de ton jeune temps? Quand tu foulais le pont d'un noble navire, le vent soufflant en ouragan dans la mature, et les seules paroles qui se croisaient étaient des ordres: « La barre à babord! » — « Babord toute, capitaine! »

BOYLE. — Ah voilà le bon temps! On peut dire, le voilà le bon temps! Rien n'était trop lourd ni trop chaud pour moi alors. Naviguant du golfe de Mexico jusqu'à l'océan Antarctique, j'ai vu des choses, Joxer! J'ai vu des choses dont nul mortel ne devrait parler quand il sait son catéchisme!

Combien de fois n'a-t-il pas fallu m'attacher à la roue avec un épissoire pendant que le vent faisait rage, et que les vagues fouettaient, fouettaient à vous faire croire que chaque minute était la dernière... Et ça soufflait, ça soufflait vent debout, comme nous disions, nous autres matelots!

JOXER. — Ah! c'est bien mignon ce mot-là, c'est bien mignon!

BOYLE. — Et ça soufflait, ça soufflait, et souvent je levais la tête vers le ciel et je me posais des questions. Qu'est-ce que c'est que les étoiles? Qu'est-ce que c'est que les étoiles?

Voix du MARCHAND DE CHARBON. — Charbon! charbon à vendre. V'là le marchand de charbon!

JOXER. — Ah! voilà la question, voilà la question. Qu'est-ce que c'est que les étoiles?

BOYLE. — Puis je regardais encore et je me disais : Qu'est-ce que la lune?

JOXER. — Ah! voilà la question! Qu'est-ce que c'est que la lune? Qu'est-ce que c'est?

(*On entend des pas rapides s'approchant de la porte. Boyle fait des efforts désespérés pour tout cacher. Joxer se précipite près de le fenêtre avec l'intention de sortir de ce côté. Boyle commence à chantonner : « Oh ma mignonne Jeanne je te serai fidèle ». — La porte s'ouvre et la figure noire du marchand de charbon apparaît.*)

LE MARCHAND DE CHARBON. — Pas besoin de charbon?

BOYLE, *avec un rugissement.* — Non! pas besoin de charbon!

JOXER, *rentrant avec un soupir de soulagement.* — Ah là! là! j'en avais le cœur à l'envers! j'aurais pu jurer que c'était elle... Il vaut mieux que je parte, capitaine. On ne peut jamais prévoir quand Junon va nous tomber dessus.

BOYLE. — Laisse-là nous tomber dessus! Autant y passer tout de suite! Je suis bien décidé du reste à ne pas toujours faire ce qu'elle veut.

JOXER. — Ces sentiments t'honorent, capitaine. Je n'aime pas à me mêler de ce qui ne me regarde pas entre mari et femme, mais

je te dis en vieux camarade : capitaine t'as supporté les choses trop longtemps. Faudrait maintenant montrer un peu de poigne.

« Debout face au destin, et comment mourir mieux
Qu'en défendant ses pères et les temples des dieux? »

BOYLE. — Elle a ses droits, personne ne les lui conteste, mais n'ai-je pas aussi les miens?

JOXER. — Naturellement tu en as... les droits sacrés de l'homme!

BOYLE. — Aujourd'hui même, Joxer, je proclame l'établissement d'une République indépendante et Junon devra prêter serment d'allégeance.

JOXER. — Tiens bon, capitaine, tiens bon, les premiers instants seront les plus durs :

« L'ortie pique mais il faut savoir la prendre! »

Voix de JUNON, *au dehors.* — Impossible de m'arrêter, madame Madigan, je n'ai pas une minute à moi!

JOXER, *se précipitant par la fenêtre.* — Bon Dieu, la voilà!

BOYLE, *jetant les choses pêle-mêle dans le buffet.* — Je savais que cet imbécile resterait jusqu'à ce qu'elle soit sur mon dos! (*Il s'assoit près du feu.*)

(*Junon entre hâtivement, elle est rouge et très excitée.*)

MADAME BOYLE. — Ah tu es là! tu viens de rentrer sans doute?

BOYLE. — Moi! je ne suis jamais sorti.

MADAME BOYLE. — C'est étonnant alors que tu n'aies pas entendu frapper. (*Elle met son manteau et son chapeau sur le lit.*)

BOYLE. — Bien sûr que j'ai entendu frapper.

MADAME BOYLE. — Et pourquoi n'as-tu pas ouvert? Je pense que tu étais si occupé avec Joxer que tu n'en as pas eu le temps?

BOYLE. — Je n'ai pas vu Joxer depuis tout à l'heure... Joxer! Qu'est-ce qui amènerait Joxer ici?

MADAME BOYLE. — Tu prétends me faire croire que Joxer et toi, vous n'avez pas bavardé ici, dès que j'ai eu le dos tourné?

BOYLE. — De quoi aurions-nous bavardé? je te demande un peu! J'ai autre chose à faire que de bavarder avec Joxer... Je peux jurer sur les livres saints...

MADAME BOYLE. — Que tu n'étais jamais au cabaret! Allons, allons, tais-toi et va vite enlever tes culottes de moleskine et mettre un col et une cravate pour être présentable! Une visite va venir avec Mary tout à l'heure et t'apportera une grande nouvelle.

BOYLE. — Encore du travail sans doute! Prenons d'abord celui qui se présente avant d'en chercher un autre.

MADAME BOYLE. — Ça c'est la seule chose qui te fait dresser l'oreille, hein? Eh bien non! il ne s'agit pas de travail mais d'une nouvelle, la grande chance de ta vie sans doute.

BOYLE. — Qu'est-ce que c'est que tout ce mystère?

MADAME BOYLE. — Allons dépêche-toi d'enlever tes culottes quand je te le dis!

(*Boyle entre dans la chambre à gauche. Madame Boyle met un*

peu d'ordre dans la pièce, cache la bêche sous le lit et va vers le buffet.)

MADAME BOYLE. — Ah! Dieu me bénisse! comme tout ça est sens dessus-dessous. Oh Joxer était ici! Joxer était ici.

(*Mary entre avec Charlie Bentham.*

C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, grand, bien tourné, ayant habituellement la plus haute opinion de lui-même. Il est vêtu d'un manteau brun, culotte brune, bas gris, chandail brun, cravate bleu foncé. Il porte des gants et une canne.)

MADAME BOYLE, *toute affairée.* — Entrez, monsieur Bentham, asseyez-vous, monsieur Bentham..., cette chaise-ci est plus confortable que celle-là, monsieur Bentham. Mon mari sera là dans une minute, le temps d'enlever ses culottes!

MARY. — Maman!

BENTHAM. — Je vous en prie ne vous dérangez pas, madame Boyle, je suis très bien ici, merci, merci!

MADAME BOYLE. — Et penser que vous connaissiez Mary, et qu'elle savait la nouvelle que vous aviez pour nous et ne nous a rien dit! Enfin maintenant c'est d'autant mieux car nous étions sur nos fins, vous savez!

Voix de JOHNNY, *à l'intérieur.* — Pourquoi que vous jetez tout en l'air?

BOYLE, *rudement.* — J'enlève mes culottes de moleskine.

JOHNNY. — Vous ne pouvez pas faire ça, sans que toute la maison le sache! Quel besoin de les mettre puis de les enlever après!

BOYLE. — Veux-tu me laisser tranquille voyons, veux-tu me laisser tranquille!... J'aurais jamais fini s'il fallait vous plaire à tous!

MADAME BOYLE, *à Bentham.* — Faut excuser le désordre, monsieur Bentham... Dès que j'ai le dos tourné mon mari met tout à l'envers et la chambre est comme une écurie, vraiment comme une écurie!

BENTHAM. — Ne vous tourmentez pas, madame Boyle, c'est très bien je vous assure.

BOYLE, *à l'intérieur.* — Où sont mes bretelles! Au nom de Dieu, où est-ce que j'ai mis mes bretelles! Dis donc? As-tu vu où j'ai mis mes bretelles?

JOHNNY, *appelant de l'intérieur.* — Ma! Venez donc ici et emmenez papa... il va me rendre fou!

MADAME BOYLE, *allant vers la porte.* — Ah mon Dieu! mon Dieu. Cet homme-là cherchera encore quelque chose le jour du jugement dernier. (*Se penchant à l'intérieur de la chambre et criant à Boyle.*) Regarde tes bretelles, Jack, qui pendent autour de ton cou!

BOYLE, *à l'intérieur.* — Ah! Dieu merci!

MADAME BOYLE, *appelant.* — Johnny! Johnny, viens donc ici pour une minute.

JOHNNY. — Ah, laissez Johnny tranquille et ne l'embêtez pas!

MADAME BOYLE. — Viens, Johnny, que je te présente à monsieur Bentham. (*A Bentham.*) ... Mon fils, monsieur Bentham. Il en a vu de

dures! Il n'était encore qu'une graine de boy-scout à la semaine de Pâques, quand il a attrapé un coup à la hanche; son bras a été enlevé dans le combat de la rue O'Connell. (*Johnny entre.*) Le voici, monsieur Bentham... Monsieur Bentham... Johnny. Personne ne peut nier qu'il a fait son devoir pour l'Irlande, si cela peut le consoler.

JOHNNY, *avec arrogance.* — Je le ferai encore, maman, je le ferai encore, parce qu'un principe est un principe.

MADAME BOYLE. — Tu as perdu ton meilleur principe, mon garçon, en perdant ton bras, ce sont là les seuls principes qui comptent pour un ouvrier!

JOHNNY. — L'Irlande à demi libérée n'aura jamais de paix tant qu'il lui restera un fils capable d'appuyer sur une gâchette.

MADAME BOYLE. — Bien sûr, bien sûr, mieux vaut ne pas avoir de pain que d'en avoir une demi-miche! (*Appelant Boyle avec force.*) Veux-tu te dépêcher par là?

(*Boyle entre portant ses meilleurs pantalons qui ne sont pas trop bons. Il semble très inconfortable dans son col et sa cravate.*)

MADAME BOYLE. — Voici mon mari... Monsieur Boyle, monsieur Bentham.

BENTHAM. — Très heureux de faire votre connaissance Monsieur Boyle. Comment allez-vous?

BOYLE. — Je ne vais pas trop bien, je souffre terriblement de douleurs dans mes jambes. Junon pourra vous dire tout ce...

MADAME BOYLE. — Tu n'auras pas tant de douleurs dans tes jambes, quand tu sauras ce que monsieur Bentham vient te dire.

BENTHAM. — Junon! Quel nom intéressant. Il rappelle les glorieuses histoires des anciens dieux et héros d'Homère!

BOYLE. — Mais oui, n'est-ce pas! Voyez-vous Junon est née et a été baptisée en juin, nous nous sommes rencontrés et mariés en juin, et Johnny est né en juin... alors un jour j'ai dit : On aurait bien dû t'appeler Junon! et le nom lui est resté.

MADAME BOYLE. — Allons, allons, nous pourrons parler de tout ça plus tard... Laisse monsieur Bentham dire ce qu'il a à dire maintenant.

BENTHAM. — Eh bien, monsieur Boyle, je suppose que vous vous souvenez de monsieur Ellisson, de Santry. C'est un parent à vous, je crois?

BOYLE, *avec humeur.* — Ce pronostiqueur! ce rétrograde! Bien sûr que je me souviens de lui.

BENTHAM. — Hé bien! il est mort, monsieur Boyle.

BOYLE. — Il n'y aura pas beaucoup de gens qui prendront son deuil!

MADAME BOYLE. — Attends donc d'avoir entendu ce que monsieur Bentham va dire, alors peut-être tu changeras d'opinion.

BENTHAM. — Une semaine avant sa mort il m'a fait venir pour rédiger son testament. Il m'a dit n'avoir que deux parents à qui il désirait laisser son bien. Son cousin issu de germain, Machael Finnigau, de Santry, et Jack Boyle, de Dublin, son cousin germain.

BOYLE, *excité.* — Moi! c'est moi! moi!

BENTHAM. — Vous, monsieur Boyle, je vais vous lire une copie du testament que j'ai là sur moi et qui a été dûment déposé au bureau d'enregistrement. (*Il prend un papier dans sa poche et lit*) :

« 6 février 1922,

» Ceci est le testament et dernières volontés de William Ellisson, de Santry, dans le comté de Dublin : Je désire et ordonne que ma propriété soit vendue et partagée comme suit :

» 20 livres à la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

» 60 livres pour faire dire des messes pour le repos de mon âme, à raison de 5 shillings par messe.

» Le reste de mon bien devra être divisé entre mes cousins germains et issus de germains.

» Je désigne Timothée Buckly, de Santry, et Hugh Brierly, de Coolock, pour être mes exécuteurs testamentaires. »

Signé : WILLIAM ELLISSON.
HUGH BRIERLY.
TIMOTHÉE BUCKLY.
CHARLIE BENTHAM, instituteur primaire.

BOYLE, *avidement.* — Combien toucherons-nous, monsieur Bentham?

BENTHAM. — Les exécuteurs testamentaires m'ont dit que la moitié de la fortune ferait quelque chose entre quinze cents et deux mille livres.

MARY. — Une fortune, père! une fortune!

JOHNNY. — Nous pourrons partir d'ici et aller quelque part où on ne nous connaîtra pas.

MADAME BOYLE. — Tu n'auras plus à chercher du travail d'ici quelque temps, Jack.

BOYLE, *avec ferveur.* — Je ne douterai plus jamais de la bonté de Dieu!

BENTHAM. — Je vous félicite, monsieur Boyle. (*Ils échangent une poignée de mains.*)

BOYLE. — Et maintenant, monsieur Bentham, il faut arroser cela!

BENTHAM. — Arroser?

BOYLE. — Arroser... prendre un verre... un bock.

MADAME BOYLE. — Jack! tu parles à monsieur Bentham et pas à Joxer!

BOYLE, *solennellement.* — Junon! Mary! Johnny! Nous allons prendre le deuil tout de suite. Je n'avais jamais pensé que ce pauvre Bill allait mourir si subitement... Nous devons tous mourir un jour... toi Junon aujourd'hui... moi peut-être demain... c'est triste... mais c'est inévitable. *Requiescat in Pace...* ou bien, pour employer notre vieille langue comme saint Patrick ou saint Briget : *Guh sayeree seea ayera!*

MARY. — Mais, papa, ça ne veut pas dire « reposez en paix », c'est « Dieu sauve l'Irlande »!

BOYLE. — Hum!... c'est la même chose! n'est-ce pas une prière?... Junon! c'est fini avec Joxer, il n'est rien qu'un pronostiqueur, un...

JOXER *furieux, grimpant par la fenêtre et sautant dans la chambre.* — Tu en as fini avec Joxer, dis-tu? Tu croyais peut-être que j'allais rester toute la nuit sur le toit pour toi! Joxer sur le toit, gelé par le vent, ça t'est bien égal à toi et à ton ami en col et cravate!

MADAME BOYLE. — Au nom du ciel qui vous a mis sur le toit? Qu'est-ce que vous faisiez-là?

JOXER, *ironiquement.* — Je rêvais que j'étais debout sur le pont d'un navire qui voguait sur l'Océan antarctique. Et ça soufflait, ça soufflait, et je regardais le ciel et je me disais : qu'est-ce que les étoiles?... Qu'est-ce que les étoiles?

MADAME BOYLE, *ouvrant la porte et se tenant près de la sortie.* — Allons sortez d'ici, Joxer Daly! J'ai toujours pensé que vous aviez une araignée au plafond!

JOXER, *allant vers la porte.* — Ah! il faut me laisser rire, toutes les fois que je regarde ce capitaine au long cours! Une promenade sur la rivière le rend malade!

BOYLE. — Sors d'ici! entends-tu, sans quoi je me charge de te faire sortir!

JOXER, *sortant.* — C'est au revoir mais non adieu!... Il cherche du travail et prie le ciel de ne pas en trouver. (*Il sort.*)

MADAME BOYLE. — Je suis fatiguée de te dire ce qu'est Joxer! Peut-être maintenant te rends-tu compte, toi, de quelle espèce il est!

BOYLE. — Jamais plus je ne soufflerai sur la mousse de mon verre, ça c'est une chose sûre. Johnny! Mary! vous vivrez désormais pour vous-mêmes... Junon... c'est fini avec Joxer!... A partir d'aujourd'hui je suis un autre homme.

(*Il saisit la main de Junon et chante avec émotion.*)

« Oh ma chère Junon tu es mon seul amour,
» Ma mignonne Junon je t'aimerai toujours. »

SEAN O'CASEY

(Traduit par la Comtesse JEAN DE PANGE.)

(*A suivre.*)

TALLEYRAND

A L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE[1]

Talleyrand avait trente-cinq ans, lorsqu'il se rendit à Versailles pour occuper sa place aux états généraux comme député du clergé d'Autun. Dix années s'étaient écoulées depuis sa sortie de la Sorbonne, qui avaient abouti à sa nomination d'évêque; elles l'avaient fait suffisamment connaître; il était l'un des membres des états qui arrivaient avec une réputation déjà faite, sinon avec une légende. Les Parisiens accourus en foule pour assister le 4 mai à la procession générale, préface de l'ouverture des états, se montraient, sur le trajet de l'église Notre-Dame à l'église Saint-Louis, ce prélat qui marchait en s'appuyant sur une canne, parmi Nos Seigneurs les archevêques, évêques et abbés. L'évêque d'Autun se présentait avec son air de grand seigneur; les cheveux rejetés en arrière et formant un bourrelet sur le bas des oreilles et sur la nuque, le front haut, les yeux enchâssés sous des sourcils épais, les joues pleines, le nez spirituellement retroussé, les lèvres qu'on devinait prêtes à esquisser un fin sourire, tout cet ensemble, sans parler du rabat et de la croix pectorale, composait une physionomie caractéristique. On parlait de son sang-froid, de sa perspicacité, de son flair à deviner les hommes et les choses, de ses capacités financières, de son ambition indifférente aux moyens; certains parlaient aussi

1. Voir la *Revue de Paris*, n° du 15 juillet 1927.

de ses qualités de séduction qui le faisaient bienvenir des femmes. Bien des traits de son caractère n'avaient rien d'ecclésiastique; mais ne savait-on pas que son infirmité était à peu près toute la raison de sa carrière de prêtre? Le scepticisme du jour y aidant, l'opinion n'était pas autrement choquée.

« Une tête d'ange animée de l'esprit d'un diable; » la définition est pittoresque. Elle a été donnée par un homme de lettres, qui avait rencontré Talleyrand quelques jours après l'ouverture des états généraux. « En juin 1789, dit-il, me promenant à Versailles autour de la pièce d'eau dite des Suisses, j'avais remarqué un personnage qui, couché sous un arbre, *lentus in umbra*, paraissait plongé dans la méditation et plus occupé de ses idées que des idées d'autrui, bien qu'il eût un livre à la main. Sa figure, qui n'était pas sans charmes, m'avait frappé moins toutefois par ses agréments que par son expression, et par un certain mélange de nonchalance et de malignité qui lui donnait un caractère particulier, celui d'une tête d'ange animée de l'esprit d'un diable; c'était évidemment celle d'un homme à la mode, d'un homme plus habitué à occuper les autres qu'à s'occuper des autres, d'un homme, malgré sa jeunesse, déjà rassassié des plaisirs de ce monde. Cette figure-là, je l'aurais prêtée à un premier page ou à un colonel en faveur, si la coiffure et le rabat ne m'eussent dit qu'elle appartenait à un ecclésiastique, et si la croix pectorale ne m'eût prouvé que cet ecclésiastique était un prélat. » Le mélange de nonchalance et de malignité qui se lisait sur cette figure épiscopale s'harmonisait bien avec le caractère complexe du personnage.

La société ordinaire de l'évêque-député, soit à Versailles, soit, à partir du milieu d'octobre, à Paris, « rue de l'Université, vis-à-vis celle de Beaune, » se compose toujours des amis et habitués de Bellechasse. Au premier rang, Choiseul-Gouffier et Narbonne, qui constituent avec lui le triumvirat à la mode; puis un groupe de membres de l'Assemblée qu'un pamphlet du temps appelle les candidats à la potence : le duc d'Orléans, député de la noblesse du bailliage de Crépy, le duc de Biron, député de la noblesse du Quercy, le duc de La Rochefoucauld d'Enville, député de la noblesse de Paris, le duc d'Aiguillon,

député de la noblesse d'Agen, l'abbé Sieyès, député du tiers état de Paris, l'abbé Grégoire, député du clergé de Lorraine, le marquis de La Fayette, député de la noblesse d'Auvergne, le marquis de Montesquiou-Fezensac, député de la noblesse de Paris, le marquis de Sillery (comte de Genlis), député de la noblesse de Champagne, le comte de Mirabeau, député du tiers état de la sénéchaussée d'Aix, le vicomte de Noailles, député de la noblesse du bailliage de Nemours.

On cite encore parmi les familiers de l'évêque d'Autun, le comte de La Marck prince d'Arenberg, Étienne Dumont de Genève, l'un et l'autre amis de Mirabeau, Merlin de Douai, le célèbre jurisconsulte, député du bailliage de Douai, Garat, l'un des principaux rédacteurs du *Journal de Paris*, député du bailliage d'Ustaritz, Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*, dont « la plume était trempée dans l'encre dorée du Palais-Royal. » Par Laclos on revient à Philippe-Égalité, autour de qui gravitent Talleyrand et ses amis. Un pamphlet du mois d'octobre 1789, *Domine, salvum fac regem*, dénonçait un parti à la cour qui fomentait une cabale pour faire aller le roi à Metz, proclamer le duc d'Orléans lieutenant général du royaume, Mirabeau maire ou ministre de Paris, l'évêque d'Autun garde des Sceaux ou ministre des Finances, suivant « sa patriotique complaisance. » Nier l'influence secrète de la faction d'Orléans dans les événements du début de la Révolution, en particulier dans les journées du 5 et du 6 octobre 1789, serait aussi erroné que de prétendre la retrouver partout. Talleyrand exprimait, deux ans plus tard, à Étienne Dumont son opinion sur ce sujet : « Le duc d'Orléans est le vase dans lequel on a jeté toutes les ordures de la Révolution. » Toute la question serait de savoir si ces ordures étaient ou n'étaient pas à leur place.

Paris possédait alors un écrivain, dont la vie et les ouvrages excitaient d'une manière singulière la curiosité malsaine des gens du monde; c'était Restif de La Bretonne, l'auteur du *Pied de Fanchette*, du *Pornographe*, de la *Paysanne pervertie*, des *Contemporaines*, et de tant d'autres ouvrages où les anecdotes scandaleuses voisinent avec les observations prises sur le vif; il se tenait pour l'égal de Rousseau. Un jour du mois de novembre 1789, le « Rousseau des halles » reçut une invi-

tation à dîner de la part de Sénac de Meilhan, l'ancien intendant général des armées. S'étant rendu chez son hôte rue Bergère, il s'y trouva avec plusieurs convives, dames ou messieurs, qui étaient venus en travesti. Tout ce monde avait beaucoup d'esprit, le repas fut des plus animés; mais avec qui Restif avait-il passé cette amusante soirée? Il le sut le lendemain par ce billet de Sénac de Meilhan : « Madame Denis, marchande de mousseline rayée, est la duchesse de Luynes; l'autre dame, la comtesse de Laval; le beau fils, qui se faisait nommer Nicodème, Mathieu de Montmorency; l'homme un peu âcre, un peu boiteux, l'évêque d'Autun; l'homme en surtout blanc, l'abbé Sieyès. C'est pour vous que cette compagnie est venue. On m'avait chargé de vous inviter. » La duchesse de Luynes, la comtesse de Laval, c'étaient depuis longtemps des intimes de Talleyrand; il avait combiné avec elles et ses deux amis Sieyès et Montmorency cette partie de table, où Sénac de Meilhan leur permit d'approcher familièrement un écrivain en vogue, en ajoutant à cette rencontre *inter pocula* la note pimentée d'un déguisement pittoresque.

Talleyrand aimait à se retrouver chaque soir à l'hôtel du marquis de Saisseval, rue de Bourbon, aujourd'hui rue de Lille. Avec le maître de la maison, il y rencontrait Sémonville, le futur ambassadeur, Castellane, son collègue de la Constituante, le duc de Lévis, capitaine des gardes de Monsieur, Mirabeau, qui complétait cette demi-douzaine d'amis intimes. Ils échangeaient des commentaires sur les événements du jour, ils préparaient des combinaisons pour le lendemain, et Talleyrand profitait de ces conversations pour jouer sur les fonds publics à coup sûr. Les anecdotes galantes ne faisaient pas défaut dans ces causeries; pour Talleyrand, il ne parlait guère de ses bonnes fortunes, mais il faisait en sorte qu'on ne les ignorât pas. Il portait encore le costume épiscopal, déguisé sous des formes mondaines; il aurait volontiers laissé de côté le prélat, pour ne laisser apercevoir que le grand seigneur; cependant ses amis de la rue de Bourbon ne l'appelaient jamais autrement que l'Évêque, en lui adressant la parole ou en parlant de lui.

Avant même l'ouverture des états généraux, dès le 2 février 1789, un club s'était ouvert au Palais-Royal, le

Club de Valois; parmi ses premiers membres on cite La Fayette, Talleyrand, Sieyès, Biron, Bergasse, Bougainville, Chamfort, Condorcet, les Lameth. C'était une manière de cercle à l'usage des gens du monde, plutôt qu'une assemblée militante. La Société dite du Palais-Royal, qui s'assemblait au café de Foy, avait à peu près le même caractère; Talleyrand y retrouvait Biron, Dumouriez, Montmorin, Rayneval. D'autres réunions avaient un caractère nettement politique. Ainsi, la Société ou Club de 1789, qui s'ouvrit au mois d'avril 1790, en vue de défendre le programme de la monarchie constitutionnelle; Talleyrand s'y était fait inscrire avec La Fayette, Bailly, Mirabeau, Roederer, Dupont de Nemours, La Rochefoucauld, Sieyès, les libéraux de l'époque. Ains encore, le Club des Feuillants, qui s'organisa au mois de juillet 1791, au moment même de l'affaire du Champ de Mars. Le nom de Talleyrand se trouve sur la première liste de ses membres; il faisait partie de ces hommes politiques qui tenaient pour l'inviolabilité de Louis XVI et qui n'admettaient pas qu'on signât des pétitions pour sa déchéance.

On serait étonné que Talleyrand n'ait fréquenté que des réunions d'hommes, dans lesquelles on discutait les affaires politiques du jour; à aucune époque la société des femmes ne fut pour lui déplaire. Chateaubriand parle des soupers auxquels il prenait part, dans la petite maison de Lauzun à la barrière du Maine, avec des danseuses de l'Opéra, « entrecaressées » de Noailles, Dillon, Choiseul, Narbonne et lui-même. Il était très assidu au Louvre, dans l'appartement qu'occupait madame de Flahaut, la mère de son fils. Le *Journal* de Gouverneur Morris parle à maintes reprises de madame de Flahaut et de son évêque, son « ami intime. » Il assista un jour à un dîner que Talleyrand prenait avec son fils chez la jeune femme; c'était bien, dit-il, « un dîner de famille. » Il aurait voulu supplanter Charles-Maurice auprès de la belle Adélaïde; il parle de son heureux rival avec une ironie un peu dénigrante : « Il manque de *fortiter in re*, quoique abondamment pourvu de *suaviter in modo*. » Talleyrand resta toujours maître de la place. Un jour que madame de Flahaut était souffrante et qu'une de ses bonnes lui donnait un bain de pieds, il s'occupait à chauffer le lit avec une bassinoire.

« Moi, je regarde, » écrit l'Américain; « car c'est assez curieux de voir un révérend père de l'Église engagé dans cette pieuse opération. » En compagnie de son fidèle Sainte-Foy, l'évêque faisait ses parties de piquet avec les deux sœurs, madame de Flahaut et madame d'Angiviller. Cette liaison ne l'empêchait pas de rester toujours fidèle à son amitié pour la duchesse de Luynes et pour la vicomtesse de Laval, qu'il avait connues au sacre de Louis XVI. Pour lui, le nom de madame de Laval était resté attaché au souvenir de la fête de la Fédération.

La journée du 14 juillet 1790 tient une place à part dans la vie de Talleyrand membre de l'Assemblée constituante; elle fut loin d'avoir été pour lui une journée banale. Il l'avait préparée de diverses manières. Le 7 juin, au nom du comité de Constitution, il avait déposé devant l'assemblée un projet de décret. « Le comité, disait-il, a pensé que cette fête (de la Fédération) vraiment nationale ne pourrait se faire avec trop de solennité; qu'une telle fête, en réveillant des souvenirs glorieux, en resserrant les liens de la fraternité entre tous les citoyens, en rendant sensible à tous les yeux le patriotisme qui anime tous les Français, achèvera de persuader aux ennemis de la Révolution, s'il en existe encore, combien seraient vains les efforts qu'ils pourraient faire pour la détruire. » Il était alors le héros du jour; comme il assistait, peu après, à un grand banquet donné au Palais-Royal, sa présence fit éclater une tempête d'applaudissements.

Une messe devait être célébrée au Champ de Mars, en ce jour solennel, devant les fédérés des départements. Il fut désigné par Louis XVI pour ce service religieux; il écrivit au comte de Saint-Priest, secrétaire de la maison du roi, une lettre de remerciement pour l'honneur que Sa Majesté avait bien voulu lui faire. Il n'y avait plus qu'à célébrer la messe; mais peut-être avait-il un peu perdu l'habitude de ce genre de cérémonies. Faut-il croire qu'il ait fait, avec ses amis de l'hôtel Saisseval, une répétition sacrilège? Un autel avait été improvisé sur une cheminée. Mirabeau, qui avait assisté dans ses prisons à plus de messes que Talleyrand n'en avait dit dans sa vie, jouait le double rôle de servant et de maître des cérémonies; il indiquait les gestes, il prescri-

vait les génuflexions. De voir leur ami avec le surplis, la chasuble et la mitre en tête, les assistants furent pris d'un fou rire. Pirame, la chienne de Talleyrand, se mit de la partie par ses aboiements; elle se jeta avec fureur sur la soutane de son maître, surtout aux moments où Mirabeau, plein de gravité, en soulevait la queue.

Enfin, le grand jour arriva. L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* ne pouvait se consoler d'avoir été retenu à la chambre par une indisposition ce 14 juillet 1790; quels regrets pour lui de n'avoir pas vu de ses yeux Talleyrand dire cette messe patriotique, que servirent l'abbé Louis, le futur ministre des Finances de la Restauration et de la monarchie de juillet, et l'abbé des Renaudes, alors grand vicaire de l'évêque d'Autun! Toute la solennité méritait bien d'être vue. Un long cortège de prêtres, en costume de chœur, était sorti de l'École militaire; à la fin s'avançait le prélat officiant, vêtu des ornements pontificaux. Au moment de monter à l'autel élevé en plein air, au milieu de cette plaine où se pressaient des milliers de spectateurs, il passa à côté de La Fayette. « Ah ça, » dit-il à voix basse au commandant général de la garde nationale, « je vous en prie, ne me faites pas rire. » Quelle garantie a-t-on de l'authenticité de ce mot cynique, qui est entré dans l'histoire? Le témoignage de La Fayette lui-même, rapporté par le chancelier Pasquier. On comprend que celui-ci ait ajouté : « Un pareil trait n'a pas besoin de commentaires. »

Le saint sacrifice fut célébré au roulement des tambours et au son d'une musique militaire. La messe dite, l'évêque multiplia ses bénédictions, avec une prodigalité toute patriotique, sur la famille royale, sur la cour, sur les membres de l'Assemblée, sur la foule des assistants. Il bénit l'oriflamme de Saint-Denis et les quatre-vingt trois bannières des départements. Il entonna le *Te Deum*, que la foule reprit en chœur, avec l'accompagnement d'un orchestre de douze cents musiciens.

La cérémonie religieuse était finie. Talleyrand put quitter ses habits épiscopaux et se donner à des occupations qui, pour lui, étaient beaucoup plus intéressantes. Il a raconté plus tard à Vitrolles, avec la plus parfaite inconscience, comment il

avait terminé cette journée historique. Il y avait alors à Paris deux tapis verts, que fréquentaient les gens à la mode. Il alla à l'une de ces maisons de jeu; la fortune le servit, il fit sauter la banque. « J'emportai, dit-il, plus d'or que mes poches n'en pouvaient contenir, sans compter les billets de la caisse d'escompte. » Avec cette moisson de louis et de papiers il se rendit chez madame de Laval, où il dîna; il y a tout lieu de croire que le repas fut joyeux. Pour lui, il se sentait en veine; il alla de nouveau à la maison de jeu, et, pour la seconde fois en quelques heures, il fit sauter la banque. « Je revins encore, dit-il, chez madame de Laval lui montrer l'or et les billets. J'en étais couvert; mon chapeau entre autres en était plein. Remarquez : c'était le 14 juillet. » Tout ce qu'il avait retenu du sacre de Louis XVI, c'était d'y avoir connu des femmes aimables; tout le souvenir qu'il avait gardé de la fête de la Fédération, dont ses *Mémoires* ne disent pas un mot, c'était d'avoir fait sauter deux fois la banque. Pour un joueur, la journée était mémorable.

Tout cela, certes, est bien peu épiscopal, mais ne saurait être mis en doute; on n'en dira pas autant d'une lettre, en date du lendemain, 15 juillet 1790, que Talleyrand aurait écrite à madame de Flahaut. « La fête ridicule d'hier... Comment j'avais pu garder mon sérieux en exécutant si dextrement la bouffonnerie du Champ de Mars... J'espère que votre pénétration n'a pas laissé échapper à quelle divinité j'adressais hier mes prières et mon serment de fidélité, et que vous étiez l'Être suprême que j'adorais et que toujours j'adorerai. » Vraiment, on voudrait voir l'original de toutes ces inconvenances; les pamphlétaires lui en ont prêté plus d'une : triste conséquence d'une immoralité notoire.

La réputation de Talleyrand comme joueur était bien établie. Le chancelier Pasquier dit de lui qu'en sortant des séances de l'assemblée, il se rendait au pavillon de Hanovre; un M. de Castellane venait d'y établir le premier jeu public. Les honnêtes gens pouvaient protester contre l'existence de ces maisons de jeu ouvertes au premier venu; Camille Desmoulins avait sa manière de les calmer. « Comment, disait-il, crierait-on contre les jeux, lorsque parmi leurs piliers on

compte trois présidents, de l'Assemblée nationale, Beaumetz, Le Chapelier et l'évêque d'Autun? Il est vrai que les cinq cent mille livres que ce dernier rafla avant-hier dans une séance de jeu, ce ne fut point dans un tripot qu'il les gagna, mais chez madame Montesson. »

A un moment, dans les premières semaines de 1791, le bruit avait couru que Talleyrand serait candidat à l'évêché de Paris. Ses ennemis, et certes il n'en manquait pas, crièrent au scandale : évêque de Paris, un pilier de tripots! Bravement, sinon cyniquement, Talleyrand fit face à l'orage, en adressant à la *Chronique de Paris* une lettre explicative, que ce journal publia dans son numéro du 8 février 1791. Après avoir déclaré qu'il n'acceptait pas l'honneur pour lequel son nom avait été prononcé, très flatté d'autre part d'avoir été élu tout récemment l'un des administrateurs du département de Paris, il en venait aux bruits qui couraient sur sa passion pour le jeu; il donnait à ce sujet des précisions dénuées de tout artifice.

« C'est, disait-il, par une suite de ces fausses alarmes qu'on a répandu, à l'approche de la nomination de l'évêque de Paris, que j'avais gagné six à sept cent mille livres dans des maisons de jeu. Voici l'exacte vérité. J'ai gagné dans l'espace de deux mois, non dans les maisons de jeu, mais dans la Société ou au Club des Échecs, regardé, presque en tous les temps, par la nature même de son institution, comme une maison particulière, environ trente mille francs. Je rétablis ici l'exactitude des faits, sans avoir l'intention de les justifier. Je me blâme comme homme particulier et encore plus comme législateur. Je me condamne donc, et je me fais un devoir de l'avouer; car, depuis que le règne de la vérité est arrivé, en renonçant à l'impossible honneur de n'avoir aucuns torts, le moyen le plus honnête de réparer ses erreurs est d'avoir le courage de les reconnaître. »

En admettant que cette lettre dise toute la vérité, on conviendra que trente mille francs gagnés en deux mois aux échecs, c'est déjà un joli denier. Camille Desmoulins ne laissa pas échapper l'occasion de décocher quelques sarcasmes à un prélat qui ne cachait rien de sa manière de gagner de l'argent. « M. l'évêque d'Autun, dit-il, vient de donner un grand exemple. Aujourd'hui l'aveu difficile et

magnanime qu'il vient de faire dans la *Chronique de Paris* me ferme la bouche sur des torts qu'il confesse avec tant de grandeur d'âme. Quel prélat n'eût pas cru s'abaisser en reconnaissant ses torts avec cette ingénuité devant la nation? Mais l'évêque d'Autun semble appelé à ramener tous les usages primitifs de l'Église et même la confession publique. »

Dans le camp opposé, les *Actes des Apôtes*, de Peltier, pour lesquels Talleyrand, « joueur, jureur, brigand, » ne cessa d'être une tête de Turc, ne manquèrent pas de donner leurs commentaires. « Personne n'ignore combien le goût du jeu est devenu la passion dominante de tout Paris. Douze cents maisons ouvertes depuis un an en sont des témoins perpétuels. M. l'évêque d'Autun est convenu lui-même que ce goût s'était répandu dans la société d'une manière si importune que sa propre vertu n'avait pu être à l'abri de la séduction. Or l'on sait que tous les dires de M. l'évêque d'Autun sont des paroles d'évangile. »

Un homme public, s'il est peu scrupuleux sur les moyens, peut gagner de l'argent de diverses manières. Une place de ministre donne parfois la facilité de faire des affaires lucratives. Il fut question à diverses reprises du ministère des Finances pour Talleyrand, notamment aux mois de septembre et d'octobre 1789; le baron de Staël en parlait à Gustave III, en caractérisant ainsi l'évêque d'Autun : « Homme d'esprit, apte aux affaires, il se nuit par son ambition. » Pour certains de ses collègues, c'eût été un scandale sans nom que l'entrée au gouvernement de « cet hommme connu par une immoralité scandaleuse, par un agiotage infâme, par une ambition sans bornes; » ne disait-on pas que son nom était « composé de trois hures (ure) : parjure, usure, luxure? » Du moins la reine faisait cas de ses talents; elle confiait à son médecin Vicq d'Azyr qu'il était important d'avoir dans son parti des hommes comme lui. Cette sympathie de Marie-Antoinette ne valut pas à Talleyrand le portefeuille que ses capacités financières, mises en évidence dans les discussions de la Constituante, auraient pu lui faire attribuer.

Gouverneur Morris parla un jour à ses amis du Louvre d'une spéculation pour des achats à crédit à faire en Amérique; Talleyrand et madame de Flahaut étaient prêts à s'y inté-

resser pour une somme de deux millions. On tomba d'accord pour un million; mais Talleyrand n'arriva pas à réunir la somme nécessaire. Il avait songé aussi à la dette américaine, qui pourrait fournir une bonne spéculation. Bref, il était toujours à l'affût de moyens capables de procurer de l'argent: dès cette époque, il passait pour faire des affaires grâce à ses fonctions; ce dont il ne devait jamais se faire faute. L'ambassadeur d'Espagne à Paris avait distribué deux millions de dollars aux membres du comité diplomatique pour faire renouveler le traité d'alliance entre la France et l'Espagne. Talleyrand reçut pour sa part cent mille dollars. On ajoute que, cette somme étant insuffisante pour payer ses créanciers, il avait emprunté l'écrin de son amie, la comtesse de Flahaut, et qu'il l'avait mis au mont-de-piété de Paris pour quatre-vingt-douze mille livres. Il lui fallait de l'argent pour ses plaisirs; le jeu et l'agiotage, dont il avait fait comme une seconde nature, étaient pour lui des nécessités. « Voyez-vous, » disait-il à Vitrolles, « il ne faut jamais être pauvre diable. Moi, j'ai toujours été riche. »

Sous la Restauration, le 24 juillet 1821, à propos d'un projet de loi sur les journaux et écrits périodiques, Talleyrand, du haut de la tribune de la chambre des Pairs, rendait hommage à l'œuvre de la Constituante, tout en distinguant dans cette œuvre la part de la vérité et la part de l'erreur.

« Ouvrez, disait-il, les cahiers des différents ordres. Tout ce qui était alors le vœu réfléchi des hommes éclairés, voilà ce que j'appelle des nécessités. L'Assemblée constituante n'en fut que l'interprète, lorsqu'elle proclama la liberté des cultes, l'égalité devant la loi, la liberté individuelle, le droit de juridiction (nul ne peut être distrait de ses juges naturels), la liberté de la presse.

» Elle fut peu d'accord avec le temps lorsqu'elle institua une chambre unique, lorsqu'elle détruisit la sanction royale, lorsqu'elle tortura la conscience, etc., etc. Et cependant, malgré ses erreurs, dont je n'ai cité qu'un petit nombre, erreurs suivies de si grandes calamités, la postérité, qui a commencé pour elle, lui reconnaît la gloire d'avoir établi les bases de notre nouveau droit public. »

De cette œuvre, digne à la fois d'éloge et de blâme, l'évêque d'Autun, fut pendant vingt-neuf mois, l'un des principaux artisans. Il n'était point né orateur; homme de cabinet, les succès à la tribune, dans le genre d'un Mirabeau ou d'un Barnave, n'étaient point son fait; mais, trouvant le temps de travailler, malgré sa vie de dissipation, doué d'une compétence spéciale sur les questions financières, véritable pierre d'achoppement de la Révolution, il prit place de bonne heure parmi les membres les plus en vue de l'Assemblée. Il ne préconisait point les mesures violentes, les attaques brusquées ou brutales n'étaient point dans sa manière; mais quel art de s'accommoder aux mesures les plus radicales ou plutôt d'y pousser sans avoir l'air d'en rien faire! Une de ses amies intimes, Aimée de Coigny, la *Jeune Captive* d'André Chénier, l'a dépeint avec beaucoup de vérité et de finesse, quand elle a écrit : « Uniquement occupé d'apaiser les violences, il tâchait de faire verser le plus doucement possible à chaque chute. » Le député du clergé d'Autun était bien l'homme à la douceur aimable que les auteurs de la *Galerie des états généraux* désignaient clairement sous le pseudonyme d'Amène et dont ils traçaient ce portrait :

« Amène a ces formes enchanteresses qui embellissent même la vertu. Le premier instrument de ses succès est un excellent esprit; jugeant les hommes avec indulgence, les événements avec sang-froid, il a cette modération, le vrai caractère du sage... Amène ne songe pas à élever en un jour l'édifice d'une grande réputation... Mais il arrivera à tout, parce qu'il saisira les occasions qui s'offrent en foule à celui qui ne violente pas la fortune. Chaque grade sera marqué par le développement d'un talent, et allant ainsi de succès en succès, il réunira cet ensemble de suffrages qui appellent un homme à toutes les grandes places qui vacquent ». On loue encore en Amène « la douceur du caractère, l'agrément de la figure, le charme de l'amabilité ».

Le bruit courut tout de suite que l'évêque d'Autun avait à son service une équipe de « teinturiers, » tous gens d'Église, qui avaient la charge de faire la toilette de ses discours et de leur donner le ton convenable; on citait l'abbé Laubry, chanoine pénitencier et grand vicaire de Reims, l'abbé Bour-

lier, qu'il avait connu à Saint-Sulpice, l'abbé des Renaudes, alors son grand vicaire. Les *Actes des Apôtres* ne négligèrent point ce trait dans le « Portrait d'un aristocrate, » qu'ils présentaient à leurs lecteurs, en mars 1790 :

Sans talent, peu d'esprit, beaucoup de suffisance,
Sous Calonne, à la bourse, escroquant dix pour un,
Et dans son vieux sérail outrageant la décence,
Tel on vit autrefois le pontife d'A....
Plus heureux aujourd'hui, sa honte est moins obscure;
Froidement du mépris il affronte les traits;
Il conseille le vol, enseigne le parjure,
Et sème la discorde en annonçant la paix.
Sans cesse on nous redit qu'il ne peut rien produire
Et que de ses discours il n'est que le lecteur;
Mais ce qu'un autre écrit, c'est lui seul qui l'inspire,
Et l'on ne peut du moins méconnaître son cœur.

Plus tard, en parlant de son rôle dans les affaires ecclésiastiques, Talleyrand a fait, sans réticences, l'aveu de son erreur[1] : « Je ne crains pas de reconnaître ici, quelque part que j'ai eue dans cette œuvre, que la constitution civile du clergé, décrétée par l'Assemblée constituante, a été peut-être la plus grande faute politique de cette Assemblée. » Autre part, quand il parle des « milliers de fautes » que commit l'Assemblée, « fascinée par les chimériques idées d'égalité et de souveraineté du peuple, » il cite la nomination des évêques qui fut attribuée aux collèges électoraux. Mais quand l'Assemblée avait pris les mesures les plus graves pour organiser directement une église nationale en dehors du Saint-Siège, il n'avait pas manqué de s'y associer, soit par son attitude passive, soit en jouant un rôle de premier plan. C'était l'époque sans doute où, pour reproduire ses expressions, « le torrent formé par l'ignorance et les passions était si violent qu'il était impossible de l'arrêter. » De même, dans sa lettre au pape Grégoire XVI, signée le matin même du jour de sa mort, le 17 mai 1838, il appelle l'attention du Saint-Père « sur l'égarement général de l'époque » à laquelle il avait appartenu.

L'Assemblée avait voté, le 24 août 1790, la constitution

1. On laisse ici de côté les nombreuses discussions auxquelles Talleyrand prit part dans l'Assemblée constituante, pour parler seulement de son rôle dans la fondation de l'église constitutionnelle.

civile du clergé; le 27 novembre, elle avait rendu un décret sur l'obligation pour tous les ecclésiastiques de prêter serment de fidélité à cette constitution. Talleyrand n'avait point pris part à ces décisions capitales; ni approbation, ni blâme; une stricte indifférence. Le 26 décembre, après un mois de résistance, Louis XVI avait sanctionné ce décret. Dès le 27, l'abbé Grégoire, l'abbé Gouttes et une soixantaine d'autres députés du clergé prêtèrent le serment. Talleyrand n'assistait pas à la séance de ce jour; mais le lendemain, 28 décembre, il se mettait en règle avec le décret de l'Assemblée. La chose se fit sans aucun éclat; pas de discours, aucune manifestation d'aucun genre. Le procès-verbal du *Moniteur* rapporte simplement que l'évêque d'Autun et six curés ouvrirent la séance de ce jour « par la prestation de leur serment civique et religieux, en conformité du décret du 27 novembre. »

Talleyrand venait de donner à sa qualité d'évêque un caractère inattendu, celui d'évêque constitutionnel. Ce fut pour lui une transition qui allait vite le conduire à la renonciation de toute fonction épiscopale : trois semaines environ après, il donnait au roi, sans se soucier du pape, sa démission de l'évêché d'Autun.

La date même de cette démission est une question de fait qu'il importe de préciser. Gouverneur Morris, dans son *Journal*, à la date du 19 janvier 1791, dit de l'ami de madame de Flahaut : « Il est élu membre du département de Paris et se démet de son évêché. » Son élection comme administrateur de ce département venait d'avoir lieu entre le 11 et le 17 janvier. Ce fut pour lui un prétexte de donner sa démission d'évêque; voici en quels termes il en informait les administrateurs du district d'Autun, le 20 janvier 1791 :

« Messieurs, j'ai été choisi, il y a quelques jours, par MM. les électeurs de Paris pour être un des administrateurs de ce département; il m'a été impossible de ne pas accepter un témoignage de confiance aussi flatteur donné par une ville dans laquelle je suis né, où j'ai passé ma vie presque entière et où ma famille demeure. Cette place exigeant une résidence habituelle aurait été, aux termes des décrets de l'Assemblée nationale, incompatible avec celle d'évêque du département de Saône-et-Loire; en conséquence, j'ai donné ma démission

de cette dernière, et j'ai, Messieurs, l'honneur de vous en prévenir. Je l'ai remise entre les mains du roi en le suppliant de donner les ordres et de prendre les mesures nécessaires pour 'élection de mon successeur. »

Le 22 janvier, le ministre Montmorin informait le directoire du département de Saône-et-Loire que la démission de l'évêque d'Autun avait été acceptée par le roi; le 31 janvier, les électeurs de ce département étaient invités à élire un nouvel évêque, le siège étant vacant « par la démission qu'en a donnée M. Talleyrand-Périgord, dernier titulaire de cet évêché; » le 15 février, le collège électoral élisait l'abbé Gouttes comme évêque d'Autun. De son côté, le 8 février, Talleyrand signait une lettre à la *Chronique de Paris* en faisant suivre son nom de cette qualité : « ancien évêque d'Autun. » Le doute n'est pas possible : la démission épiscopale de Talleyrand se place au milieu du mois de janvier 1791.

S'il n'était plus évêque ou si du moins il ne se considérait plus comme tel, comment a-t-il pu, le 24 février, transmettre aux deux premiers évêques constitutionnels un caractère auquel il avait volontairement renoncé lui-même six semaines plus tôt? Ses *Mémoires* arrangent la chose en disant qu'il sacra un évêque (en réalité, il en sacra trois) et que, « cela fait, » il donna sa démission de l'évêché d'Autun. Volontaire ou non, l'erreur est formelle.

Le père de l'épiscopat constitutionnel a expliqué à sa manière le rôle qu'il avait joué dans la consécration des évêques du nouveau clergé. Une circonstance se présenta, dit-il, où, malgré toute sa répugnance, il crut nécessaire de se mettre en avant. Presque tous les évêques avaient refusé la prestation du serment civique. Il en était résulté de nombreuses vacances dans les évêchés, auxquelles les collèges départementaux avaient pourvu par des élections. De qui les évêques élus pouvaient-ils tenir leur caractère épiscopal, sinon de personnes revêtues elles-mêmes de ce caractère? S'ils n'étaient point sacrés par un évêque, il était à craindre que le presbytérianisme ne s'implantât pour toujours dans la France catholique; c'en était fait alors de tout retour possible au catholicisme. « Je prêtai donc mon ministère, pour sacrer un des nouveaux évêques élus. »

Ces explications ont été écrites vingt-cinq ans environ après les faits. Il pouvait lui être commode alors de dire qu'il avait agi en 1791 par dévouement aux intérêts catholiques ou prétendus tels; mais, quand il avait renoncé avec tant de désinvolture à son caractère épiscopal, quand il l'avait déposé « comme un souvenir importun et comme un habit gênant, » quelle vraisemblance pouvait-il y avoir qu'il fût préoccupé d'un si grand souci de préparer un retour éventuel de la France à la hiérarchie régulière du catholicisme et qu'il s'en fît comme un cas de conscience? La vérité est tout autre; ce qui le fit agir, ce ne fut pas une préoccupation religieuse, quelque bizarre qu'elle eût été; ce fut une raison toute personnelle qui n'avait rien de prophétique ni d'héroïque, ce fut la peur.

Étienne Dumont rapporte à ce sujet une singulière confidence que Talleyrand lui avait faite, au mois de mars 1792, dans la chaise de poste qui les ramenait tous deux de Calais à Paris; l'ancien évêque, qui faisait ses délices de la conversation, aimait à raconter des anecdotes dans ces conditions d'intimité. Il avait rapporté en particulier comment s'était faite la consécration du nouveau clergé. L'évêque de Babylone, dom Miroudot du Bourg, et l'évêque *in partibus* de Lydda, Gobel, avaient promis leur concours à la cérémonie, qui réclamait la présence de trois évêques; au dernier moment, ils hésitaient à tenir leur promesse. Talleyrand va trouver l'évêque de Babylone; il l'informe que l'évêque de Lydda est sur le point de les abandonner; pour lui-même, il ne veut pas courir le risque d'être lapidé par la populace; ce disant, il faisait jouer un petit pistolet dans ses mains, car il était prêt à se tuer, si l'un des deux évêques devait, par son absence, empêcher la célébration de la cérémonie. Effrayé par cette menace de suicide, qui allait peut-être s'accomplir sous ses yeux, l'évêque de Babylone ne refusa plus son concours, et l'évêque de Lydda fit de même.

Gouverneur Morris confirme indirectement ce récit. Il rapporte dans son *Journal*, à la date du 24 février 1791, que l'évêque d'Autun avait une peur horrible de la mort; des menaces lui avaient été adressées; il craignait que les membres du nouveau clergé ne le fissent assassiner, sans doute s'il ne procédait pas à la cérémonie du sacre, d'où devait sortir la

nouvelle Église. Le 23 février au soir, en rentrant chez elle, madame de Flahaut avait trouvé dans une enveloppe un testament de son ami, qui l'instituait son héritière. De ce document inattendu elle rapprocha certains propos qu'il avait laissé échapper, et elle avait conclu qu'il avait pris le parti de se suicider. Elle passa la nuit dans une inquiétude mortelle. A quatre heures du matin, elle envoya Sainte-Foy à la recherche de Talleyrand. Impossible de le trouver. Il n'avait pas passé la nuit chez lui, mais dans une maison voisine de l'église de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, où le sacre devait avoir lieu.

Il s'agissait de sacrer les deux premiers évêques élus, l'abbé Expilly au siège de Quimper, l'abbé Marolles au siège de Soissons. Pourquoi tenait-on tant à la présence de Talleyrand? C'est que les intrus n'avaient pas l'embarras du choix, du moment où les deux métropolitains, l'évêque de Rennes Girac et l'archevêque de Reims Talleyrand-Périgord, le propre oncle de Talleyrand, avaient refusé de s'associer à un acte qu'ils considéraient comme un sacrilège. Le sacre ne pouvait plus se faire qu'avec le concours d'un évêque assermenté. Sept seulement se trouvaient dans ce cas : Talleyrand, l'archevêque de Sens Loménie de Brienne, l'évêque de Viviers La Font de Savines, l'évêque d'Orléans Jarente de Senas d'Orgeval, l'évêque *in partibus* de Lydda Gobel, l'évêque *in partibus* de Trajanopolis et coadjuteur de Sens Marcel de Brienne, enfin l'évêque de Babylone Miroudot. Les trois derniers, qui n'avaient pas de juridiction, étaient des personnages secondaires. L'évêque de Viviers était trop loin et d'humeur trop fantaisiste; l'évêque d'Orléans était « celui qui jurait, mais qui ne sacrait pas; » l'archevêque de Sens rappelait des souvenirs trop impopulaires. Restait Talleyrand, qui avait fourni à l'esprit nouveau des gages non équivoques. Il est vrai qu'il avait donné sa démission d'évêque; mais, pour cette circonstance extraordinaire, il en ferait encore fonction et l'épiscopat constitutionnel pourrait naître. Talonné par la peur d'un attentat sur sa personne, Talleyrand qui, dans son for intérieur, se souciait aussi peu de l'Église nouvelle que de l'Église ancienne, avait accepté.

La cérémonie eut lieu le 24 février, à l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, sous la protection de la garde nationale, qui

entourait l'église. Assisté de Gobel et de Miroudot, Talleyrand, en habits pontificaux, procéda au sacre des deux évêques du Finistère et de l'Aisne. Observa-t-il exactement toutes les prescriptions de la liturgie romaine? Eut-il surtout l'intention formelle, comme ministre du sacrement, de faire ce que fait dans ce cas l'Église catholique? La question de la validité de ces ordinations épiscopales a été longuement discutée; pour Talleyrand, il ne vit sans doute alors qu'une chose, qu'il s'était tiré à bon compte d'une parodie sacrilège. Aussi recommençait-il, le 24 mars suivant, en sacrant un troisième prélat, Gobel évêque élu de Paris. Sur le moment ces institutions canoniques lui apparurent une aventure assez plaisante. Un jour il recevait un ami de sa famille, il lui montra de la fenêtre les nouveaux évêques qui traversaient sa cour. « Venez voir, lui dit-il, comme tous ces drôles-là galopent. »

Le 10 mars, dans son bref *Quod aliquantum*, Pie VI exprimait la douleur profonde que lui avait causée la prestation du serment faite par Talleyrand; l'évêque d'Autun allait-il jouer dans l'église de France le rôle d'un autre Thomas Becket ou le rôle d'un autre Thomas Cranmer? Le 13 avril, le bref *Charitas* déclarait Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord suspendu de toute fonction épiscopale et excommunié après quarante jours, s'il ne revenait point à résipiscence. Le *Moniteur* faisait connaître ces foudres pontificales dans son numéro du 1er mai.

L'ancien évêque d'Autun garda le silence le plus complet; il ne daigna envoyer à Rome aucune explication, aucune excuse. Écrivit-il à Lauzun, son compagnon de libertinage, le billet qui fut colporté alors? « Vous savez la nouvelle, l'excommunication; venez me consoler et souper avec moi. Tout le monde va me refuser le feu et l'eau; ainsi, nous n'aurons ce soir que des viandes gelées et nous ne boirons que du vin frappé. » Talleyrand a donné tant de preuves de cynisme pendant les vingt et une années où il porta l'habit ecclésiastique, depuis son entrée à Saint-Sulpice jusqu'à sa démission épiscopale, qu'on ne serait pas en droit de s'étonner si ces lignes avaient le caractère de l'authenticité.

G. LACOUR-GAYET,
de l'Académie des Sciences morales et politiques.

OBSERVATIONS

SUR

L'ÉTAT INTELLECTUEL DE L'ALLEMAGNE

A mon ami Henry Heer.

On n'entreprendra pas ici de brosser un tableau de la littérature allemande contemporaine qui, selon le procédé de l'école pointilliste, donnerait une impression d'ensemble par l'accumulation de mille petites touches dont chacune serait la marque d'un auteur particulier. La curiosité de quiconque s'intéresse à la biographie des écrivains ou à la matière de leurs œuvres ne sera donc qu'imparfaitement satisfaite. Nous nous attacherons seulement aux témoignages susceptibles de nous aider à faire apparaître l'essence de l'esprit germanique, et de rendre compte dans la mesure du possible des lois de sa structure interne. Nous tenterons, dans ce but, de donner, des multiples mouvements intellectuels contemporains, une sorte de vue perspective, à partir d'un point de vue général, non de celui d'une époque déterminée. Nous ne citerons même pas certains noms, autour desquels la presse tresse aujourd'hui tant de guirlandes et qui, de ce fait, passent à l'étranger pour essentiels; ces noms ne symbolisent en effet rien qui puisse conserver, au delà du temps présent, signification et valeur. Quelques auteurs allemands contemporains sont bien connus en France; on y a traduit plusieurs de leurs livres; on reconnaît leur importance et on leur rend hommage. Mais on examine leurs œuvres uniquement « en elles-mêmes », comme des productions isolées de l'esprit poétique, et il est bien rare qu'on pense à les relier à tout un ensemble littéraire. Elles ont pourtant un sens, non

seulement comme expression d'une personnalité donnée, mais aussi comme symboles du mouvement des idées, dans tous les pays de langue allemande.

La littérature allemande semble aux Français chaotique et fragmentaire, tant qu'un exposé historique ou critique n'y vient pas apporter un certain ordre. Il n'en est pas toujours autrement chez nous, et il y a à cela un motif : la décentralisation intellectuelle. Paris est comme le lieu géométrique de la littérature française. C'est là que toute œuvre reçoit sa consécration officielle, c'est de là qu'elle est lancée dans l'univers. L'Allemagne, elle, n'a pas une seule ville, pas un seul centre qui joue un rôle comparable. Pas plus Berlin ou Francfort que Munich ou Vienne n'y peuvent prétendre. (J'envisage ici tout le domaine de la langue et de la civilisation germaniques, sans transposer dans la littérature les frontières politiques. Le viennois Hofmannsthal est un écrivain allemand de la branche autrichienne. Il n'existe point de littérature autrichienne ou suisse, sinon dans certains traités d'histoire littéraire, qui les distinguent artificiellement.) Chacune de ces villes ne représente qu'une province dans le royaume de l'esprit germanique, et le nom d'aucune d'elles n'aura jamais, comme celui de Weimar, la valeur d'un symbole. On les aperçoit, ces noms, sur la couverture des volumes. C'est dans les villes qu'ils évoquent que se trouvent les grandes maisons d'édition, que paraissent les journaux et les revues les plus répandus, dont les collaborateurs sont dispersés dans tout le pays; c'est là surtout que se dressent les théâtres où se décide le sort des dramaturges. Quelques rameaux de la production littéraire ne se développent guère, il est vrai, que dans les grands centres, dont l'atmosphère est nécessaire à leur éclosion. Ainsi la critique : les œuvres littéraires sont cotées, si l'on peut dire, à la bourse critique des valeurs de Berlin, de Francfort, de Munich, de Vienne. Alfred Kerr, Bernhard Diebold, Alfred Polger assignent à chaque auteur le rang qui lui revient dans la littérature contemporaine. Ce que l'on nomme « opinion publique » est en somme un produit des grandes villes, puisque c'est là seulement que s'instituent des discussions vigoureuses. L'aspect social de la littérature, qui s'affirme par le théâtre

et par la critique, n'apparaît que dans les grands centres. Il convient d'englober sous le terme de « critique » cette influence exercée sur la cote définitive d'une œuvre par les jugements anonymes, propagés au gré des conversations dans la société lettrée, cette « critique parlée » décelée et baptisée de ce nom par Albert Thibaudet. Sans doute le rôle de la grande ville allemande dans le mouvement littéraire ne se borne-t-il pas là, mais il n'apparaît nulle part ailleurs d'une manière aussi nette, qu'il s'agisse de poésie lyrique, de roman ou de philosophie.

Une question vient à l'esprit : dans quelle ville, cependant, doit-on chercher l'élite littéraire, ce petit groupe d'écrivains et de lecteurs qui, placé au sommet de la hiérarchie intellectuelle, ne se préoccupe guère du grand public uniquement capable d'impressions toutes faites, sinon pour lui imposer les règles de son propre goût et l'échelle des valeurs qu'il a fixée, ce petit nombre d'élus inaccessibles aux engouements passagers, indifférents à la mode du jour, qui ont la perception de ce qui doit survivre? Sept villes pourraient se disputer cette gloire, comme sept autres se sont disputé Homère, mais la palme ne revient à aucune d'elles. Il n'y a pas de centre intellectuel.

On peut discuter des avantages et des inconvénients que cela présente. Quand bien même ces derniers l'emporteraient, à quoi bon se lamenter sur une situation de fait, voulue sans doute par le Destin et à quoi nul ne peut rien changer? Cette élite, encore qu'il soit impossible de la situer géographiquement, n'en existe pas moins. Je ne parle pas des gens, fort nombreux à la vérité, qui goûtent passionnément — pour des motifs d'ailleurs variables — les œuvres de Rilke, de George ou de Hofmannsthal. Le nombre des éditions ne signifie rien et le *pulchrum est paucorum hominum*, s'il a un sens pour les lecteurs, n'en a aucun pour les éditeurs. Je range parmi cette élite le petit nombre de ceux qui sont capables de pénétrer les arcanes de la plus haute littérature, qui possèdent eux-mêmes certains des dons naturels, grâce auxquels l'écrivain fut capable de réaliser son œuvre, ceux dont le poète pourrait dire qu'ils ont saisi la substance même de son livre. Tout créateur d'une grande œuvre littéraire

connaît cet état d'esprit qui faisait dire à Hegel mourant : « Un seul de mes disciples m'a compris, et encore m'a-t-il mal compris. » Le petit nombre d'élus qui ont le sens de la hiérarchie des valeurs spirituelles, qui savent distinguer l'essentiel de l'accessoire, le définitif du passager, sont disséminés entre Königsberg et Zürich. Ils vivent en ermites ou font tout au plus partie de petits groupes assemblés par l'amitié ou la communauté des goûts, mais ils ne sont pas reliés les uns aux autres par des liens sociaux traditionnels. Le salon littéraire qui, au temps du romantisme, exerçait à Berlin une influence prépondérante, n'existe plus aujourd'hui qu'à l'état sporadique, et l'on n'y prend même plus garde. La capitale intellectuelle de l'Allemagne a varié avec les époques. La littérature de genre rococo eut pour centre Leipzig; celui du « Sturm und Drang » fut Göttingue, celui de la « Philosophie des lumières » Berlin, celui du classicisme Weimar, celui du romantisme Iéna, puis Heidelberg, puis Berlin, celui du naturalisme Berlin; Vienne, enfin — pour m'en tenir à la classification un peu superficielle en usage dans les manuels — Vienne, dis-je, fut celui de la poésie décadente. Telle apparaît la géographie littéraire de l'Allemagne, selon les courants issus de certains groupes particuliers. Quant à préciser le centre de la production littéraire du temps présent, il n'y faut point songer. Il n'y a pas, entre les écrivains contemporains, de communauté spirituelle assez forte pour amener nécessairement leur concentration. La réunion d'un petit cercle de poètes autour de Stefan George est le dernier effort de groupement de forces tendant vers un même but. C'est par contre un désir manifeste d'individualisme et d'originalité dans la formation et l'expression de la pensée que fait apparaître un simple examen des publications de la Bremer Presse de Münich; parmi les principaux écrivains, R. A. Schröder vit à Brême, Hofmannsthal à Vienne et Rudolf Borchardt en Italie. Par ailleurs, Gerhart Hauptmann habite la Silésie ou Berlin, George les bords du Rhin, Gundolf Heidelberg, Werfel l'Autriche, les frères Mann Münich, Jakob Wassermann la Styrie, Rilke la Suisse ou Paris, et ainsi de suite. Quiconque tenterait de circonscrire le mouvement littéraire allemand par des frontières politiques

et limiterait ainsi le champ de son étude ne saurait saisir ce mouvement dans son ensemble. C'est en un point imaginaire que se rassemblent les âmes. Quant à leur vie terrestre, nos poètes peuvent déclarer : « Je ne suis que moi-même, tout seul. » Ils semblent ne vouloir s'exposer à être dérangés par personne dans leur dialogue avec les réalités éternelles. Il est impossible d'imaginer en Allemagne quelque chose comme les dîners chez Magny, les soirées de Médan, ou les dimanches de Croisset, ou bien quelque réunion dans le genre de celles que présidait Mallarmé en l'honneur de Moréas. Heine prétendait que tout Anglais est une île; le mot s'applique aux écrivains allemands. Entre eux, les groupements et les alliances furent des exceptions de tout temps, et toujours elles furent de courte durée. Un mot de Gœthe au déclin de sa vie, et dont la portée dépasse une époque, caractérise l'isolement dans lequel vécut son génie, comme en un lieu extra terrestre d'où il n'entrait que par intermittences en liaison avec le monde :

> Au fond, nous menons tous une existence misérable et solitaire; nous ne rencontrons chez le commun des mortels qu'une culture des plus médiocres; les vrais talents, les puissants cerveaux sont disséminés dans toute l'Allemagne. L'un est à Vienne, un autre à Berlin, un autre encore à Bonn ou à Düsseldorf; cinquante à cent lieues séparent chacun de tous les autres, si bien que les contacts personnels et les échanges directs d'idées sont des événements bien rares. J'imagine l'importance que prendrait pour moi le passage par ici d'hommes tels qu'Alexandre de Humboldt qui, en un seul jour, pourrait me rapprocher davantage de ce que je cherche, de ce que j'ai hâte de savoir, que plusieurs années d'efforts et de peine dans ma vie solitaire...

Et il poursuit, en évoquant Paris « où les meilleures têtes d'une grande nation sont rassemblées en un même lieu ».

Dans leur langue aussi s'affirme la position prise par les écrivains en marge de la société. La bonne prose allemande est fort différente du discours parlé; elle est une création artistique individuelle. L'essai ou le roman français peut employer par endroits le langage parlé sans tomber dans la banalité, parce qu'une société littérairement cultivée a pu établir certaines normes qui mettent obstacle à des fantaisies individuelles outrées (nous mettons à part les sur-réalistes).

Le littérateur allemand a plus d'indépendance et d'initiative dans l'emploi qu'il fait de la langue, qu'il peut plier à son gré aux caprices de son inspiration, en lui imposant ses propres lois. Ce contraste entre les deux langues — française et allemande — tient à leur différence d'âge. La période classique du français remonte à trois siècles, celle de l'allemand à cent cinquante ans. Dans ce bref intervalle de son histoire, la littérature allemande a parcouru, d'un rythme précipité, les mêmes stades successifs que les autres grandes littératures européennes. Pendant ce temps les actions et les réactions se sont succédé en si grand nombre qu'il n'a pu se produire aucune cristallisation organique et définitive des règles du langage, dont l'observation s'imposât désormais. Notre langue a subi, en quelque sorte, une rénovation dans le style de chacun de nos grands auteurs; Gœthe le premier, et lui seul, en a dominé toute la gamme et, appliquant chacun de ses modes d'expression possible à un des concepts éternels de l'esprit humain, il a élevé la langue allemande au niveau des langues littéraires du reste de l'Europe. Il a su conférer une portée générale à ses conceptions personnelles et les ériger en règles valables pour tous; sa maîtrise du langage a été le point de départ d'une forte tradition. Mais si l'on examine les grands prosateurs (à de rares exceptions près), on est frappé de voir combien leur langue prend un tour personnel qui ne saurait être transposé dans le dialogue avec un interlocuteur vivant, et demeure sans rapport avec un langage parlé modèle, d'une idéale pureté. On se rend compte que la phrase écrite ne fut jamais « gueulée », selon l'expression de Flaubert, et bien souvent ce caractère la rend inaccessible aux étrangers. C'est le produit d'un individu, poète ou savant qui, d'aventure, peut laisser transparaître une marque de terroir; ce n'est jamais le reflet d'un usage courant dans la bonne société. Celle-ci d'ailleurs ne fournit aucun élément spirituel, auquel l'écrivain puisse se rattacher. Comme on parlait français à la cour de tous les princes jusque dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, on n'y disposait pas d'un vocabulaire allemand susceptible d'exprimer des pensées d'ordre tant soit peu élevé. La question académique, posée en 1761 par l'abbé Bouhours, dont on s'est tant moqué : « Un Allemand peut-il

être un bel esprit? » n'était pas dénuée de raison. Sans doute y avait-il chez nous de beaux esprits, mais tous de formation française ou gréco-latine, aucun de formation germanique. Voltaire pouvait écrire de Potsdam qu'il se sentait là comme chez lui, qu'il entendait parler sa langue et qu'il rencontrait des gens élevés à Königsberg sachant pourtant ses vers par cœur. Voilà qui explique bien des choses. Lorsque parurent Lessing, Herder et Gœthe, il n'existait point de langue littéraire à laquelle ils pussent se tenir, en dehors du chef-d'œuvre artistique qu'est la Bible de Luther. On comprend dès lors le mot d'Adam Müller, selon lequel il fallait à tout écrivain allemand élever d'abord jusqu'à lui la langue populaire pour pouvoir, ensuite, parler à la nation.

La notion de « critique parlée », supposant au moins que les hautes classes sociales ont atteint un certain niveau de culture, ne peut s'appliquer à la littérature allemande. Les lois de la psychologie, de la morale, de l'esthétique n'intéressèrent d'abord ces classes que du point de vue métaphysique; il s'agissait pour elles, en premier lieu, de définir le génie, le vrai, le beau, la nature, aspiration dont rendent compte les termes de « critique divinatoire » et de « critique productive ». Les problèmes d'ordre social, les analyses psychologiques ne furent à la mode que plus tard, alors que les types humains caractéristiques de la littérature allemande avaient déjà pris corps dans les œuvres littéraires sous une forme définitive : c'étaient d'une part, des représentants de la classe moyenne, Werther ou Wilhelm Meister; d'autre part, des héros de la pensée ou de l'action dans le genre de Faust ou de Wallenstein. Les personnages de l'antiquité ne jouaient pas, comme chez Corneille, Racine ou Shakespeare, un rôle de premier plan.

L'école romantique, éclose sous l'influence de quelques critiques : les frères Frédéric et A. W. Schlegel[1], Schleier-

1. Frédéric et Auguste Wilhelm Schlegel sont les principaux promoteurs et propagateurs du romantisme. Frédéric, en tout premier lieu, a exposé ses idées fondamentales sur la religion, la morale et l'esthétique dans un grand nombre de « fragments » substantiels. Ceux-ci sont des spécimens d'une forme littéraire propre au romantisme, et voisine de l'aphorisme selon Nietzsche. Dans leur genre, ses *Essais* sont des productions immortelles de notre littérature. Voir en particulier son *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, ses études sur

macher[1], eut tendance, la première à conférer à la littérature un caractère social. Ce n'est pas que ces hommes se soient adressés plus spécialement à une certaine classe de la société, mais bien à tous les esprits animés du même idéal et déjà doués de la même culture littéraire. « Le moi doit se communiquer » était un de leurs mots d'ordre; ils fondaient tout leur espoir sur un petit groupe de « lecteurs classiques », ayant même âme, dont les jugements eussent force de loi pour la plus grande partie du public, et qui fût digne d'être institué gardien de la tradition et de la beauté. Frédéric Schlegel écrivait : « Vous vous plaignez toujours que les auteurs allemands n'écrivent que pour un petit groupe d'initiés, sinon pour le groupe encore plus réduit qu'ils constituent eux-mêmes. » Il faut qu'il en soit ainsi. De cette façon la littérature allemande gagnera en caractère et en signification et peut-être, de la sorte, se formera-t-il enfin un public.

On peut penser que les considérations qui précèdent n'ont rien à voir avec la situation actuelle de la littérature. Pourtant, elles ont exercé sur celle-ci une influence certaine; la littérature, en effet, se développe, selon le mot de Gœthe, « suivant la loi de sa naissance ». L'écrivain du XVIIIe siècle, pour réaliser son idéal, ne disposa ni d'une langue suffisamment modelée, ni d'une société représentative de l'esprit germanique, ni d'un État qui lui eût donné une conscience nationale fondée sur une réalité politique s'imposant à l'Europe entière. L'esprit germanique restait une pure abstraction puisque aucune entité nationale ne le personnifiait. Gœthe a montré que les conditions nécessaires pour donner à la littérature ce fonds national qui lui manquait n'ont été créées que par Frédéric le Grand. La littérature allemande,

Gœthe, Lessing, Jacobi, etc... Son frère, A. W. Schlegel, fut, lui aussi, un esprit critique doué d'une culture étendue; ami de madame de Staël, il collabora quelque peu, discrètement, dans la coulisse, au livre *De l'Allemagne*. Il fut l'auteur principal de la traduction des drames de Shakespeare, œuvre durable dans la mesure où une traduction peut prétendre à la maîtrise et à la perfection. Elle est de même classe que la traduction de la Bible de Luther.

1. Daniel-F. E. Schleiermacher, philosophe religieux, appartenant au groupe des amis du romantisme. Partant de cet axiome de Spinoza que tout ce qui est fini est inclus dans l'infini, Schleiermacher veut que l'on découvre l'infini dans tout ce qui est fini et montre que cela n'est pas possible sans un acte religieux, etc...

toutefois, a toujours conservé ce trait caractéristique de demeurer indépendante des contingences d'ordre national. Il ne lui a pas fallu attendre une de ces époques heureuses et brillantes où le développement national atteint son apogée pour connaître elle-même une période florissante. La France de Louis XIV et l'Angleterre d'Élisabeth ont vu s'épanouir en même temps chez elles la puissance de l'État et la fleur de la civilisation, et il semble que les mêmes lois aient présidé à ces développements harmonieux. Rien de pareil en Allemagne. La période glorieuse de la littérature s'y intercale entre la guerre de Sept Ans, qui appauvrit le pays, et les guerres napoléoniennes, avec leur cortège de défaites et d'invasions. L'Allemagne n'était guère plus alors qu'une expression géographique, et, même à ce titre, dépourvue d'unité. La dualité de la foi, le morcellement politique étaient des obstacles au développement de la culture intellectuelle. Il y avait bien, au temps de Gœthe, une Allemagne idéale, mais, sur terre, il n'y avait qu'une Saxe, une Prusse, une Bavière, une Hesse, etc... La fondation de l'Empire en 1871 survient à une époque de médiocrité littéraire. Des deux seuls esprits créateurs qui vivaient alors, l'un, Nietzsche, fut mal compris, et l'autre, Wagner, retint à peine notre attention. Cela démontre bien que tout ce qui se fit de grand en Allemagne fut réalisé dans une âpre lutte avec un sort contraire, produit de circonstances aussi défavorables que possible. On a parfois traité de « tragique » le destin de l'esprit germanique. C'est mal exprimer la réalité. Il n'existe pas de commune mesure du développement des diverses civilisations, et c'est précisément à l'historien de découvrir par l'étude la loi fondamentale suivant laquelle ce développement s'est accompli dans chaque cas particulier! Quelques individus sans doute, les Kleist, les Hölderlin, les Nietzsche ont ressenti de façon tragique leur destin d'être Allemands, mais on ne saurait, dans son ensemble, qualifier de tragique une civilisation qui unit aux plus grands noms de la musique et de la philosophie ceux de Lessing, de Herder, de Gœthe, de Schiller et de Jean-Paul. Chacun de ces noms représente une victoire sur le destin, un triomphe de l'esprit sur l'ambiance matérielle.

Cette constatation rend compte de l'attitude prise par les écrivains allemands à l'égard du réel. Le monde dans lequel ils s'agitaient ne leur faisait pas la même impression, il leur présentait un ensemble très différent de celui où se mouvaient par exemple les Français. Tandis que ceux-ci, ayant vu le jour dans un pays de civilisation raffinée, heureusement centralisé, avaient conscience d'être les successeurs directs de l'Hellade et de Rome et d'en perpétuer si bien les traditions politiques et intellectuelles que le génie de leur nation était devenu pour l'univers un modèle classique, les Allemands étaient amenés, quoi qu'ils en eussent, à se replier sur eux-mêmes et se confinaient dans le monde étroit de leur propre pensée. Le Français trouvait dans ce qui l'entourait la matière de ses créations poétiques; il fallait à l'Allemand imaginer à lui seul jusqu'à cette matière même. Il ne trouvait rien dans son entourage immédiat qui dépassât en importance le petit cadre d'une province et fût à la mesure de l'univers. De quelle valeur est à l'appui de cette thèse la différence entre Paris et les petites cités où les princes allemands tenaient leur cour! Quel avantage pour un homme de talent d'être né sujet du roi Louis XIV et non du Landgrave Maurice de Hesse!...

***

Les bases sur lesquelles repose et a grandi la littérature allemande lui ont été fournies par l'antiquité et par le christianisme. Il est facile de le démontrer pour ce qui est du passé, mais l'on ne saurait comprendre notre grand poète contemporain Stefan George, si l'on ne démêle pas également en lui ce mélange de tradition antique et de tradition chrétienne. Il faut bien insister sur cette vérité, puisqu'on dénonce aujourd'hui une prétendue parenté de l'esprit germanique avec l'Asie. Cette affirmation me paraît assez superficielle et peu justifiée par les faits. Gobineau tout le premier me semble avoir tiré de ses études des conclusions hâtives et erronées. Il raconte avoir exposé le système de Hegel et celui de Schelling à « d'intelligents Tartares ». Ceux-ci donnèrent les signes du plus vif ennui et baillèrent en

l'écoutant parce que tout cela leur était déjà familier... Et Gobineau de conclure qu'il doit exister une profonde affinité entre les races germanique et asiatique. Aujourd'hui encore, on affiche la crainte que l'esprit allemand soit en train de se laisser pénétrer volontairement par le virus asiatique afin de miner ensuite la civilisation du reste de l'Europe, d'origine gréco-latine. Préoccupation au moins prématurée. Partout où la Grèce et Rome ont établi jadis leur influence et laissé l'empreinte de leur culture, de sérieux obstacles sont dressés contre toute emprise orientale. Troeltsch[1] l'a dit excellemment :

> Toute science est, quant à sa forme et quant à son fond, si intimement reliée par delà les âges à la culture antique que, sans que nous connaissions même un seul mot de grec ou de latin, la trame de notre éducation à tous est un produit de l'antiquité. Celle-ci, en vérité, se survit à elle-même dans l'esprit moderne, et elle est devenue celui de nos biens qui nous appartient le mieux en propre.

Ce n'est pas par hasard que le classicisme allemand a fleuri sur le sol classique de l'Allemagne, c'est-à-dire dans la partie occidentale du pays qui, situé en deça des « limes », faisait partie de *l'imperium romanum*. Cette région doit être englobée dans l' « Occident », lorsqu'on définit celui-ci par opposition à l'Orient slave ou asiatique. C'est sur le territoire du Saint-Empire qu'est née la grande poésie médiévale dont les rapports avec la poésie provençale sont bien connus; c'est de là aussi que prirent leur essor la mystique du Moyen âge, inconcevable sans la scholastique, et l'humanisme. Notre classicisme est l'héritier direct de ces mouvements intellectuels. Le courant éducateur le plus puissant est venu de l'ouest et du sud. Tout comme Gœthe, Stefan George voit dans le Rhin le symbole de la force productive de l'art allemand. Dans un de ses poèmes, le grand fleuve parle de « son sang ardent », de « son souffle romain », et le poète souhaite à ses compatriotes d'être touchés par ce souffle vivifiant.

Pour comprendre la dialectique interne de l'esprit germanique, il faut bien se rappeler que la civilisation allemande

1. Ernst Trœltsch, historien et philosophe, mort à Berlin voici deux ans. Signalons parmi ses œuvres : *L'historisme et ses problèmes* (*Der Historismus und seine Probleme*). Éd. F. C. B. Mohr, Tübingen.

n'est pas un tout homogène. De même que dans le génie français considéré sous sa forme la plus générale, des contrastes apparaissent entre l'apport du nord et celui du midi, de même en Allemagne les « anciens groupes ethniques » du sud et de l'ouest s'opposent aux groupes « plus jeunes », ceux de l'est. J'emprunte ces termes à l'érudit historien Josef Nadler qui, dans son *Histoire littéraire des groupes ethniques et des pays allemands*[1], et dans son *Romantisme berlinois*[2] établit ce contraste de façon lumineuse. L'ouest et le midi de l'Allemagne qui, au cours d'une unité millénaire germano-romaine, produisirent l'humanisme, ont formé la première couche de notre civilisation; la seconde, pénétrée et fécondée par la première, réagissant sur elle à son tour, est constituée par l'apport du nord-est. Ce pays a été façonné par la colonisation allemande; le flot germanique s'y infiltra au XIIe siècle parmi la population autochtone de Wendes et de Slaves et se superposa à celle-ci. Le mélange qui peu à peu s'opéra donna naissance aux « nouveaux groupes ethniques ». C'est sur leur territoire qu'a germé le romantisme. Selon les paroles de Nadler :

> Le romantisme est le couronnement de l'œuvre colonisatrice entreprise à l'est de l'Allemagne, quand la lente fusion des races fut accomplie, la germanisation de l'âme après celle du sol et celle du sang. Le romantisme consacre le passage des populations jadis slaves d'entre Elbe et Niémen, de l'orbite de Byzance à celle de Rome, de l'esprit grec à l'esprit latin, de l'Orient à l'Occident. Le romantisme est le réveil du sang allemand dans le peuple germanisé; ainsi bouillonne parfois le sang des aïeux chez les rejetons d'une longue lignée.

Quelques faits encore orienteront notre recherche des tendances profondes de l'esprit germanique. La force de la tradition antique, nous l'avons dit, fut décisive pour l'éclosion du classicisme; le romantisme, lui, fut en relation directe avec nos origines germaniques. Sans doute, les souvenirs que le jeune Gœthe avait gardés de son éducation première se rapportaient bien au passé de l'Allemagne. On reconnaît du reste dans ses premières œuvres l'influence exercée sur lui par

1. *Litteraturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften*, 3 vol., éd. Josef Habbel, Ratisbonne, 1924.
2. *Berliner Romantik*, éd. Erich Reiss, Berlin, 1922.

l'histoire et l'ancienne architecture allemandes, par le piétisme, mais bientôt l'antiquité s'impose à son génie. Son séjour à Rome provoque sa conversion au classicisme : « Que chacun soit Grec à sa manière, mais qu'il le soit! » Quand il dépeint, dans *Iphigénie*, l'héroïne debout sur le rivage, cherchant de toute son âme la patrie des Grecs, n'est-ce pas là l'expression même de la soif qu'a l'Allemagne de parvenir à exprimer dans une forme parfaite son idée de la Beauté? La Grèce surtout, la Grèce d'avant Aristote, est devenue son modèle sublime. Consciemment et volontairement, Winckelmann s'est hellénisé. La pensée d'Hölderlin est grecque autant qu'allemande. On voudrait imiter Homère et les tragiques. Schiller engage les Allemands à « diriger leur effort vers la puissance romaine et la beauté grecque ». Jamais cependant l'influence de Rome n'égala celle d'Athènes et l'on fit toujours passer Homère bien avant Virgile. On pressentit chez le poète latin une inspiration moins riche qui devait elle-même beaucoup à Homère; on le considéra comme un imitateur et on fut généralement enclin à ne pas essayer de comprendre la poésie latine en elle-même, à lui dénier toute originalité et à ne voir en elle qu'un prolongement de la poésie grecque. C'est là un effet de la tendance profonde de l'esprit germanique, symbolisée par Faust quand il va vers les Mères, à rechercher toujours les causes premières, les débuts et les sources. Il est symptomatique que Luther ait pris pour base de sa traduction de la Bible les livres grecs des Saintes Écritures, et non la Vulgate. L'esprit hellénique est, plus que le latin, accessible à l'esprit germanique, et la syntaxe grecque plus proche de l'allemande que la syntaxe latine (Marcel Proust signale cette affinité dans sa correspondance). D'autres raisons encore entrent en ligne de compte : la situation politique de l'Allemagne était telle que l'on comprenait mieux la petite cité athénienne que la puissante Rome, capitale de l'univers. On voyait dans la première l'exemple d'une haute civilisation réalisée en dépit de contingences extérieures des plus médiocres, et l'Allemand se prenait à rêver pour soi-même d'un semblable résultat. Il sentait que la France, même au point de vue politique, avait monopolisé à son profit l'héritage de Rome, que Paris était devenu le centre idéal de l'Occident intellectuel. La

première poussée de civilisation germanique devait éveiller le désir de s'affranchir de l'hégémonie spirituelle française. On s'élança, par delà l'époque romaine, vers le fonds hellénique original de la civilisation européenne. Plus tard encore, la Réforme fit perdre son auréole à l'idée même de Rome. Et cependant la Ville Éternelle reste pour tout Allemand un but de pèlerinage; une force mystérieuse le ramène en ce lieu qui fut l'ultime et immortelle personnification du monde antique.

Si le classicisme a cherché son inspiration dans l'héritage de l'antiquité, le romantisme a plutôt tourné ses regards vers le Moyen âge chrétien; à côté d'Homère, il a placé Dante. Il a considéré que l'art littéraire est une chose vivante, soumise à un développement continu, et admis l'existence d'une « poésie universelle » en progrès constant. La conception du génie est élargie dans un sens religieux. « Seul peut être un artiste l'homme qui possède en propre un idéal religieux et une conception personnelle de l'infini » (F. Schlegel). L'artiste est un intermédiaire entre l'infini et le monde. « La cause première de l'Art, c'est Dieu » (Schelling). L'âme romantique est pétrie de nostalgie mélancolique, nostalgie de l'éternel, de l'infini, de l'absolu. Ce n'est point une négation de la vie. Le romantique aime le monde réel dans lequel se reflète l'univers et où se révèle l'esprit dans la beauté, car « le beau est une représentation symbolique de l'infini » (A. W. Schlegel). Un tel état d'âme amène à ne plus tenir l'art antique pour la seule forme valable du beau; on lui assigne simplement une place dans l'évolution historique et on croit fermement que de la philosophie nouvelle naîtra pour l'art une période non moins belle.

Les romantiques s'appliquèrent donc à l'étude du Moyen âge comme les classiques à celle de l'antiquité, et ils enrichirent d'autant le domaine de l'histoire. Une des conséquences— ou une des causes — de ce fait est un changement d'attitude à l'égard du catholicisme. Novalis, protestant comme tous les premiers romantiques, parle dans le fragment intitulé : *la Chrétienté ou l'Europe*, de « ces temps profondément chrétiens et catholiques » et se plaît à les évoquer comme des modèles, « ces temps où l'Europe était un pays chrétien, où une seule famille chrétienne peuplait ce continent si humain ». On découvrit alors la littérature préluthérienne et on reconnut

sa valeur; elle fut intégrée comme un élément actif de ce développement continu de l'esprit dont on prenait conscience; et de même Shakespeare et Calderon, considérés comme prototypes du poète chrétien. Cette attitude est toute nouvelle. Jamais la force du catholicisme n'avait plus agi sur la littérature allemande après Luther. Le prêtre protestant était le principal représentant de la culture intellectuelle; ceci rend compte de certaines traces d'influence anglaise. Calvinisme et luthéranisme étaient plus proches l'un de l'autre que celui-ci du catholicisme. L'éclosion de l'influence catholique dans notre littérature, contemporaine du romantisme, n'a produit tous ses fruits que de nos jours. Pour la première fois depuis des siècles, elle a vivement agi sur l'âme et sur l'esprit d'un grand poète contemporain, Stefan George. Friedrich Gundolf, qui l'a le mieux compris, écrit à ce sujet :

Depuis la Réforme, le catholicisme, en Allemagne, avait silencieusement conservé et renfermé en lui-même un monde d'idées incomprises et n'ayant plus cours. Ses buts, plus ou moins conscients, étaient des rêves médiévaux, sortes de pièces de musée au charme mystique. L'esprit qui dominait l'Allemagne, quant à sa vie intellectuelle, se vivifiait aux sources de la Réforme, avec Luther, Böhme, Leibniz, Kant, Bach, Hegel, Bismarck, ou à celles de la Renaissance avec Holbein, Hutten, Winckelmann, Gœthe, Mozart, Hölderlin, Nietzsche, ou aux deux à la fois, et les grands catholiques eux-mêmes ne furent redevables de rien au catholicisme. Avec Stefan George, pour la première fois depuis des siècles, le catholicisme allemand s'est révélé comme une idée vivante, un principe actif; il a pris une physionomie nouvelle, non plus figée dans les anciens dogmes et les ornements antiques, et s'est affirmé capable, en leur donnant une forme qui leur est propre, d'exploiter les richesses spirituelles qu'il renferme [1].

Ce qui n'était, dans le romantisme, qu'aspiration nostalgique a pris corps un siècle plus tard. Les richesses de l'âme catholique, entrées naguère dans le champ de la conscience, n'ont trouvé qu'aujourd'hui, grâce à un grand poète, la puissance d'expression qui leur convenait. A d'autres points de

1. Friedrich Gundolf, *Stefan George*, Georg Bondi, éd. Berlin, 1920.
Frédéric Gundolf est issu du groupe de George. Professeur à l'Université de Heidelberg. C'est l'esprit le plus original, le plus étendu et le plus pénétrant que la critique littéraire allemande ait produit depuis longtemps; ses livres sur Shakespeare, Goethe, César, Kleist, etc., restent inégalés quant à la pensée incisive qui les anime et à leur forme parfaite.

vue encore notre époque se rattache spirituellement au romantisme.

On ne rend pas pleinement justice à celui-ci lorsqu'on ne veut voir en lui qu'une réaction contre le classicisme et le rationalisme. Il est comme le réveil de certaines forces spirituelles qui, jusqu'alors, n'avaient rien produit. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'on en apprécie toute la valeur, et cette aptitude à le comprendre témoigne d'un même état d'âme. On reconnaît enfin que la lutte entre le classicisme et le romantisme fut celle des deux principes éternels qui constituent l'essence même de l'univers et de l'esprit, que cette lutte, sur le plan littéraire et historique, fut, selon Gundolf, « un des aspects du duel éternel entre le principe masculin et le principe féminin, entre ce qui crée et ce qui enfante, entre la forme plastique et la forme musicale, entre le jour et la nuit, le rêve et l'ivresse, la force centripète et la force centrifuge, Apollon et Dionysos, autant qu'on peut rendre compte de contrastes irréductibles par des images correspondant à des points de vue divers[1] ». C'est là précisément toute la dualité originelle de l'esprit germanique. On n'en saurait s'abstraire si l'on veut bien saisir le sens profond de la littérature allemande. Aujourd'hui encore, la diversité des courants qui l'agitent n'a pas d'autre cause. Gœthe, qui renfermait en lui tous les constrastes et qui, par conséquent, n'était pas exempt de toute tendance romantique, a déclaré néanmoins : « J'appelle classique ce qui est sain, romantique ce qui est morbide. » Il est représentatif au plus haut point, parmi les Allemands, du « principe plastique », pour parler comme Nietzsche qui, on le sait, établit une opposition entre la tendance plastique dont le génie est Apollon et la tendance musicale dont le génie est Dionysos. Gœthe a été en proie à ces deux tendances fondamentales, mais il a sciemment mis des obstacles au développement de la seconde, il l'a purifiée, fixée en des formes sublimes. Même ses « Paroles orphiques », même les vers du second Faust et du « Divan » sont, comme dit H. R. Curtius, de la « magie claire ». Il n'est plus possible aujourd'hui de déclarer sain ce qui est classique et morbide ce qui est romantique. (En France aussi, par la plume de l'abbé Brémond,

1. *Shakespeare und der deutsche Geist*, Bondi, Berlin.

le romantisme a été réhabilité). Précisément à notre époque, si compréhensive, si ouverte à toutes les idées, un mouvement se dessine en Allemagne, qui découle de la pensée romantique. On s'aperçoit qu'aujourd'hui encore, le contraste entre les deux tendances relevées plus haut est fructueux; il est même sans doute la loi fondamentale de notre esprit. Deux noms pourraient le symboliser : George et Rilke. Sans doute la ligne de démarcation entre les deux tendances reste-t-elle théorique, car aucun individu ne représente exclusivement l'une des deux, et dans toute sa pureté. Une nature aussi richement douée que celle de Hugo von Hofmannsthal montre au contraire à quel point toutes deux peuvent s'allier dans un même esprit. Mais parlons d'abord d'un phénomène caractéristique pour ce qui est de l'état intellectuel de l'Allemagne : la renaissance de l'œuvre de Johann Jakob Bachofen. Si, toujours d'après le même contraste, nous distinguons deux aspects typiques de l'esprit germanique, l'un d'eux sera représenté par Haller, Lessing, Wieland, Schiller, Liebniz, Kant, Hegel, Bach, Mozart. C'est le classicisme, expression du principe plastique. Ces hommes sont les adeptes de la tradition fondée sur l'antiquité, et, comme tels, plus accessibles à l'esprit latin que le groupe opposé où se rangent Hamann, Herder, Novalis, Hölderlin, Jean-Paul, Brentano, Schelling, Bachofen, auxquels s'ajouterait le dernier représentant de l'art musical romantique : Richard Wagner. Ce second groupe est inspiré par le principe musical qui, par delà la forme plastique, tend vers l'infini. Les poètes sont des espèces de prophètes par le sentiment qu'ils ont de leur liaison intime avec les causes profondes de l'être. Non qu'ils se placent volontairement en dehors de toute tradition spirituelle, mais ils ne considèrent les œuvres du passé que comme des symboles passagers des puissances élémentaires de la vie, symboles qui doivent se renouveler sans cesse. On ne peut parler de ces puissances dont l'action occulte échappe à la raison que par paraboles et dans un langage sybillin. La raison, les phrases qui s'enchaînent logiquement ne conviennent pas à la description des domaines mystérieux de l'âme universelle. « Les poètes sont des vases sacrés », dit quelque part Hölderlin en faisant allusion à leur mission prophétique et

divinatoire. La loi à laquelle ils se soumettent n'est pas la tradition; ils planent au-dessus et en dehors du temps puisqu'ils contemplent l'éternité, et que les vérités qu'ils annoncent sont de toutes les époques. Le poète connaît l'origine des choses, le cours de leurs transformations et l'éternelle réalité qu'elles renferment. Hölderlin glorifie donc le but sublime de ces élus, qui est « de mettre à jour la substance profonde de la vie », et il s'écrie : « O Dieux, soyez-moi secourable, car j'ai aimé les sources pures, » les sources pures d'où est sorti l'être terrestre qui, en entrant dans le réel, a perdu cette belle pureté.

Le même effort pour pénétrer jusqu'aux sources profondes du réel, on le retrouve aussi vigoureux chez nos savants et chez nos philosophes. Il les conduisit à poursuivre, bien au delà de la période la plus reculée de l'histoire, l'étude des mœurs de l'humanité aux temps préhistoriques, dont on veut retrouver l'image dans le mythe primitif. Cette manière de fouiller les questions est romantique; elle évoque les noms de Görres, Creuzer, Bachofen, Nietzsche. C'est chez Bachofen qu'elle apparaît le plus nettement dans des œuvres qui s'appellent : *Le Symbolisme tombal des Anciens*, la *Légende de Tanaquil*, le *Droit des Mères*, toutes parues entre 1860 et 1897 sans susciter grand intérêt. Aujourd'hui, l'heure de Bachofen est venue, une excellente édition de ses œuvres, substantielle, méthodique, a paru récemment et trouve des lecteurs de plus en plus nombreux qui en saisissent toute l'importance[1]. Seul, jusqu'ici, notre temps est capable de saisir et de s'assimiler de telles pensées. La seconde moitié du XIXe siècle s'est occupée de tout autre chose. Les promoteurs de cette renaissance de Bachofen sont Schuler, Ludwig Klages (tous deux du groupe de George), Hugo von Hofmannsthal, C. A. Bernoulli, A. Bäumler, M. Schröter. Il convient, je crois, de consacrer quelques lignes à cette œuvre d'une si haute influence sur l'état intellectuel de l'Allemagne contemporaine.

1. *Der Mythus von Orient und Occident-Eine Metaphysik der alten Welt.* Édité par M. Schröter, avec une introduction d'Alfred Bäumler dans laquelle l'essentiel est dit à propos de Bachofen. Éd. C. H. Beck, Münich, 1926. Voir aussi l'édition en trois volumes de C. A. Bernoulli. Éd. Ph. Reclam, Leipzig, 1926.

Bachofen, qui passa toute sa vie à Bâle, sa ville natale, y fut d'abord professeur de droit romain à l'Université, puis se retira bientôt dans la vie privée. Jakob Burckhardt et Nietzsche enseignèrent dans la même ville. On sait que Nietzsche a connu l'œuvre maîtresse de Bachofen, *le Droit des Mères*, encore qu'il n'en parle nulle part. Mais sa conception du « dionysiaque » se rapproche de celle de Bachofen. A leur tour, les idées de celui-ci ont leur origine dans ce qu'on nomme « l'école romantique de Heidelberg », et avant tout, dans le testament intellectuel de Görres. « Le sens de la réalité comme de l'importance du passé était vivace en lui » (Bäumler). Le passé, tel qu'il le conçoit, il lui faut l'aller chercher dans le temps le plus éloigné que l'on puisse atteindre, celui du mythe populaire. « Tout l'avenir d'un peuple est recélé dans son mythe originel; tout ce qui doit se développer au cours des âges est contenu en germe dans le mythe » (Görres). Le mythe ouvre à notre sagacité le domaine de la préhistoire. « Comme les grands plissements géologiques ont formé les assises des continents, les grandes et naïves traditions qui, telles des montagnes, dominent la grisaille des temps les plus reculés servent de bases à notre savoir » (Görres). Nous connaissons, grâce au mythe, les plus antiques aventures de la race humaine. Peu à peu se forme ainsi une conception nouvelle de l'histoire. Bachofen, parti des idées intuitives de Görres, qu'il creuse et ordonne ensuite, écrit à ce sujet :

> A quelque époque que l'on étudie l'histoire, les événements sont en rapport avec des faits antérieurs dans l'existence de l'humanité; nulle part nous ne trouvons de début, mais partout une suite, nulle part de cause première, mais toujours un effet qui, à son tour seulement, devient une cause. La vraie connaissance scientifique ne se borne pas à discerner les faits en eux-mêmes; elle n'est complète que si elle arrive à découvrir et à relier logiquement la cause première, l'évolution et la fin dernière. Mais c'est dans le mythe que se trouve l'origine de toute évolution.

Bachofen se conforme au principe virgilien : *antiquam inquirite matrem*. C'est la devise de l'homme qui, tel Faust, veut aller vers les « Mères », qui tend vers les « sources pures » de Hölderlin. La fonction sainte de l'histoire est de maintenir les siècles futurs en liaison étroite avec l'origine des peuples.

Le peuple, dans son état originel, est une unité mystique; l'humanité, à l'état de peuple, se relie directement à l'éternité; ce n'est point un aspect de la *natura naturata*, mais comme une seconde nature issue de la source divine elle-même (Bäumler).

On comprendra mieux l'originalité de ce point de vue si l'on envisage la position prise par Bachofen vis-à-vis de la Rome antique. Nous connaissons déjà celle du classicisme. Gœthe, au cours de ses deux séjours à Rome, a fait sienne cette attitude classique. « Me voici à Rome, et tranquille; oui, tranquille à ce qu'il me semble pour la vie. » Devant les copies des statues grecques, devant les monuments antiques s'éveille en lui le sens de la mesure, de la règle, de la beauté des formes, de la concision. L'attitude toute différente de Bachofen est caractéristique de la tendance spirituelle opposée. Pour lui aussi le contact avec Rome fut décisif. « Il flotte quelque chose à l'entour de monuments romains qui *remue* l'homme au plus profond de l'âme. (Pour Gœthe, l'âme était calmée, disciplinée, éduquée.) Quand on frappe un disque de métal, il se met à vibrer jusqu'à ce qu'un contact du doigt fasse cesser les vibrations. Rome frappe de la même manière l'esprit qui entre en relation avec l'antiquité. Une impression succède à l'autre, jusqu'à ce que vibrent toutes les cordes de l'âme de l'homme, et celui-ci prend alors conscience de tout ce qui sommeillait en lui-même » (*Autobiographie*). Voilà l'éveil du sens romantique. Bachofen ne considère Rome ni en elle-même ni dans ses rapports avec l'Hellade; il perçoit les liens qui unissent l'Italie à l'Orient, les rapports entre l'Orient et l'Occident. Aux lieux mêmes où Gœthe s'abîmait dans la contemplation de la lumière antique, de la perfection plastique, Bachofen se donne tout entier au principe contraire, dionysiaque, terrestre, mystérieux et sombre. Il écrit le *Symbolisme tombal des Anciens*, sa première œuvre mythologique. Car « le mythe est l'exégèse du symbole. Il déroule, dans une série d'actions unies par un lien profond, le tout que le symbole représente dans son unité. Le symbole éveille un pressentiment obscur, le langage ne peut qu'expliquer. Seul le symbole donne une impression d'ensemble des faits les plus différents. Les mots limitent l'infini, les symboles

conduisent l'esprit au delà des frontières des faits sensibles et de l'évolution jusque dans le domaine infini des vérités éternelles » (*Symbolisme tombal*).

Bäumler nomme cette œuvre de Bachofen la plus enivrante et la plus séduisante de tout le romantisme. Il la met en parallèle avec le *Tristan et Yseult* de Wagner, l'œuvre musicale la plus sublime, le chant du cygne du romantisme. Dans toutes deux, la puissance nostalgique de l'idée de mort atteint sa plus haute majesté. On retrouve aujourd'hui comme un prolongement du lien qui les unit dans une nouvelle magistrale de Thomas Mann, *La Mort à Venise*, qui célèbre sur un mode semblable l'alliance de l'amour et de la mort. (Dans cet ordre de comparaison, il me faut citer *Du sang, de la volupté, de la mort.*) « La mort et l'amour sont le thème habituel des œuvres de Bachofen; il s'inspire des symboles de l'amour sensuel qui ornent les tombeaux antiques » (Bäumler). Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des conceptions de Bachofen. Nous indiquerons seulement comment il voyait, dans ses grandes lignes, évoluer dans l'antiquité la situation de la femme dans la société. A l'origine, les femmes appartiennent en commun à tous les hommes; c'est l'état social primitif qui correspond au *jus naturale*; à cet état succède le droit matrimonial. Sur les autels, Demeter Tesmophoros succède à Aphrodite. L'état primitif existait à l'époque pastorale, alors que les hommes étaient chasseurs et pêcheurs, la vie un mouvement perpétuel. Les enfants n'appartenaient qu'aux mères; les pères ne jouaient aucun rôle. L'époque suivante, celle de l'agriculture, amène la vie sédentaire et le mariage. C'est à partir de ce second degré de l'évolution que nous employons le terme de civilisation. L'État se fonde sur la puissance paternelle, et le *jus civile* la consacre; c'est le triomphe de l'esprit sur les « puissances maternelles », les puissances de la matière. « Le *Droit des Mères* de Bachofen est l'exposé mythique de la lutte entre le principe paternel, dégagé de la matière, et le principe maternel soumis à elle, l'histoire de la victoire d'Apollon sur les forces telluriennes, le mythe de l'Orient et de l'Occident » (Bäumler). L'Asie et l'Hellade sont ainsi opposés comme deux symboles historiques différents de l'évolution du monde. L'Asie est, pour le romantique, la patrie du mythe qui échappe

à l'histoire. Le romantique sait, mieux que personne, concevoir le rôle et les aptitudes de la femme et considérer l'histoire universelle du point de vue de la Mère. Le phénomène premier de la séparation des sexes prend à ses yeux une signification métaphysique. La naissance, la vie, le destin, la mort, la nature en général ont un caractère féminin, maternel, s'opposant au principe masculin de l'univers : le logos, l'esprit. Telle est l'originalité singulière, géniale, de cette conception historique basée sur les rapports entre sexes. Bachofen est arrivé à ce point de vue particulier en partant d'une étude philosophique de l'histoire du droit. Selon lui, le droit hellénique même est encore empreint d'un certain caractère « matriarcal » alors que le droit romain se fonde sur la puissance paternelle, dont il consacre la victoire. Bäumler écrit dans son excellente introduction aux œuvres de Bachofen :

Le monde de l'histoire comprend une partie antique et une partie chrétienne. La lutte qui commence dans le monde ancien est victorieusement poursuivie par le christianisme, et cette lutte qui est celle de la liberté contre la nécessité naturelle constitue la substance même de l'histoire universelle. Deux principes, l'un matériel, l'autre supramatériel, se combattent tout au long de l'histoire. Le premier trouve son expression en Orient, le second en Occident. L'Orient est dominé par la conception purement naturelle, que l'Occident sacrifie à la conception historique. Le premier pas dans ce sens a été fait par la civilisation grecque. C'est en Grèce que l'Occident a voulu pour la première fois opposer aux antiques et puissantes civilisations orientales ses propres disciplines spirituelles. Le génie grec, pourtant, n'a jamais renoncé à tout rapport avec les apparences extérieures et matérielles de la vie et c'est pourquoi son idéal de beauté a toujours éveillé le sensualisme et provoqué le jugement esthétique, seule mesure dont se servent les générations moralement affaiblies.

Le principe spirituel personnifié par l'Apollon de Delphes n'est jamais parvenu à s'imposer totalement au monde hellénique. L'humanité doit la consécration définitive de la paternité comme puissance supérieure à l'idée romaine de l'État qui l'a établie sur une forme juridique rigoureuse, s'appliquant à toutes les manifestations de l'existence.

Il faut ajouter ici que Bachofen et Fustel de Coulanges sont assez proches l'un de l'autre. *La Cité antique* révèle un sentiment intuitif du monde ancien, qui est d'essence romantique.

***

On ne peut saisir dans toute leur étendue les courants intellectuels qui traversent l'Allemagne contemporaine qu'en partant des données essentielles de l'histoire. Comparée à la littérature française, la littérature allemande peut paraître jeune; elle a cependant parcouru en un laps de temps très bref plusieurs phases de son histoire. Les actions et les réactions se sont succédé rapidement. Notre époque, la première, commence à se rendre compte de l'étendue et de la diversité de l'héritage qu'a reçu notre littérature. Elle aperçoit les fils qui nous reliaient au passé et qui ont été rompus; elle s'essaye à les renouer. Elle cherche à définir ses rapports avec le passé et à préciser les lois fondamentales qui gouvernent l'esprit germanique. Elle découvre des hommes et des œuvres dont on ne parle plus, qu'on a oubliés injustement, et veut réparer l'iniquité commise à leur égard. Ainsi s'explique l'hommage rendu à Görres et à Bachofen, aux philosophes romantiques Carus et Baader, et aussi à Jean-Paul[1], Stifter et Hölderlin. Ces noms, avant la guerre, ne représentaient un véritable patrimoine intellectuel que pour un bien petit nombre de lettrés. C'est du même esprit que procède la mise en lumière et l'étude approfondie d'époques négligées de notre littérature, celles du baroque et du rococo, par exemple[2]. Les ouvrages de critique historique sont aussi importants pour caractériser l'état intellectuel d'aujourd'hui que les productions poétiques et le roman. C'est la science qui reflète le mieux la vie intellectuelle de l'Allemagne. Ne parlons pas de cette caricature de savant à l'érudition livresque, de cette espèce de pédant burlesque, étranger au monde, ridiculisé par les journaux satiriques de tous les pays. Il se constitue, en fait, un nouveau type de savant, plus homme du monde, plus ouvert, plus libre, plus dégagé dans ses rapports avec les idées et les hommes et qui ne se cantonne plus hermétiquement dans une spécia-

1. Voir à ce sujet l'Appréciation critique de *Jean-Paul*, de Walther Meier. Éd. Orell Fussli, Zurich, 1925.

2. Voir Gundolf, *loc. cit.* — Cysarz, *Deutsche Barockdichtung*, 1924. — Ermatinger, *Baroch und Rokoko in der deutschen Dichtung* (Teubner, Leipzig, 1926).

lité définie. Le sentiment d'un devoir étroitement limité à une certaine branche d'activité a trouvé un dangereux rival dans un élan spontané et enthousiaste vers les plus hautes valeurs intellectuelles et les plus pures joies de la vie. Le but suprême n'est plus de connaître et de savoir, mais d'interpréter et d'apprécier. Les disciplines de la philosophie et de la sociologie, en particulier, sont animées d'une force nouvelle. Je laisse ici la parole à un critique qui représente assez bien ce nouveau type de savant allemand, et qui ne doit pas être inconnu en France, Ernest Robert Curtius[1] :

Si l'on se demande quel est le trait caractéristique de la production intellectuelle allemande, comparée à celle de l'étranger, rien n'est plus frappant que le vaste mouvement créé par les recherches universelles et synthétiques appliquées à l'histoire de la civilisation. Tous les aspects de « l'esprit objectif », pour employer l'expression de Hegel, sont devenus en Allemagne l'objet d'un travail de reconnaissance dont le but est de découvrir dans la matière historique les lignes permanentes de sa structure. Une conception nouvelle de l'histoire universelle se fait déjà jour grâce à ce mouvement. Une recherche active et avertie, suite de synthèses opérées par l'esprit de données différentes, découvre le mystère des relations de causalité entre les facteurs historiques, celui des systèmes philosophiques, des divers aspects sociaux, des formes multiples de la civilisation. Nous pouvons compter qu'une riche moisson sera le fruit d'un tel labeur auque devront concourir plusieurs générations[2].

Ce caractère universel que revêtent en Allemagne les études relatives à l'histoire de la civilisation est de première importance. Il est dans la nature de l'esprit germanique de rechercher ainsi les rapports fondamentaux qui gouvernent l'univers, de passer, selon la formule de Gœthe, « du particulier au général ». De fait, nous voyons peu à peu toutes les sciences se libérer de la spécialisation rigide où elles se complurent au XIXe siècle. Des œuvres en témoignent dont le sujet est emprunté à l'antiquité. Voici par exemple

1. Ernest Robert Curtius est, à l'étranger, l'un des connaisseurs les plus avertis de la littérature française. Voir ses livres sur Brunetière, Balzac, Barrès (Cahen, éd. Bonn) puis L'*Avant-garde littéraire de la jeune France* (Essais sur Gide, Claudel, Péguy, Suarès, etc.). *L'Esprit français dans la nouvelle Europe* (Essais sur Proust, Valéry, V. Larbaud, etc.).

2. *Französischer Geist im neuen Europa* (Deutsche Verlagsanstalt Stuttgart, 1925).

l'*Aristote*[1] de Werner Jaeger. L'auteur part de cette donnée qu'Aristote « fut le premier penseur qui, à la fois, fonda sa conception historique sur sa philosophie, et dessina ainsi une forme de la conscience philosophique plus complexe et plus pénétrée de responsabilité. Le père de l'évolution spirituelle et philosophique conçoit son œuvre propre comme le résultat d'un développement antérieur qui s'est lui-même accompli selon cette loi d'évolution; il montre à tout instant dans son exposé que ses propres pensées sont le produit immédiat de la critique de ses prédécesseurs, Platon et ses disciples en particulier ».

Jaeger traite en somme le problème de l'action réciproque qui s'exerce entre l'originalité créatrice et les données historiques telles que l'esprit les interprète et, pour en rendre compte, prend pour exemple celui-là même qui, le premier, l'a soumis à la conscience européenne. Ernst Howald, dans son livre intitulé : *les Débuts de la Philosophie européenne*[2], analyse la structure particulière de la pensée européenne qui, en dépit des nuances entre civilisations nationales particulières, par sa manière de poser certains problèmes déterminés, sa conception générale de la vérité, repose manifestement sur une seule et même base : la philosophie grecque présocratique. Il cite d'ailleurs cette phrase de Paul Valéry : « Vous m'excuserez de donner à ces mots d'Europe et d'Européen une signification un peu plus que géographique et un peu plus qu'historique, mais en quelque sorte *fonctionnelle*. Je dirai presque, ma pensée abusant de mon langage, que l'Europe est une espèce de système. »

Et justement, l'ébranlement profond que vient de subir le vieux continent a ravivé dans tous les esprits la notion du caractère original de la pensée européenne et leur a redonné conscience de leur commune appréciation des valeurs. L'Europe, l'idée européenne est entrée aujourd'hui dans le

1. Éd. Weidmann, Berlin, 1924.

Werner Jaeger, helléniste; professeur à l'Université de Berlin. Il est le successeur, jeune encore, de Wilamowitz.

2. C. A. Beck, Münich, 1925.

Ernest Howald, de Zurich; helléniste. Voir ses livres sur Platon, l'*Ethique des Anciens*, etc..., qui reflètent des aperçus nouveaux et les conceptions psychologiques modernes.

domaine de l'action et de la réflexion de l'âme allemande au même titre que l'idée germanique. Le vieux Gœthe a parlé en prophète de la littérature universelle qui s'ébauchait de son temps; Nietzsche a défini le « bon Européen » et a déclaré nécessaire la réalisation de ce type nouveau; bien plus, le romantisme considérait déjà que l'Europe, unie par une profonde communauté spirituelle, forme un tout inséparable dans le domaine de la pensée, tandis qu'il cherchait à définir d'autre part le « génie de la nation », « l'âme », « l'esprit populaire ». Cette conception de l'Europe comme unité intellectuelle est à base d'humanisme. Elle ne provient nullement d'une tendance à remplacer par l'uniformité une diversité voulue par la nature, à effacer les différences, à fondre des particularités contraires. La tendance profonde, au contraire, c'est la reconnaissance des particularités des peuples divers. Mais les facteurs des différentes civilisations nationales sont envisagés comme des fonctions en rapport avec l'esprit européen. Il y a donc ici plus que la compréhension psychologique d'un peuple particulier, laquelle ne réclame aucun effort de synthèse. Je renvoie le lecteur au livre de Max Scheler : *Nation et Conception de l'Univers*[1]. Scheler, qui est un des plus puissants cerveaux de l'Allemagne contemporaine, essaie de caractériser les « idées nationales des grandes nations », entreprise irréalisable si l'on ne sait se placer au point de vue indépendant d'un « citoyen du monde ». Ce désir de définir la mission spirituelle que doit remplir chaque forme de civilisation nationale est très répandu aujourd'hui. La France a montré la voie, suivie, à quelques détails près, par l'Italie, l'Espagne et les jeunes nations de l'Orient européen. Partout on cherche à déterminer les lois selons lesquelles s'est organisée la civilisation nationale et à découvrir quels rapports profonds la relient à d'autres civilisations. On reconnaît que toutes s'ordonnent logiquement dans un plus vaste système. L'influence intellectuelle d'un individu donné s'étend au delà

1. *Nation und Weltanschauung*. Éd. Der neue Geist, Leipzig.

Max Scheler est professeur de philosophie à l'Université de Cologne. Je citerai parmi ses œuvres : *Essence et aspects de la sympathie, Les formes de la connaissance scientifique et la société, Contribution à la sociologie et à la théorie d'une conception de l'univers* (3 vol. Édition Der Neue Geist, Leipzig).

des frontières de sa propre patrie. Tout grand écrivain est aujourd'hui un écrivain européen. A sa valeur nationale s'ajoute une valeur supra-nationale. Valéry et Proust ont subjugué à la fois l'opinion française et l'opinion universelle; de même Conrad, Kipling, Shaw, et, parmi les Allemands, Nietzsche, George, Thomas Mann.

Au nombre des devoirs spirituels d'un peuple figure celui de s'expliquer soi-même, afin de rendre son caractère propre plus accessible, ou simplement compréhensible aux autres peuples. E. R. Curtius, dans son essai intitulé *Civilisation et Germanisme*[1], donne à entendre à ses compatriotes que, sous ce rapport, il leur reste beaucoup à faire. Les étrangers sont parfois perplexes quand ils veulent déterminer les caractéristiques de l'âme allemande, mais les Allemands eux-mêmes y éprouvent quelque difficulté. Les formules imaginées par madame de Staël ne suffisent plus aujourd'hui, et les aphorismes du temps de guerre passent à côté de la question. En France, la définition selon laquelle le trait essentiel de l'âme allemande est le « devenir » par opposition à « l'être » de l'âme latine a trouvé quelque retentissement. On prétend, en somme, que deux forces, l'une dynamique, l'autre statique seraient ici en opposition, ce qui est vrai pour une large part. « L'Allemand lui-même *n'est* pas, il *devient*, il se développe. L'évolution, de ce fait, est la trouvaille et l'apport allemand dans le domaine des idées philosophiques. » Nous trouvons, avant Nietzsche, des affirmations de même sorte dans Fichte, F. Schlegel (« L'idéal allemand n'est point derrière nous, mais devant, à la fois notre but et notre devoir »), Novalis : « Un peuple est une *idée*; il nous faut devenir un peuple. » Ernst Bertram, à qui nous devons un très bel ouvrage sur Nietzsche, écrit :

Cette conception de l'âme allemande en tant que postulat, qu'idée directrice jamais réalisée, jamais réalisable, est aussi kantienne que platonicienne, aussi purement allemande que profondément grecque; elle émane d'un platonicisme conçu à l'allemande, auquel Nietzsche doit lui-même les traits les plus décisifs de sa doctrine, encore qu'il l'ait sévèrement jugé, comme tout ce à quoi il avait part lui-même; un platonicisme allemand dont s'inspira Gœthe (nous ne devons rien

1. *Loc. cit.*

être, mais vouloir tout devenir) et aussi Hölderlin : « Nous ne sommes rien, nous cherchons tout. »

Et Bertram cite encore le mot de Luther qui exprime avec tant de force la même conception :

La loi de notre vie est non d'être bon, mais de le devenir, non d'être sain, mais de le devenir, et en général nous ne vivons pas dans l'être mais dans le devenir, non dans le repos mais dans l'effort. Nous ne sommes point encore quelque chose, mais nous le devenons; rien n'est encore fait ni accompli, mais en puissance; le résultat n'est point acquis, mais en chemin.

Gœthe se soumet noblement à cette loi qui pousse à une ascension ininterrompue vers le bien, à cette conception de l'existence régie par un idéal métaphysique de perfection. En Faust, il a créé son propre symbole : « Ne restez point au degré inférieur, au-dessus duquel je me suis élevé depuis longtemps. » Nous ne prétendons pas que ce dynamisme spirituel soit uniquement allemand, mais il est une des composantes essentielles de l'esprit germanique. Les adeptes de la philosophie bergsonienne sauront le comprendre. Les forces de conservation qui, au lieu du « devenir », favorisent « l'être » ne sont pas sacrifiées pour cela. Dans l'avenir encore la notion de stabilité dans la vie et dans l'histoire tempérera la tendance à l'évolution continuelle. Là où s'opère un mouvement doit exister aussi le repos; comment le mouvement serait-il perceptible sans cela?

La pensée de l'existence conçue sous la forme d'un effort continu a une valeur universelle, et non point restreinte à un seul individu ou à un seul peuple. Elle peut donc devenir la loi de toute une aristocratie intellectuelle. C'est en partant de cette idée que le comte Hermann Keyserling[1] envisage l'avenir de l'Europe. Il assigne aux plus grands penseurs de notre continent l'obligation de concourir à former ce type idéal de l'homme civilisé, inscrit déjà comme un postulat dans la conscience universelle.

1. Le comte Hermann Keyserling est un philosophe connu à Paris. Il est le fondateur de cette « école de la sagesse » qui, chaque année, rassemble des hommes éminents de tous les pays. Sous quelques réserves, on est tenté de la comparer à la décade philosophique des *Entretiens de Pontigny* de Paul Desjardins. Citons parmi les œuvres de Keyserling : *Le journal de voyage d'un philosophe, Connaissance créatrice, Le Monde qui naît*, etc... (Otto Reichl, éd., Darmstadt).

C'est un devoir pour l'Europe de développer le modèle de l'homme civilisé moderne. Il ne faut plus désormais attendre d'Orient la lumière spirituelle. C'est dans nos pays seulement que la pensée nouvelle deviendra une force éducatrice et cela pour deux raisons empiriques : sous son aspect intellectuel et technique, cette pensée a déjà pris corps; la substance à laquelle il s'agit d'insuffler une âme nouvelle est donc toute prête chez nous, tandis qu'elle ne l'est ni en Russie, ni moins encore en Orient. En outre, l'histoire de l'humanité n'a conservé le souvenir d'aucune époque au cours de laquelle tous les ressorts de l'individu et de la société se soient trouvés comme aujourd'hui tendus à l'extrême; ceux qui prétendent devenir les guides de l'humanité doivent être à la hauteur de la multiplicité et de la violence des contrastes qui s'affirment, et seuls des Européens remplissent cette condition. L'Europe, en conséquence, sera la Palestine du monde nouveau [1].

Ces paroles montrent à quel point la conscience de participer au destin de l'Occident est profondément enracinée dans l'âme allemande. La « fuite vers l'Orient », selon la formule à la mode aussitôt après la guerre, était un effet du désarroi et du trouble qui régnaient alors. La réaction ne se fit pas attendre, tant il était clair qu'un peuple dont la carrière intellectuelle va de Leibnitz à Nietzsche, de Gœthe à George, de Bach à Wagner, d'Holbein à Böcklin, ne peut pas trouver subitement sa voie à la suite de Dostoïewsky dans des rêveries messianiques, en dépit de l'enthousiasme qu'elles suscitent en lui [2]. La nostalgie de la forme plastique, du constant, de l'existence en soi témoignée par les Allemands s'explique justement par la tendance dynamique de leur être. Celle-ci les pousse vers les peuples méditerranéens. L'Allemand voit dans l'esprit latin le complément de l'esprit germanique et, réciproquement, dans le second, le complément du premier. L'aimantation de l'esprit allemand le dirige vers le sud et non vers les étendues illimitées du septentrion. Il est dans la nature de l'Allemand de ne pouvoir se définir qu'en fonction d'autrui, et il lui faut pour cela entrer en relations actives avec ce qui existe et tenter de se trouver soi-même en précisant au moins ses rapports avec d'autres formes de civi-

1. *Die neu entstehende Welt.* Éd. Otto Reichl, Darmstadt, 1926.

2. Parmi les livres qui marquent cette réaction, citons : Wilhelm Worringer, *Deutsche Jugend und östlicher Geist* (éd. Cohen, Bonn) et le pamphlet passionné de Sir Galahad : *Idiotenführer durch die russische Literatur*, Albert Langen, éd., Munich, 1926.

lisation. Il y fut engagé tout au long de son histoire, tandis que se développait la civilisation germanique, puisque celle-ci recevait l'influence d'autres civilisations plus anciennes, devenues déjà des forces historiques. Les influences fructueuses, notons-le, sont toutes venues de l'ouest ou du sud. Elles eussent été stériles si elles ne fussent tombées sur un terrain propice et, s'il l'était, c'est précisément en raison d'une même filiation spirituelle vis-à-vis de l'antiquité. Un tel terrain ne saurait, en plus, se prêter tout à coup à l'éclosion de ce renversement des valeurs et des formes spirituelles que contient en germe la littérature russe.

***

Stefan George s'est élevé en un verset de style biblique contre cette emprise du proche Orient : « Cette agitation folle ne sera qu'un feu de paille, jusqu'à ce qu'un homme s'élève parmi ces clameurs vaines. Mais qui donc, chez un peuple d'enfants et de vieillards, est capable de communiquer à la flamme une durable ardeur? » George qui, dans sa vie comme dans son langage, incarne le principe historique, ne pouvait en l'espèce admettre aucun compromis. Le cas particulier de ce poète nous permettra de préciser encore quelques traits essentiels de la littérature allemande[1]. Le type idéal du grand poète a trouvé en Allemagne, sous les traits de George, un nouveau représentant; le visionnaire et le créateur d'une langue nouvelle s'allient en lui; il continue la lignée des Gœthe, des Hölderlin et des Nietzsche. Hostile à son époque, il demeurera cependant pour l'avenir comme une preuve de la valeur durable de notre temps. Son œuvre fait renaître en

1. Je renvoie le lecteur au livre, déjà signalé, de Gundolf : *Stefan George* (1921), à l'ouvrage anonyme : *Georgika* (Bondi, éd., Berlin, 1924) et au chapitre « Stefan George und sein Kreis », dans le volume *Deutschland* de l'ouvrage intitulé *Weltliteratur der Gegenwart*. Franz Schneider, éd., Berlin. 1924. L'auteur des passages consacrés à George est Johann Nohl.

Les principales œuvres poétiques de George sont : les *Hymnes*, les *Pèlerinages*, *Algabal*, les *Livres des Bergers*, *Légendes et Chansons*, *Les Jardins suspendus*, *le Tapis de la vie*, *l'Année de l'âme*, *le Septième anneau*, *l'Étoile d'alliance*, *la Guerre*, *le Poète aux temps troublés*; enfin les esquisses en prose : *Les faits et les jours* (Georg Bondi, éd., Berlin).

un langage vivant les grandes forces éducatrices du passé, et en particulier le catholicisme.

La poésie de George possède ce caractère antique dont les signes, énumérés par Nohl, sont la précision de la pensée, la plastique la plus sublime, les rythmes nets et rigoureusement agencés. Certains poèmes de George sont burinés dans l'airain, tout « charme » en est banni; leur mouvement est viril, sobre, précis. Aux antipodes de George se placerait Rilke[1]. Ces deux poètes personnifient les deux tendances à la fois contraires et complémentaires, qui dominent la poésie allemande, les deux principes que nous avons distingués sous les noms de classique et de romantique, et dont le contraste apparaît ici entre deux formes, l'une plastique et l'autre musicale. George est le champion de la forme plastique; il s'en tient aux contours précis, il définit, il sait donner des choses une vision claire; Rilke est un magicien de la musique des mots, à la recherche de l'infini; son vers est souple, la rime douce. Pour George, il fait jour ou il fait nuit; Rilke connaît toutes les nuances indécises et variables des crépuscules, la mystique de l'âme et des choses. Bien mieux que George, il satisfait aux exigences de « l'art poétique » de Verlaine (« De la musique avant toute chose... Rien de plus cher que la chanson grise où l'indécis au précis se joint. ») Si nous nous demandons, toutefois, quelle est l'influence exercée par George sur l'état intellectuel de l'Allemagne, il nous faut négliger les considérations purement esthétiques. Comme poète et comme éducateur, George n'a voulu donner à notre peuple que des pré-

1. Je renvoie le lecteur désireux de faire plus ample connaissance avec Rilke au numéro spécial des *Cahiers du mois* intitulé : « Reconnaissance à Rilke », dans lequel le poète est analysé aux points de vue les plus divers. Le livre de Geneviève Blanquis : *La Poésie autrichienne* (Les Presses universitaires, Paris, 1926) renferme une étude pénétrante et précise de Rilke. Les œuvres essentielles de ce poète sont : parmi ses recueils poétiques, *le Livre d'heures, Nouvelles poésies, la Vie de Marie, Sonnets à Orphée, Élégies*; parmi ses livres en prose : *Histoires du bon Dieu, la Vie et la Mort du cornette Christophe Rilke* (*Auzteichnungen des Malte Laurids Brigge*), dont Maurice Betz a donné une excellente traduction française (Émile Paul, Paris, 1926); parmi ses traductions: les sonnets de Louis Labé, ceux d'Élizabeth Barret-Browning, les *Lettres d'amour de la nonne Portugaise*, le *Faune* de Maurice de Guérin, *Charmes* de Paul Valéry. Citons enfin sa monographie sur *Rodin* (Le tout, aux éditions Insel Verlag, Leipzig). La dernière œuvre du poète fut les poèmes français du *Verger* (éditions de la Nouvelle Revue française).

ceptes selon lesquels il se puisse former. Nous avons déjà dit que la marque du temps présent, c'est sa disposition particulière à évoquer le passé, à considérer les idées et les formes conçues autrefois, à en faire l'objet d'une étude approfondie et à leur donner une vie nouvelle. Toutes les phases vraiment créatrices par lesquelles a passé la littérature allemande ont comporté une renaissance : celle de l'antiquité avec le classicisme, celle du Moyen âge avec le romantisme. Notre époque accepte, dans l'héritage du passé, tout ce qui porte le signe d'une valeur durable et vraie. Si le sens des valeurs éternelles, qui paraissait éteint depuis longtemps, commence à se réveiller c'est, pour une large part, sous l'action de George. Sa mission fut dès l'abord « de créer l'atmosphère où pût vivre la grande idée ». Cette atmosphère, à la fin du dernier siècle, n'existait pas en Allemagne. Elle ne se crée qu'où existe une communauté spirituelle vivante. Nous avons montré au début de cette étude que les conditions sociales nécessaires à l'établissement d'une telle communauté ne se trouvent pas chez nous, en l'absence de toute concentration locale des valeurs. George a entrepris une concentration de ce genre, et c'est ainsi que se constitua son « groupe ». La force émanant d'une réunion de jeunes hommes étroitement unis dans une aspiration commune vers un sublime idéal devait éduquer et former la génération montante. Il fallait reconstituer un centre autour duquel s'opérât, dans l'ordre, un regroupement intellectuel et moral. Il s'agissait, pour ce groupe central, de personnifier la conception germanique la plus élevée, de sacrifier toutes particularités individuelles au profit d'une pensée représentative de l'âme allemande qui pût s'imposer à toute la nation. « Représenter le génie populaire dans toute son ampleur, et non la tournure d'une certaine catégorie ethnique », telle est la formule qui n'implique rien de moins que de s'abstraire des contingences si profondément diverses, et d'unir tous les contraires en une idée suprême. Pour la réaliser, il faut surmonter un individualisme outré. L'Allemand, toujours isolé, autodidacte de fait, n'apparaissait et ne comptait que comme individu. L'Université n'avait elle-même jamais réussi, contrairement au collège anglais, à produire un type intellectuel, et l'éducation donnée à la noblesse

faisait abstraction de tout idéal intellectuel. Voilà précisément ce qu'a voulu George : former le type modèle de l'intellectuel allemand, constituer un groupe qui eût « l'attitude allemande », c'est-à-dire une manière d'être et de penser qui, sans être uniforme, reposât au moins sur une même formation nationale et fût représentative d'une élite d'âmes généreuses et fortes. Un tel programme exige que l'on prenne conscience des grandes idées qui constituent le bien propre, supra-individuel, de la communauté dans laquelle l'individu trouve place; il impose à toute existence un principe directeur, un effort constant pour équilibrer harmonieusement la vie intime de l'âme et ses relations avec le monde extérieur, la pensée et l'action, les retours sur soi-même et la manifestation des idées. (Max Scheler demande le même effort en critiquant la « fausse concentration de l'esprit, dans le chapitre de son livre : *Nation et Conception de l'univers*, intitulé : *Deux maladies allemandes*.) Il impose de répudier la manière d'être dont parle Gundolf : « En Allemagne, depuis le déclin de la chevalerie, on a tenu la vie intérieure, les rapports de l'âme avec Dieu, pour plus importants que les relations des hommes entre eux et dès lors sont écloses de riches et puissantes individualités beaucoup plus qu'une société, un style, une civilisation une et cohérente. » En un siècle où se rapetissait la mesure des valeurs, où naissait dans l'art une théorie facile de leur relativité, George a maintenu la rigueur classique, il a créé une hiérarchie. « Les grands objets de l'humanité », pour parler comme Schiller, étaient confiés à ses soins. L'enthousiasme, la majesté, la force, l'amour, notions affaiblies par tant d'insipides bavardages, furent évoqués avec leur pleine signification antique. Ce néo-lyrisme a sa source dans une vision d'ensemble de l'homme, de la nature, du peuple, du destin, et non dans une disposition particulière ou une conception individuelle de l'esprit. George est, à l'extrême, imbu du sentiment de remplir une mission : « Il n'y a qu'un Dieu par siècle, et un seul homme est son prophète. » Il parle des données éternelles de l'existence humaine, non en oracle murmurant des formules magiques, mais en créateur agissant en pleine lumière. Il est poussé par le principe classique qui l'anime à « diviniser le corps, et à donner un corps à

Dieu », c'est-à-dire à rendre des honneurs divins à la forme créée, à matérialiser en l'enfermant dans le verbe et dans le rythme ce qui est spirituel et divin. Il faudrait pouvoir montrer par l'usage qu'il fait de notre langue cet enthousiasme pour la forme. Il agit en lui jusque dans ce labeur particulier où l'on recherche la forme seule, et pour elle-même : la traduction. George a traduit Swinburne, Rossetti, Jacobsen, Verhaeren, Baudelaire[1], Mallarmé, de Régnier, d'Annunzio, certains passages de la *Divine Comédie* et les sonnets de Shakespeare.

Nous devons à George qu'à notre époque on considère à nouveau la mission du poète comme grande et sublime. La « discussion poétique » de problèmes sociaux, psychologiques, techniques ou religieux n'a rien à voir avec la notion primitive du poète. Il ne s'agit pas de problèmes mais de l'être même. George ne se fait point connaître par l'attitude qu'il prend vis-à-vis des opinions, des conceptions, des pensées du temps présent. Il se consacre au phénomène premier de la vie elle-même, et la forme que prennent ses visions leur confère une valeur absolue, et non historique et relative. Eros, *amor fati*, beauté, enthousiasme, toutes puissances essentielles dans la vie d'une âme noble, forment la trame de son œuvre. La hiérarchie des valeurs, telle qu'il l'établit, n'a rien d'original au sens d'une conception basée sur des données purement personnelles; il cherche au contraire à fixer des normes spirituelles définitives, non point valables seulement pour nous et notre époque, mais qui l'aient toujours été et le soient toujours. Il lui faut pour cela descendre jusqu'au substratum mythique de la vie. George n'est pas le successeur de Gœthe ou de Hölderlin, et ne chemine point dans une voie qu'ils aient ouverte; il est lui-même un début et une fin. On peut l'imaginer dans un monde plus jeune ou plus âgé d'un siècle, car il représente cette éternelle grandeur qui, dans une création sans cesse renaissante, s'élève de la terre mythique maternelle.

1. Mallarmé a rendu hommage ouvertement à cette traduction de Baudelaire.

***

Nous avons voulu, dans les pages qui précèdent, fixer quelques tendances inhérentes à l'esprit germanique. C'est d'abord une volonté de retour vers notre dernière grande époque intellectuelle, que nous appelons « romantisme ». Par là se dévoile l'intention de créer et de poursuivre une certaine tradition de la forme qui appartient organiquement à l'esprit allemand, et implique le reniement de la seconde moitié du XIXe siècle. Ainsi s'explique seulement la remise en honneur significative de Bachofen et d'autres philosophes et poètes de son temps : Schelling, Baader, Carus, Novalis, Hölderlin, Jean-Paul. Une seconde tendance de notre esprit, c'est l'effort vers la compréhension de ses propres lois et de sa fonction européenne. Nos meilleures intelligences ont cherché à définir la notion spirituelle que représente l'Europe, à expliquer l'Allemagne considérée comme partie intégrante de la communauté européenne. Ce sont, à ce point de vue, les signes de véritables conquêtes que les travaux des Gundolf, des Bertram, des Nadler et des Bäumler. Le génie d'un peuple s'exprime symboliquement dans ses grands hommes; aussi étudie-t-on ceux-ci volontiers : Gundolf, Gœthe et George; Bertram, Nietzsche; Bäumler, Bachofen. (Le *Balzac* de Curtius se rattache à cette série.) Dans ces biographies qui sont comme des monuments élevés en l'honneur des plus grands esprits, les auteurs s'attachent à montrer ce qui, dans chacun d'eux, porte la marque du type allemand éternel et doit servir de modèle proposé à l'imitation des âges futurs. Cette tendance procède d'une volonté d'harmonieux développement, d'une disposition à considérer la vie comme un effort permanent vers un but idéal. Nietzsche, le dernier, a défini cet idéal, et ce qu'il exige de nous; du haut des montagnes helvétiques, solitaire, il a parlé à notre peuple. Son héritier est Stefan George qui, au centre d'un groupe dont il était l'âme, montrant la voie au peuple allemand s'est fait son guide et son modèle.

Pour que ce rapide examen fût plus complet, il faudrait encore parler de Rilke, de Hofmannsthal[1], de Borchardt et de

1. Hugo von Hofmannsthal, poète lyrique et dramatique. Critique doué d'une compréhension très avertie pour les créations de toutes les grandes

Schröder. Ils le mériteraient sans nul doute. Mais je m'efforce de présenter, de préférence à des individus, les aspects les plus typiques de l'âme allemande. Je tiens à dire néanmoins que plusieurs œuvres de ces écrivains sont de tout premier ordre : nombre de poèmes de Rilke et de Hofmannsthal par exemple; de même les « Petits drames », la comédie *le Difficile*[1] et la tragédie *la Tour*[2] de ce dernier auteur; et encore les ouvrages en vers et en prose de Borchardt, les odes de Schröder. On y retrouve la trace des plus belles qualités qui distinguent notre littérature.

On a parlé pendant un certain temps d'un mouvement littéraire dénommé *Expressionnisme*. C'en est bien fini aujourd'huit. Ce fut là une manifestation contemporaine de la Révolution et des premières années qui la suivirent; elle s'est affirmée surtout dans le drame. On peut en interpréter le sens par diverses formules : embrassement général de l'humanité, extase sans forme, ivresse de paix et lutte de classes, jeunesse et lutte de la jeunesse contre les générations plus anciennes, recherche obtuse de Dieu et hystérie intellectuelle. L'expressionnisme était destructeur de toute forme sans avoir la capacité d'en créer de nouvelles, et son historien Bernhard Diebold l'a heureusement caractérisé en intitulant l'exposé qu'il lui a consacré : *Anarchie dans le Drame*[3]. Cette anarchie pénétra jusqu'au langage. On peut comparer ce mouvement littéraire au « Sturm und Drang » de 1770. Mais de ce dernier, auquel se rallièrent d'abord le jeune Schiller et Gœthe, sortit un nouvel ordre intellectuel, tandis que l'expressionnisme s'immobilisa en un radicalisme hirsute et sans intelligence. Il entreprit, entre autres choses, avec un certain dilettantisme, d'introduire la politique dans la littérature, ce qui ne pouvait guère lui réussir, car il ne fit jamais mieux, en fait

époques de la civilisation. Compte avec George et Rilke parmi les poètes lyriques représentatifs de notre temps. Voir l'étude si complète et si sympathique que lui consacre G. Blanquis dans la *Poésie autrichienne*, 1926. Citons encore, parmi ses œuvres, son *Essai sur Victor Hugo* (Bremer Presse, Münich) et ses subtils *Écrits prosaïques* (3 vol., S. Fischer, éd., Berlin).

1. *Der Schwierige.*
2. *Der Turm.*
3. *Anarchie im Drama*, éd. Frankfurter Societätsdruckerei, Francfort-sur-Main, 1923.

d'image du monde à venir, que celle qu'on trouve chaque jour, dépeinte avec plus de talent, dans les articles de tête des journaux socialistes. Il lui manque, pour prendre place dans l'histoire intellectuelle, un grand écrivain et une œuvre qui ait quelque chance de durer.

Les Essais de Heinrich Mann[1] : *l'Homme et le Pouvoir*[2] et de son frère Thomas : *Discours sur la République allemande*[3] sont des produits de notre époque, influencés par la situation politique du pays, mais ils sont « actuels » dans un sens plus élevé. Heinrich Mann montre aux Allemands, en Zola, un écrivain pour qui la politique fait partie intégrante de sa conception du destin, et qui, dans des circonstances décisives, élève la voix, comme la conscience même d'un peuple. Il exige de l'écrivain allemand qu'il participe plus activement à la vie de l'État, qu'il prenne avec la réalité un contact plus étroit, qu'il acquière le sens de sa responsabilité en matière politique. Si le pouvoir est mauvais, il s'agit de le combattre par l'esprit. C'est une exigence du temps présent. J'ai cherché à montrer, au début de cette étude, que l'Allemagne représente en tant qu'État d'une part, en tant que concept de l'esprit d'autre part, deux choses absolument différentes, comment peu à peu l'esprit germanique a pris conscience de la force civilisatrice qu'il contient, bien avant qu'aucune réalité nationale lui correspondît, et comment il est, par suite, chez les intellectuels allemands, de tradition et de coutume d'envisager la politique du point de vue de la pure spéculation historique et philosophique, et non de celui d'une collaboration active et pratique.

Thomas Mann fait, dans son *Discours sur la République allemande*, une profession de foi républicaine parce qu'il

1. Henri Mann, romancier et essayiste; critique satirique de la société, dans ses romans : *Entre les Races, la Chasse à l'amour, le Sujet, les Pauvres, la Tête* (Kurt Wolff, éd., Münich, sauf le dernier, édité chez Zsolnay, Vienne).

Son frère cadet Thomas Mann peut passer pour le représentant de la bourgeoisie allemande cultivée. Romans : *les Buddenbrocks*, récit de la décadence d'une famille en quatre générations; *Altesse Royale, Tonio Kröger, la Mort à Venise* (remarquablement traduit en français par Félix Bertaux, Simon Kra, éd., 1926). Essais intitulés : *Considérations d'un indifférent en politique. Discours et réponse. Efforts.*

2. *Macht und Mensch.* Kurt Wolff, éd., Münich, 1921.

3. *Rede von deutscher Republik*, S. Fischer. Berlin, 1925.

croit que cette forme de gouvernement offre le maximum de possibilités de réaliser l'idéal humain. Il s'adresse surtout à la jeunesse et lui montre comment l'un des siens, un noble, appliquant jadis toute la puissance de sa réflexion à la forme républicaine, voyait en elle le plus désirable des gouvernements, et le gouvernement de l'avenir : c'était Friedrich von Hardenberg, qui se nommait lui-même Novalis. Mais ces réflexions philosophiques à propos de la République, c'est encore du romantisme! Partant de Kant, qui avait écrit : « La constitution politique de tout État doit être républicaine », Novalis et Friedrich Schlegel se sont emparés de cette idée, et l'ont développée. L'idée de la République n'est donc pas une nouveauté pour l'esprit germanique; il n'est à l'heure présente que d'instituer les méthodes politiques qui lui conviennent.

La critique et la chronique de notre temps forment pour une bonne part la matière du roman contemporain. *La Tête*[1] est une satire des classes dirigeantes au début de ce siècle. Derrières les figures caricaturales, on aperçoit la volonté qui anime l'auteur de présenter sous la forme la plus crue ce qu'il y avait de néfaste et de médiocre dans l'ancien système politique et de dépouiller cette période d'avant-guerre de ses derniers oripeaux romantiques. C'est la même volonté de dénoncer le caractère démoniaque d'une époque clôturée par la guerre qui anime l'auteur du roman *Ulrike Woytich*[2], Jakob Wassermann[3]. Ce livre marque une tentative pour déterminer exactement les prémisses de la catastrophe, la manière générale de penser et de sentir, d'où en dernière analyse, devait résulter la guerre. On lit dans l'introduction :

La période comprise entre 1870 et 1920 offre un lugubre tableau de la vie de l'Allemagne et du monde bourgeois. Ascension et chute,

1. *Der Kopf*. Paul of Solnay. éd., Vienne-Berlin, 1925.
2. S. Fischer, Berlin, 1923.
3. Jakob Wassermann appartient à la génération de Hofmannsthal et de Thomas Mann. C'est le romancier le plus fécond, un conteur abondant et fortement doué. Il représente le roman à thèse, si l'on ne donne pas à cette expression un sens trop étroit. Dans ses livres vivent la plupart des personnages caractéristiques du roman contemporain. Œuvres : *les Juifs de Zirndorf, le Gänsemännchen, Christian Wahnschaffe*. Voir aussi son étude autobiographique intitulée *le Chemin que j'ai parcouru, comme Allemand et comme Juif* (Toutes ces œuvres chez S. Fischer, Berlin).

bonheur et destruction, confusion et faute, victoire, présomption et défaite. Le spectateur est effrayé par la complication et les conséquences de tout ce qui arrive... Jamais peut-être des hommes n'ont vécu avec plus d'ardente folie, à la fois aussi avertis et aussi ignorants, aussi conscients d'un but et moralement aveugles, aussi esclaves de leurs illusions et dépourvus de toute étoile directrice, que ceux des deux ou trois générations du dernier demi-siècle. Ce fut exactement comme s'ils s'étaient précipités, en tendant à l'extrême leurs nerfs et leur intelligence, dans une course impitoyable, à la conquête d'un sommet inaccessible; puis, qu'arrivés en haut, en présence d'un abîme ouvert sous leurs pieds, ils y fussent précipités en raison de la vitesse acquise... Les premiers arrivés ont eu beau crier, la masse qui les suivait n'entendit pas leurs appels, et tous allèrent au fond du gouffre. Les survivants sentent, en y pensant, leur sang se glacer dans leurs veines.

Il n'est point indifférent que les maîtres du roman allemand consacré à la période d'avant-guerre choisissent des thèmes épiques (la *Montagne enchantée*[1] de Thomas Mann se passe également avant la guerre). Ils recherchent l'origine du destin, ses signes avant-coureurs, la loi selon laquelle il fallait qu'il s'accomplît. Ils cherchent à marquer les différences entre la vie politique d'avant et d'après-guerre, et dans le recul de l'histoire leur apparaît leur propre existence qui appartient déjà aux temps révolus.

Tandis que philosophes et historiens de la civilisation négligent les années comprises entre 1870 et 1914, pour s'attacher aux périodes fructueuses de l'esprit germanique et de l'esprit européen, le romancier se complaît au contraire à évoquer cette époque qui précède immédiatement la nôtre. La brisure qui s'est produite dans notre manière de penser et de sentir pose au psychologue qui se cache toujours derrière le romancier un problème particulièrement intéressant. Dans quelle mesure, par suite de la guerre, certaines questions psychologiques et sociologiques sont-elles à nouveau d'actualité? Par exemple, le mariage, la responsabilité individuelle et la responsabilité sociale, etc... Toute l'œuvre, si riche et si animée, de Jakob Wassermann en découle; citons *Christian Wahnschaffe, Faber ou les Années perdues, Laudin et les siens*[2].

1. *Zauberberg*. S. Fischer, éd., Berlin, 1923.
2. S. Fischer, Berlin, 1919-1925.

Le *Zauberberg* (la Montagne enchantée) de Thomas Mann recueille la tradition du « roman éducatif », genre dont *Wilhelm Meister* et *Der Grüne Heinrich* sont les modèles accomplis. Le thème ordinaire des romans de cette sorte, c'est l'éducation d'un individu poussée jusqu'à ce qu'il se connaisse à fond lui-même et qu'il aperçoive comment sa propre personnalité s'intégrera de la façon la plus fructueuse dans l'ordre social. Le jeune héros de Thomas Mann est placé entre un écrivain italien, représentant de l'humanitarisme démocratique occidental, et une Russe. Ces figures symboliques de la civilisation latine et de la confusion spirituelle slave agissent sur cet homme d'Allemagne, cet homme du « Centre ». Il aime la Russe en une brève ivresse, et, en même temps, se fait l'auditeur attentif de l'illuminé Italien dont les projets tendent à faire par la démocratie le bonheur de l'humanité. Mais il lui faut chercher sa propre voie, « l'attitude allemande ». Atteint de phtisie, il se creuse la tête en face de la mort pour découvrir le sens profond de la vie. Puis, la guerre l'appelle. Et, pour la dernière fois, nous le voyons au combat, murmurant des bribes d'un lied de Schubert. C'est un petit détail, mais il a son importance : un roman contemporain des plus typique se termine par un lied romantique. N'attribuons pas ce trait au hasard. Ce n'est pas davantage par hasard que le récit de Hugo von Hofmannsthal : *la Femme sans ombre*[1] ne se peut comparer qu'à un conte, tant est mystérieuse et éclatante de couleur et d'harmonie cette prose accessible seulement à un petit nombre de lecteurs.

Ajoutons du moins quelques mots pour indiquer sommairement dans quel sens la présente étude devrait être développée pour donner une vue plus complète de notre littérature. Franz Werfel[2] domine tous nos jeunes poètes lyriques. Ses volumes de vers parus peu de temps avant la guerre témoignent d'un sens tout nouveau de l'existence, défini par leurs titres mêmes : *l'Ami de l'univers, L'un l'autre, Nous sommes*[3].

1. *Die Frau ohne Schatten*, S. Fischer, éd., Berlin, 1920.

2. Signalons ici une excellente anthologie de la poésie lyrique contemporaine composée par H. E. Jakob sous le titre *Poèmes des vivants* (Verse der Lebenden). On y a rassemblé en deux cents pages les productions caractéristiques des courants littéraires les plus récents (édition : Propyläen Verlag, Berlin).

3. Recueils de vers édités chez Kurt Wolff, Münich. Drames : *L'homme*

Le poète y célèbre dans des hymnes pleins d'élan les nobles passions d'un cœur qui bat à l'unisson de l'univers, la bonté pour le prochain, l'amour et la piété envers tous les hommes. « Mon seul désir, ô homme, est d'être ton parent », une affirmation enthousiaste de l'univers, un don total de soi à chaque créature et l'attente pleine d'allégresse de toutes les impressions que donne une heureuse existence, sorte d'*amor fati* juvénile et fougueux. Dans les drames qu'il a publiés depuis, Werfel cherche à donner une forme théâtrale aux états et aux rapports des âmes révélés par l'analyse psychologique.

Les principaux représentants du drame sont aujourd'hui : Carl Sternheim, dont les comédies satiriques touchant l'existence bourgeoise sont d'autant plus artificielles qu'elles sont plus longues, et semblent schématiques, dépourvues de substance : *Le pantalon, Le bourgeois Schiffel, Le snob*, persiflage d'un arriviste forcené, l'*École de Uznach*[1]; Georg Kaiser, qui apparaît comme un volcan aux éruptions annuelles et dont le talent divers et multiforme ne saurait être caractérisé par une formule, car il s'attaque à tous les problèmes psychologiques, sociaux et historiques[2]; en troisième lieu, Fritz von Unruh exprime des espérances extatiques en l'avenir de l'humanité dans des pièces d'un pathétique surchauffé, et se montre dévoré d'un zèle pacifiste qui fait passer bien des gens sur certaines de ses insuffisances artistiques[3]; enfin l'Autrichien Alexandre Lernet-Holenia, auteur remarquablement bien doué qui s'impose de plus en plus, et dont les œuvres : *Ollapodrida, Comédie autrichienne*[4], font apparaître par suite d'une légère déformation de perspective les jeux de l'existence quoti-

au miroir, Maximilien et Juarez, enfin un roman intitulé *Verdi* dans lequel Werfel donne libre cours à son admiration pour ce compositeur qu'il intronise comme un second roi aux côtés de Wagner (Zsolnay, Vienne).

1. Kurt Wolff, Münich.

2. *Les Bourgeois de Calais, Du matin à minuit, Gaz, La Fuite à Venise* (G. Sand et Musset) sont parmi ses pièces les plus connues. On a joué à Paris *Le feu à l'Opéra* (Der Brand im Opernhaus) sans grand succès. Rien de prenant dans son œuvre. Kaiser est un cérébral; il se pose des problèmes et les résout sur la scène. C'est un esprit clair, mais froid.

3. Œuvres : *Une race. Place. Heinrich von Andernach. Bonaparte* (édition : Frankfurter Sozietätsdruckerei).

4. Toutes deux, comme aussi sa tragédie *Demetrius*, éditées chez J. Fischer à Berlin.

dienne sous un jour grotesque. Ces œuvres ont connu de grands succès scéniques.

Le roman est représenté par la génération née entre 1850 et 1860, c'est-à-dire par des contemporains des frères Mann. Citons des auteurs de talent reconnu comme Hermann Hesse, Ricarda Huch, H. Stehr, Jakob Schaffner; le groupe des prosateurs plus jeunes est important, mais sans autant de cohésion. Peu de personnalités marquantes en dehors d'Alfred Döblin, de Joseph Ponten, Alfred Neumann, Arnold Ulitz. Chacun de ces auteurs forme comme un petit univers à part; rien de commun ne les unit, sinon le fait même que chacun d'eux apporte la preuve de cet individualisme, de cette subjectivité qui se révèle ici comme nulle part ailleurs dans la littérature allemande. L'enthousiasme pour le surhomme nietzschéen qui anime Huch[1], le tour religieux et mystique des romans paysans de Stehrs[2], l'attitude tantôt mélancolique, tantôt ironique, tantôt sagement philosophique qu'adopte Hesse vis-à-vis de l'existence, le singulier mélange de réalisme et de spiritualité religieuse chez Schaffner[3], tout cela constitue autant d'éléments par trop disparates pour qu'on puisse songer à les grouper dans les limites d'une même esquisse.

Le roman allemand contemporain, à quelques exceptions près, demeure obstinément subjectif. La plupart des auteurs ne parlent qu'en leur nom propre, ne nous présentent qu'eux-mêmes, leurs manières d'être et leurs opinions dans toute leur rigueur et leur absolu. Le roman se développe difficilement là où n'existe pas une société homogène qui lui fournit l'atmosphère nécessaire à la vie.

La plupart de nos romanciers écrivent moins pour leurs lecteurs que pour eux-mêmes et leurs œuvres quittent rarement la sphère de la vie privée pour un domaine d'ordre plus général. Sans doute ont-ils de nombreux lecteurs, mais un faible retentissement intellectuel. Je rappelle que l'Alle-

1. Ses derniers livres sont ses monographies sur Wallenstein, Bakounine (éd. Inselverlag, Leipzig).

2. *La Cour des Saints. Peter Brindeiser* (S. Fischer, Berlin).

3. *Konrad Pilater. Johannes.* Ce dernier livre est l'histoire d'un jeune garçon au sein d'un institut piétiste; une des plus belles œuvres de ces dernières années (Deutsche Verlagsgesellschaft, Stuttgart).

magne compte vingt-trois partis politiques, et ceci n'est pas sans un rapport profond avec cela. C'est un symptôme duquel on peut tirer bien des conclusions. On ne peut pas parler *du* roman allemand, mais bien *des* romans allemands, et la preuve que nous souffrons là d'une lacune, c'est l'activité toujours en éveil de nos traducteurs. En toute hâte on traduit chez nous tous les auteurs, de premier comme de quatrième ordre (de Proust à Dekobra), qu'ils soient anglais, français, espagnols, scandinaves ou russes. S'il y avait un roman allemand, on se montrerait sûrement plus difficile.

Nous arrivons à la fin de cette étude. Il n'est pas aisé d'apporter quelque apparence d'ordre en une matière aussi vivante, toujours en mouvement et qui, sans cesse, pousse de nouveaux rejetons. On est bien obligé de se contenter de saisir sur le vif quelques exemples et d'expliquer comment ils témoignent d'une orientation spirituelle déterminée par le caractère et l'histoire. Les courants qui se manifestent dans les études relatives à la civilisation sont de grande importance pour qui veut pénétrer la situation intellectuelle de l'Allemagne : études considérables sur les « exemplaires les plus sublimes de l'espèce humaine », de Gundolf, Curtius, Bertram; détermination par Max Scheler du type le plus élevé du savoir, considéré non point tant du point de vue des connaissances théoriques que de celui de l'évolution historique; psychologie de Freud, que l'on pourrait appeler le dernier produit du naturalisme car elle considère les hommes comme de pures machines et ne les soumet à aucun principe spirituel; « panromantisme vitaliste » (l'expression est de Scheler) de ces groupes qui propagent à nouveau Bachofen et qui tentent de remettre en honneur la « poussée vitale » et de transformer la conception habituelle de l'esprit, d'un principe divin créateur en une puissance hostile à la vie (Ludwig Klages, Theodor Lessing); réveil de l'esprit religieux qui explique l'influence d'écrivains catholiques, Przywara, Theodor Hacker, Guardini, ou protestants, Karl Barth, Thurneysen, etc... On voit combien de contrastes englobe le champ de la pensée germanique. On ne peut la saisir en se plaçant en son centre mais seulement par une dialectique serrée appliquée à ces divers contrastes et aux tensions qui se manifestent entre eux. Le nouveau sens

chrétien de la vie, qui est un signe de notre temps, a sa contrepartie dans l'athéisme de deux jeunes philosophes : D. H. Kerler et Nicolaï Hartmann. (Je m'en rapporte à un excellent exposé de Scheler.) Cette nouvelle doctrine soutient — en contradiction avec l'athéisme habituel qui tient l'existence de Dieu pour désirable, mais la déclare aussi impossible à démontrer qu'à réfuter — qu'il y a peut-être un principe universel, théiste ou panthéiste, rationnel ou irrationnel; en tout cas nous n'en savons rien. Mais il ne faut pas qu'il existe de Dieu, pour le salut de la responsabilité, de la liberté, du devoir et du sens de l'existence humaine. Dans un monde créé par un Dieu selon son plan, dans un monde où une divinité placée en dehors des hommes dispose de l'avenir, l'homme, selon Hartmann, se trouve anéanti comme être, comme personne morale. Dans cette forme nouvelle d'athéisme, la négation de Dieu n'est pas ressentie comme entraînant la disparition de toute responsabilité ou une diminution de l'indépendance et de la liberté humaines, mais bien au contraire comme augmentant à l'extrême notre responsabilité et notre souveraineté sur nous-mêmes. Hartmann écrit en effet : « Les attributs de Dieu (prédestination et providence) doivent être reportés sur l'homme. » Il ne désigne pas par là l'humanité selon Comte, mais l'individu qui possède le maximum de pureté, de clairvoyance, de volonté, de responsabilité. Tout ce qui est collectif en fait de conceptions et de désirs (évolution, tendance, progrès) joue le rôle le plus subalterne dans cette éthique foncièrement individualiste. Ayant constaté au début l'isolement de fait de l'intellectuel allemand, j'aboutis on le voit à une doctrine philosophique nouvelle qui tend à justifier cet isolement. Reconnaissons donc là une des tendances de l'esprit germanique. La tendance contraire le pousse à la communauté spirituelle, inaugurée par le romantisme, et parvenue à son intimité la plus étroite dans le groupe de Stefan George. On ne peut pas établir de thèse, quand il s'agit du phénomène que nous venons de signaler, puisque l'antithèse s'avère tout aussi fondée. Pour employer une comparaison que Gœthe appliquait à notre esprit : « Il agit d'après une loi de systole et de diastole ».

On n'examinera pas ici l'importance européenne des

questions signalées au cours de cette étude, qui sollicitent aujourd'hui l'esprit germanique. Notre but était seulement de préciser certains faits, et de les expliquer dans la mesure du possible.

Il y a quelque cinq ans, Maurice Barrès publiait un article intitulé : « Quelles limites faut-il poser au germanisme? » Barrès apercevait dans l'esprit allemand une source de périls pour la France. Je crois qu'on redoute tout de ce qu'on connaît mal, mais aujourd'hui que se dessine une conception nouvelle de *l'homo europæus*, l'ignorance réciproque doit disparaître d'elle-même entre nos deux cultures. Michelet a nommé la France et l'Allemagne « les deux lobes du cerveau de l'Europe ». Pourquoi les vouloir séparer au scalpel?

MAX RYCHNER

(Traduit de l'allemand par ALAIN KERJEAN.)

HOLLYWOOD DÉPASSÉ[1]

II

Mascari au volant, la Chevrolet des deux bootleggers roule sur l'un de ces boulevards longs de trente-cinq kilomètres par lesquels Los Angeles se saisit de l'Océan.

On s'était naguère esclaffé à San Francisco :

— Bâtir à vingt milles de la côte! Une cité qui ne peut avoir de port!

Los Angeles a *défait le lacet de sa chaussure,* allongé ses avenues jusqu'à la mer. Et maintenant le port de Los Angeles bat San Francisco. La plus grosse concentration de coton sur le Pacifique! Les plus gros chiffres du monde pour le pétrole et le bois!

Deux heures de l'après-midi. La Sierra Madre, d'ordinaire couleur de désert, violette, rose ou bleue comme les monts de Gafsa ou de Damas, est de cendre dans la chaleur du jour. Reculant dans le paysage prodigieusement vaste, les buildings de la Cité et les studios d'Hollywood, énormes cubes, ont, dans le lointain, la petitesse de dés non pas jetés sur une table, mais tombés sur quelque large terrasse.

Le quartier nègre : voici, dans de crasseuses maisonnettes de bois, les seules à Los Angeles qui ne soient pas repeintes chaque année, voici le peuple enfant et content, dont les yeux s'amusent de toutes choses. Supériorité à l'égard de

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août.

cette race blanche qui prend au sérieux ses jouets scientifiques et ne sait plus rire.

Dans la Chevrolet, tout de même, sur les faces de ces deux Européens si compliqués, si peu aptes à faire troupeau, il y a aujourd'hui malice et triomphe. Sentiment, assez gratuit sans doute, de domination sur tout ce qui est contenu dans l'immense coupe du paysage.

A l'aube, en effet, ayant retrouvé *Colney Brothers*, les amis ont feint, course et gros rires, un jeu de poursuite qui leur permît d'explorer les alentours du garage. Rien. Rien. Sandroz, en jurant, trébuche contre la porte que sa chute entr'ouvre. Ni gueules de *cops* aux aguets, ni revolvers dressés, trouant l'ombre : la Chevrolet bien sage, bâches intactes, encore couvertes de poussière. Un quart d'heure après, les caisses d'alcool, étiquetées « *Moutarde* » pénétraient triomphalement dans l'arrière-cour de l'épicerie Toselli.

Eh bien, ce matin-là, comme Sandroz déposait la dernière caisse sous le porche coupé d'une ombre fraîche et jeune et bleue, où flotte une odeur de condiments, il a été travaillé d'une étrange impression. Son geste de contrebandier, l'effort hardi de ses bras, il l'a trouvé suspendu, dans ses épaules, à quelque chose d'affreusement banal; à quelque chose de lourd qui, comme une poutre, écrase sa poitrine. Le jeu du *Bootlegging?* Par trop lucratif et facile! Affaire presque administrative...! C'en était donc fait! Cela donc aussi, c'était révolu! La caisse assaillie de lettres rouges qui s'en va sur les épaules du signor Toselli, est tout d'un coup aussi loin de l'émigrant que la chaire paternelle ou que la façade à bossages de l'Université de Lausanne.

A présent, dans l'auto, le visage de Mascari se tourne vers l'ouest : cherchant, dans l'abîme de soleil, l'emplacement de la poursuite nocturne. Où cela s'est-il passé? Sans doute là-bas, par le travers du Pickford-Fairbanks Studio? Mais où diable est la gigantesque bâtisse? Est-ce ça, sous les collines? Cette rognure d'ongle?

— Les idiots, ils ont pris l'avénoue dé gauche! Oun miracle, hein, qué cé garage il était ouvert...

— C'est saint Jacques lui-même — (Mascari a pour prénom Jacopo) — qui a poussé la porte.

— Né ris pas!

Sandroz a touché juste. Le Sicilien en est à présent certain : une Main autre que la sienne a donné le coup de volant, un Souffle a devant lui ouvert l'asile. Mais il se garderait d'avouer à Sandroz une telle conviction. En marge de la fraternité des deux hommes, cette poignante fraternité de complices, un certain lieu est réservé où Mascari ne parle que le dialecte de Palerme. Ce lieu-là est une chapelle à images que le Sicilien porte entre le taillis de l'aisselle et le dôme du cœur.

Sandoz tient à la main un journal : morceau de forêt dont les fibres datent de plus loin peut-être que la première charte du roi George. Le « papier » de soixante-quatre pages, qui a le contenu de trois volumes français, si pesant que le gamin de la distribution n'en peut guère porter plus de deux douzaines, témoigne du gaspillage et de la fausse richesse des États.

Quel suprême message l'Amérique s'adresse-t-elle à elle-même? Quelle image de sa vie voit-elle palpiter sur l'écran des quotidiens? Réclame. Réclame, Réclame. Autos, nourriture, vêtements, machines : toute une grasse matière étalée sous un firmament que hantent les vrais dieux de la théologie mécanique, Pétrole, Cuivre, Acier, Blé, Porc. Voici, entre le faux-col perfectionné et le dentifrice idéal, les dépêches du pays : catastrophes, concussions, mensonges politiques, chiffres effarants mesurant la prospérité générale. Voici l'odeur des scandales et des divorces. Voilà les crimes.

Justement, ce matin-ci, à Hollywood, magnifique *hold-up*. Excitant en vérité! Une jeune fille, entrée seule dans une banque, un revolver à chaque main, a fait lever les bras à tous les employés et les a bouclés dans le sous-sol, *raflant un joli pourboire*. Sandroz, sur le trottoir que font les marges du journal, revoit ce magasin que la police de Los Angeles, se fiant aussi naïvement aux pouvoirs de la publicité qu'une de ces sectes religieuses qui pullulent là-bas, a loué en plein centre. Dans la vitrine, statistiques d'arrestations et beaux cartons à lettres ornementales :

BANDITS! AMATEURS DE CRIMES!
NE VENEZ PAS A LOS ANGELES!

Le *hold-up*? Joli travail. Fructueux. Disparaître ensuite dans une masse de cent trente millions d'hommes est si aisé! Sandroz se sait assez de décision pour réussir un travail de ce genre. Mais le bellétrien ressent une horreur profonde pour tout geste qui risquerait d'ensanglanter ses mains. Et, d'autre part, étant donné le prix que le meilleur peut avoir à payer, fauteuil électrique ou vingt ans de travaux forcés, il estime que la plus éclatante réussite d'un *hold-up* n'augmenterait en rien la considération qu'il a pour lui-même (augmenter cette considération est peut-être le but de sa vie), si, portant à sa limite supérieure l'idée qu'il se fait de sa hardiesse, cette affaire éliminait totalement, du bilan de son activité, l'idée qu'il a de sa prudence. Non, les variations que le jeune homme exécute sur le pas de la « contredanse » (c'est ainsi que, dans son jargon intérieur, Sandroz-Rambert nomme la contrebande : il se voit danser avec l'Alcool une espèce de pas de quatre), ces variations-là suffisent à agrémenter de fantaisie et de risques son existence. Pousser davantage de ce côté? Il faudrait sauter par-dessus le solide parapet que Sandroz estime nécessaire à son âme, et dans lequel il voit même, après tout, pour l'embryon qu'il croit être, l'ébauche d'une future colonne vertébrale.

Sandroz, sans presque le savoir, donne, de son journal, un coup sec sur le bord de la voiture : un de ces coups de commissaire-priseur qui ne sont en eux-mêmes rien que le heurt d'un marteau de bois contre une table, mais après lesquels toute une catégorie d'actes est close. Après lesquels la surenchère est impossible.

— Oui, — s'écrie-t-il, — bootlegger amateur, soit! Mais ce ne serait pas drôle de prendre ça comme métier définitif.

— Eh? *Ma che?*

— Mon vieux, le jour de mes six mois à *Universal*, quand j'ai senti qu'il me poussait aux pieds des pantoufles, tu sais ce que j'ai fait? Tirer ma montre, me donner cinq minutes pour engueuler le *boss* et me faire f... à la porte. Mais quoi? Si c'est pour être obligé maintenant de ramasser n'importe quelle affaire de *booze*! Pour me trouver trois fois plus esclave!... Et de qui!...

Mascari serre le volant contre sa poitrine. Est-ce là le

Rambert coté dans le monde du *booze* pour réussir l'impossible : aller seul dans une méchante barque, la nuit, par les brumeuses tempêtes du Pacifique, relever les caisses suspendues aux filets des pêcheurs; traverser avec un chargement d'alcool Hollywood Boulevard à trois heures de l'après-midi; percer à travers un rideau de surveillance, la cigarette aux lèvres ou jouant d'un banjo truqué, bondé d'opium. (Une singulière habitude distingue ce copain-là : il n'emporte avec soi jamais d'arme).

— *Si scherza o si fa sul serio*? Cent *bucks* pour une balade de vingt-cinq milles, qué veux-tu de plus?

— Cent *bucks* pour suer froid, tu me l'as dit; blêmir, je l'ai vu... Non. Faire ça une fois, pour cent mille dollars, et ensuite cracher à la face du monde! Mais, si c'est là le métier de chaque jour, je n'accepte de m'en occuper que pour rien, pour la beauté des choses!

Lorsque Sandroz évoque aux oreilles de Mascari la pâleur que celui-ci a montrée cette nuit, de nouveau, mais avec un reflet vert et bilieux dans les traits, l'Italien blêmit jusqu'aux lèvres. Et, de nouveau, une espèce de sueur, mais dangereuse, perle sur son visage, autour des paupières.

C'est tout doucement que la langue de Mascari touche les dents, comme l'instrument d'un médecin qui craint de faire mal, comme la main d'une jeune fille se pose sur la manche d'un père irrité. Et des accents de jeune fille, en effet, se forment dans son larynx habitué aux sons rauques.

— *Ma che*? *Che* tou dis?

— Mon vieux, c'est pour cela que je veux faire un tour aux champs d'huile. Il y a peut-être, là-bas, un jeu... plus drôle.

Sandroz mord ses minces lèvres. Il voulait dire : *travail plus réel... travail plus puissant...* Et il a dû prononcer *jeu drôle.* Est-ce qu'il deviendrait lâche à l'égard de son compagnon? Comme un orage autour d'un cap, les traits de Sandroz se convulsent autour du grand nez. Il n'entend pas un Mascari qui se trompe sur ces derniers mots lui dire d'un ton rasséréné où se sont raccommodées les fibres amicales :

— Hum! Tou sais, ils les gardent bien, leurs coffres-forts, les gens des champs d'huile.

L'émigrant considère le vaste et éclatant paysage qui fait

face au ciel : Sierra sauvage, terres désertes où le boulevard s'élance avec une orgueilleuse foi. Quoi? Continuer à chaparder misérablement? A gratter le fumier comme une poule qui cherche un grain?... Non, il faut que le bellétrien la saisisse, cette immensité, qu'il la plie, la mette dans sa poche (son geste accompagnant sa pensée, il plie son journal et le glisse dans sa poche, effectivement). Il a beau être, lui, Sandroz, dans le million d'hommes qui vivent ici, une unité imperceptible : il sait que, le jour où il aura jugé que Los Angeles « est dans sa poche », buildings, et montagnes, et ciel même y seront réellement!

Soudain, déviant comme un nageur emporté par une lame de fond, Sandroz malgré soi s'écrie :

— Tout de même, c'est épatant!

— Evidemmente, d'avoir ritrové, hé, hé, l'auto et les caisses, c'est épatann!

— Non, cette ville fait une figure rêveuse et vague, une figure de buée semblable à celles que l'haleine évoque sur les vitres.

— Oui. Hm. Riche demande de *booze*!

Sandroz, pour soi seul :

— A la fois New-York et le Caire, la Riviera et Bakou. Des gratte-ciel marchant dans des palmes, les dieux de l'écran à quatre tours de roue des puits de pétrole... Masc! Écoute. Il ne faut jamais cesser de voir le monde, même le morceau qui est devant votre nez tous les jours. A Lausanne tous les matins je m'obligeais à découvrir le lac, à m'étonner des Alpes.

— *Per che*, s'étonner? Elles sont là, ces choses...

— Songe, il y a cinquante ans, quand le *boom* de l'or a été fini, Los Angeles n'était encore qu'une bourgade de quelques milliers d'habitants. Imagine un pueblo à demi mexicain, sans pavage dans les rues, sans tramways, presque sans eau. C'est alors qu'ils ont décidé, ces bougres-là! que leur ville deviendrait la première du Pacifique : la première du monde, au vrai fond de leur idée. Ils tracent des avenues dans le désert, organisent une audacieuse publicité sur le climat, sur le sol. Oui, c'est dans un inhabitable chaos de landes, de roche et de sable, qu'ils creusent les fondements de la cité des

milliardaires, de l'hygiène et du plaisir. La ville était déjà quatre fois trop grande : ils en décuplent l'étendue, poussent un tentacule jusqu'à l'Océan, raflant, comme le râteau du croupier, quelques dizaines de villages et de montagnes. Voici maintenant une cité démesurée où Paris et Londres joueraient à cache-cache.

— Et après?

— Après? Une telle cité a besoin d'être environnée d'un pays producteur : on force la Californie à produire fruits secs et vins. La prohibition arrache les vignes? Une épidémie détruit d'un coup tout le bétail, permettant aux États jaloux de mettre aux frontières l'embargo? Eh, pourquoi ne pas créer des usines, et, puisqu'on a un port, pourquoi, ne pas construire des bateaux? Une industrie mammouth commence à barrir. La réclame continue, formidable, servie par d'invraisemblables hasards : c'est ainsi qu'un simple faubourg de la ville devient, aux yeux du monde entier, la capitale du cinéma. Puis il se découvre que Los Angeles s'est précisément assise sur le plus riche gisement de pétrole qui soit au monde. Vois-tu, Masc, ici, à chaque nouvelle crise, les cinquante mille derniers acquéreurs découvrent qu'ils sont volés : chaque fois, à force de vanter leur affaire aux nouveaux arrivants qui les en débarrasseraient, ils finissent par croire à leurs hâbleries et ils restent. D'ailleurs, qu'ils gardent leur lot ou le vendent, ils font fortune, malgré eux. C'est énorme! Respirer ici, mon vieux Masc, rien que respirer, c'est tout ensemble une canaillerie, un acte de foi et une aventure.

— En fait d'aventoure, tou n'es pas difficile. Alors, il y aurait ici neuf cent mille aventouriers? Les milliardaires de Pasadena et les *cops* aussi?

Une amertume à la bouche de Sandroz :

— Tu as raison, fils! Vivre quelque part, fût-ce dans une forêt du Congo, fût-ce au Pôle, ce n'est jamais, en soi, une aventure... La Terre est étroite : juste la place de poser la semelle pour sauter dans le ciel.

Cependant, çà et là, commencent à se montrer des réservoirs à pétrole, énormes et basses tours rondes : donjons de la féodalité américaine, comparables aux gratte-ciel des cités, à ces élévateurs à grain qui dominent plaines et ports.

La chaussée devient noire et grasse. Tachées comme des salopettes, des maisons irrégulières. Aspect misérable qu'ont volontiers les abords des richesses monstrueuses.

Les façades s'écartent. Voilà le premier district du pétrole. Jamais le fils du pasteur ne contemple ce singulier Chanaan sans sentir en lui-même, dans les orgues de sa poitrine, des pieds étranges se poser sur les pédales.

Ce que l'on voit extérieurement d'un puits de pétrole, c'est son derrick : la tour de charpente à claire-voie où l'on manœuvre les tubes. Haut et maigre profil de pyramide tronquée, les traits des quatre angles reliés par une douzaine d'x alternant avec des entre-toises. Jeu géométrique délicatement posé sur la chambre des machines, sur le rig : c'est dans son axe même que se fait le forage. Or, sachant que le derrick californien a d'ordinaire 112 pieds d'élévation, imaginez des centaines et des centaines de derricks, descendant cette pente voisine, se pressant sur les collines là-bas derrière : les premiers épars, les autres rassemblés par la perspective en une seule masse hérissée. Terrifiante armée de monstres mécaniques! On dirait d'on ne sait quelle surhumaine invasion.

— Les tripodes de Mars, — jette Sandoz qui se rappelle Wells. — Après tout, — continue-t-il, — cela nous arrive, en effet, d'un autre monde, le Système des Carbures : soleil de carbone, planètes d'hydrogène.

— Qu'est-cé qué tou penses dé l'affaire indiquée par Beppino? — interrompt Mascari. — On débarquerait vers Malibou Ranch. Tou sais commé la falaise elle est taillée par là?

— Malibu? — (Sandroz tombe d'on ne sait quelle hauteur) — Trop surveillé. Je ne veux pas être l'os que les *prohibs* jettent de temps en temps à ronger aux tribunaux!

La violence du ton surprend Mascari.

— Jé verrai, pour moi... — mâchonne-t-il.

Un encombrement de camions arrête la voiture. L'Italien a le temps de promener sur son compagnon un long regard. Un de ces regards qui, même si l'homme auquel ils s'adressent est assis et qu'ils ne puissent descendre jusqu'aux jambes, le soupèsent, prennent mesure. Ces mains osseuses de Rambert,

crampons lents, soudain légers et subtils, ces lèvres, tiret au terme de toute discussion, ces sourcils qui, dans le danger, lancent des coups de fouet plus décisifs que les détonations d'un browning, comme le Sicilien en est encore fanatique! Mais qu'est-ce que ce singulier changement qu'il croit cet après-midi sentir chez Sandroz? Un recul presque imperceptible. Le bronchement d'un meuble dont on a ôté les cales. Va-t-il, ce Charles, comme les autres, jeter un peu d'honnêteté, morceau de sucre, dans le mélange des prétendus vices? Cependant Sandroz a l'œil sur l'horizon, bien au delà des camions et de la poussière. L'auto repart, il mord à l'espace.

L'espace change. L'armée des derricks a reculé : plus que l'arrière-garde. Des raffineries; un gros *pipe-line*; quelque réservoir géant et plat, sur lequel on pourrait faire manœuvrer un escadron. Puis ce sont des landes, des collines désertes. Çà et là quelque derrick comme un gros insecte mort : le tube a fouillé la terre sans découvrir de veine liquide.

— Hein, si on respirait d'abord le Pacifique? Guyon à cette heure n'a pas fini. Tourne à droite.

Au delà des bâtisses de Long Beach, (en Californie toujours tout est neuf, toujours tout est vaste et magnifique), la confortable jetée semble glisser sur la surface de la mer comme un homme riche qui prend une leçon de patinage. Voici l'Auditorium et les populaires boutiques de ce *Pike* où Sandroz, le premier mois de son arrivée, a gagné sa vie en dessinant les silhouettes des promeneurs. Deux avenues parallèles à la plage; trois rangs de villas longs de huit milles. Nulle part de clôture. Cette confiance : une des noblesses de l'Amérique. Un parc d'un seul tenant semble s'offrir au passant. Bow-windows, porches et frontons dans la verdure; bougainvilléas géants agrippés aux colonnes; palmiers dressant leurs cippes emballés de toile déchirée; bananiers, ficus monstrueux éventrant du pied des massifs de fleurs européennes.

Le prodigieux souffle libre a passé sur le plus vaste espace sans hommes qu'il y ait au monde. Les derniers fragments de terre américaine, les îles de San Clemente et de Santa Catalina, semblent se dissoudre dans l'horizon : véritable horizon du Pacifique, laine froide, toujours brumeux, même

à cette latitude. En deçà de la route qui longe le littoral, des marais, alluvions encore mal fixées, où des machines incessamment déversent de la terre. Bizarre souci d'ajouter quelques empans de sol à l'immense continent qui contemple cette marine immensité!

Sandroz s'avance sur la plage. C'est le sable qui est éternel, non le roc. Tandis que l'air océanique pousse de minuscules vagues et, dans chacune d'elles, une infime nuée de vase, l'émigrant regarde, secrète et sombre joie, une eau sépulcrale, celle des naufrages et des immersions suprêmes, sourdre dans l'empreinte de ses pas.

Une voix que, du fond de l'éternité, il reconnaît à peine :

— On croirait qué c'est bon ici, pour débarquer la marchandise. Eh bien, non. Jé préfère n'importe quels rochers.

Sandroz se tait.

De nouveau, tours de roue, tours de pensée. Finie, la zone des villas. On approche de Signal Hill. Les dernières palmes se profilent sur une usine de gazoline, bibliothèque de tubes horizontaux. La maisonnette de quelque gardien; porche à colonnes, cactus, et un bout de gazon grand comme ce fond de culotte qu'un ouvrier pose sur une planche à l'heure du repas. La Chevrolet se gare aux frontières d'un autre Pays de Pétrole.

Un second détachement de Martiens semble avoir envahi notre terre. Mille tours, chacune haute comme celles de nos cathédrales, habitent de leur élan, de leur bois grossier et réel (quelques-unes, plus sveltes, sont d'acier), de leurs angles recroisés, la poitrine de Sandroz. Grossis comme s'ils étaient vus à la loupe, les derricks les plus proches laissent voir ces filins d'acier qui, crainte des tornades, attachent chaque couronne au sol tout autour, détaillent les tôles ondulées qui couvrent le rig et les baraques adjacentes — les *niches à chien*, dit l'argot des champs d'huile. Si bien que dans l'horizon, les pointes innombrables cessant d'accepter la diminution que leur imposait la distance, prennent chacune l'importance de ces charpentes voisines qui s'élèvent si fort au-dessus des têtes des visiteurs.

D'ailleurs, contempler en amateur les Mille pointes dressés n'est point du tout la même chose que travailler dans l'une

d'elles, comme y songe l'émigrant, ce travail fût-il encore imaginaire. C'est alors que le regard, montant dans l'air vertigineux, se sent sur chaque sommet ébranlé par le passage du ciel rapide, ou qu'il plonge avec inquiétude dans la sombre ouverture de chaque cabane. C'est alors que les fumées s'élèvent avec mystère, que les vapeurs fusent avec angoisse, que les ronflements des machines prennent leur puissance... Une épaisse odeur de mazout. Les semelles des deux hommes s'enfoncent dans un sol poudreux, délabré, rongé çà et là d'un gazon huileux. Par places, larges imbibitions d'eau, ou sable noir gorgé de cambouis; dans les flaques, brillent des irisations grasses.

— Tou té croirais dans les solfatares dé Pouzzoli.

— Il y a cinq ans, c'était ici le quartier populaire de Long Beach. Mexicains, Japonais, Canadiens : maraîchers, manœuvres. Voilà pourquoi, vieux Masc, les derricks sont si serrés. Lors de la découverte du pétrole, chacun a conclu affaire à part. Hein, ces gaillards, un matin, se réveillant riches!

Sandroz se tait, puis :

— Dire que sous nos semelles, sous cette croûte de sol pelé, s'entre-croisent, de toutes parts, non seulement les limites d'astuces rivales, mais fils téléphoniques, canalisations d'eau, de vapeur, de gaz, d'électricité, d'*huile* : au-dessous, à même le globe, mille trompes de moustiques géants plongeant à plus de cinq mille pieds!... Avoir un visage aussi puissant que cette terre-là!

Ils avancent dans le pays misérable et lyrique. Parce que — centaines de millions de dollars! — naît ici une colossale richesse et que les débuts de toute richesse sont dans un contact immédiat avec les choses, les chemins sont défoncés, les charpentes grossièrement jointes et cloutées, les abris tels que ceux d'une troupe en campagne, plus sommaires que des métaphores. Le luxe, ici, est dans l'énergie, dans la précision des machines qui, jour et nuit, travaillent, parquées dans les rigs; la noblesse dans l'attention, dans l'efficacité des hommes qui veillent.

Voilà le sondage 17 de la *Signal Oil* : celui de Guyon. Sandroz approche. Sur ses épaules, toute la hauteur du derrick.

Même pas de porte au rig : rien qu'une baie rectangulaire,

trou obscur dans l'éblouissement du jour. Là-dedans, l'ombre est épaisse, crémeuse. Suffocante odeur d'huile chaude mélangée à un bruit mécanique, grinçant, galopant, strident ou, plutôt, battue par lui comme une mayonnaise. Le premier être qui apparaît à l'émigrant est debout dans une « combinaison » balafrée de cambouis : parfaitement immobile, les yeux tournés vers l'origine du tapage. Grosse face envahie par un dur repos où les os affleurent; la chair, elle, semble subir la contagion de ce cadavre qui est en tout homme. Un moment, et Sandroz distinguera trois autres silhouettes, pareillement droites et immobiles. Enfin, au fond, au plus lourd de l'ombre, que représente cette barre horizontale de clarté? Ni l'un des cent tuyaux qui, de toutes parts, descendent, obliquent, font étoile. Ni un câble. Ni le lumineux rebord de quelque machine. Mais une marque de soleil sur une cinquième poitrine. Celle d'un homme, en effet, devant des pédales et des leviers. Debout aussi. Le maître sondeur.

Dans le bruit souverain, aucun des ouvriers n'a pu entendre le pas des deux hommes. Toutefois, à la diminution de clarté que, sur le seuil du rig, font ces silhouettes opaques, tous ont dû s'apercevoir de leur entrée. Pas un regard pourtant, pas une contenance ne bouge.

Lorsque, du bout de quelque bâton, vous touchez les objets qui vous entourent : le pied d'un banc, le sol où vous tracez un grossier dessin, un caillou que vous écartez, votre sens du tact ne vous semble-t-il pas avoir émigré à l'extrémité de la tige de bois? Eh bien, non seulement le tact, mais presque toute l'âme du maître sondeur réside en ce moment à l'extrémité de la sonde n° 17, à trois mille pieds au-dessous de lui, dans le trépan. Chaque frémissement transmis par la paume ou la semelle, chaque râclement du frein, chaque déclic de manette, va se projeter, à travers une épaisseur incomparablement plus grande que celle de n'importe quelle muraille bâtie par les hommes, sur cette lame d'acier qui fait cent tours par minute. On perçait du schiste. Voilà du sable. Voici à présent une argile striée de graviers dont le pousseur d'outils connaît la rencontre à l'irrégularité de sa mécanique. Donc, la part principale de cette âme réside en bas, dans l'épaisseur de la croûte terrestre. A la surface, une faible propor-

tion de mémoire lubréfie les articulations du « block system » et du rotary; un peu de rancune adhère à cette damnée chemise de la pompe à boue, réparée tout à l'heure avec une tôle de fortune; des traces de sommaire repérage sur chacun des quatre hommes (ainsi les feux de position restent allumés sur des véhicules immobiles). Quant au maître sondeur lui-même, quant à l'idée qu'il se fait en ce moment de sa propre personne, s'il était capable de s'interroger à ce sujet, il lui semblerait qu'il n'a dans la tête aucune pensée individuelle, ni même absolument aucune pensée : seulement, au-dessous, dans la terre, il y a l' « *huile* » qui veut sortir, et, à la surface, un groupe de travailleurs est là pour satisfaire ce besoin.

C'est ainsi que, parmi le mouvement incessant des mécaniques, s'est décantée en deux étages la pensée de cet homme. Nous avons tous besoin de fixité. Dans l'avion le plus follement rapide, dans les déportements de la plus fracassante tempête, l'homme est d'abord obligé de se créer un centre fixe et silencieux.

Donc, raisonnement peu à peu établi une fois pour toutes par le maître sondeur, raisonnement faisant partie de sa carcasse même : que lui importe le visiteur, ce visiteur annoncé par la teinte moins claire prise par sa manche de toile, par des reflets moins vifs sur cette manette d'acier à vingt pouces de sa figure? Quelque ami pour lui ou pour l'un de ses ouvriers? Occurrence bien rare. Le géologue? Bah! Le « renifleur de boue » : un homme *qui sait comment* et se borne à mettre le nez sur le canal d'évacuation, tout au plus à remplir ses tubes. Quelque « légume » de la *Signal Oil*? Eh bien, on est sûr de toujours faire ce qu'il faut. D'ailleurs cela n'arrive guère jusqu'ici, un *boss* de la Compagnie : comme, durant la guerre de tranchées, un sergent dans sa guitoune de première ligne, un « pousseur d'outils » est bien tranquille à cet égard; il place à des distances astronomiques, mesurables, non pas en milles, mais en journées de réflexion ou en nuits de sleeping-car, le Superintendant général de Long Beach et les Présidents et Managers dans leurs Chicagos et New-Yorks. (Il n'y a qu'un seul employé intéressant à la Compagnie : le Mesureur de Temps, qui, les 10 et 25 du mois,

paie en chèques les « mains » des champs d'huile.) Aussi le maître sondeur, maître du rig et du derrick, a-t-il pour principe de ne jamais tourner le regard lorsque quelqu'un pénètre « chez lui ». Il attend qu'une voix frappe son oreille ou qu'une main touche son épaule.

Si le maître sondeur ne bouge pas, ses quatre hommes, qui ne reçoivent d'ordres que de lui, ou, plutôt, des choses elles-mêmes, n'ont pas à bouger davantage. Qu'importe qu'une scorie humaine ait été lancée auprès d'eux par l'éclatante et volcanique ouverture, où bout la lave solaire!

Cependant, il faut croire qu'avant même l'entrée des visiteurs le visage de Guyon était tourné vers la porte. Car, au fond de l'obscur et huileux aquarium, un être globuleux, vêtu d'une carapace à la façon d'un monstre marin, s'émeut et approche, d'un coup de nageoire. Le tranquille visage de Guyon, un peu contracté, creusé d'en dessous par on ne sait quel souci (sans doute ce qui se passe à trois mille pieds sous le sol), s'éclaire : à la fois le jour de l'entrée, et un sourire :

— Content de vous voir. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir?... Hein, tout de même, c'était assez gentil, cette nuit! (Guyon aime à verser aux faits dangereux la potion calmante d'un qualificatif bénin, qui les prive à la fois de leur venin et de leur piquant.)

Au moment où Sandroz voudrait risquer le premier pas vers une autre sorte d'existence, la discipline extérieure que paraissent subir ces hommes immobiles, boulons vissés à leur place dans le formidable tapage, lui est tout à coup affreusement pénible. Autant que l'air visqueux qu'ils semblent boire sans souffrir. Ce qu'il y a de recul, d'éloignement dans toute admiration (c'était avec de l'admiration qu'il avait d'abord considéré les machines), s'accroît jusqu'à le faire passer sur l'autre rive de l'étonnement, l'antipathie : d'où maintenant lui apparaissent tous ces objets. Les traces de bon vouloir qui subsistent en Sandroz (les sentiments ne se détruisent pas si vite) prennent forme de gratuite curiosité. Volte-face dont il ne s'aperçoit point tout de suite.

— Rien de particulier, — fait le bellétrien, étonné lui-même de son manque d'enthousiasme. — On voulait contempler votre gueule dans son cadre, voilà. Et puis, — continue-t-il,

entraîné par un dessein auquel il ne sait pas encore qu'il a cessé de croire, — on veut vous demander un avis.

Pour Mascari, toute cette boutique est située au delà d'un abîme. En vérité, le Sicilien n'a jamais quitté Palerme. Le derrick et son contenu se dressent sur l'autre rive de l'Atlantique, mêlés à l'amas des gratte-ciel : ces piles infinies de coffres-forts. Intérêt du cambrioleur pour la serrure. Dans cette armature gigantesque, rien n'intéresse le bootlegger que d'en chercher le défaut.

— Damné bâtard de trépan! Eh, « Scotty », — crie le maître sondeur, se tournant à demi vers des ombres du fond, — c'est que ça racle : *scrabb... scrabb*!

L'Écossais, tout éloigné des leviers qu'il se trouve, a bien senti que ça raclait! C'est à lui, *derrickman*, qu'échoit la principale besogne en cas de rupture de tige. A lui de monter dans la géométrie des poutres aériennes, sur la plate-forme ou jusque sur cette étroite « couronne » qui, résistant au vent comme un avion, semble, elle aussi, avancer parmi les nuages : ne porte-t-il pas, lacées sur le devant, de magnifiques bottes d'officier aviateur? Incrustées de poussière huileuse comme sa culotte, comme sa chemise entr'ouverte sur le poil de l'estomac, comme le dedans de ses narines. Le grand type maigre dont les ancêtres ont, durant tant de générations, gardé des moutons sur la bruyère écossaise, surveille ses bêtes d'acier. Il sort du rig et, visage triste et loyal, le visage même du berger qui, deux siècles avant, sauvait au péril de sa vie quelque rejeton des Stuarts, va se pencher sur le canal d'évacuation des boues. Encore ce gravat rouge! Bon. Il y aura tout à l'heure du travail.

En vain le maître sondeur, vieil homme du temps des lents sondages à la corde, qui sait toutes les finesses du métier, a-t-il par avance pesé sur la pédale du frein. Au moment même où les visiteurs commencent à distinguer, dans l'obscurité du rig, l'énorme disque de la table tournante et la tige verticale qu'elle entraîne, voici cette tige tressaillir, s'affoler — le temps, pour le maître sondeur, d'étendre la main jusqu'à la roue qui commande la valve d'admission de vapeur.

Le silence, tel qu'une qualité de son dont on aurait oublié le timbre, le silence rentre par la porte du rig, filtre par chaque

interstice, apportant de plus en plus nettement à ces hommes, rangés autour de leur machine arrêtée, le bruit vivant des autres machines, comme un reproche. Du dehors même, le *derrickman* a tout de suite jugé, à l'oreille, qu'il ne s'agit pas d'un arrêt volontaire, ni de « cette damnée chaîne de la table », l'éternelle malade des rigs.

— Cassé! — confirme, lorsqu'il rentre, le maître sondeur. — Et pourtant, tube *West Standard*!... Assez bas, je crains.

Les pires ruptures sont, en effet, celles qui se font près du trépan, ou dans le trépan même.

Rupture de la tige : occurrence où, dans le derrick, choses et gens prennent toute leur importance réciproque. Les unes, leur encombrement, leur poids, l'obstruction de leurs formes; les autres, leur patience, leur vigueur, leur malice. Le maître sondeur ne jette même pas un coup d'œil sur ses aides. Il sait qu'il peut se fier à ces hommes : assez de fois aussi, il a rompu dans leur poitrine le regard dont il voulait la pénétrer pour être enfin parvenu à la nappe secrète.

Ressortir de terre quelque cent quarante tubes longs de 22 pieds chacun, qui se dévissent quatre par quatre (ce qui fait que chaque manipulation porte sur 88 pieds de longueur — voilà pourquoi les derricks sont si hauts — et sur un quintal de poids); puis descendre l'overshot par quelque trois mille pieds de profondeur et dans ses mors saisir la tige brisée : voilà la besogne qui se prépare. Proportions gardées, c'est à peu près le même problème qui se pose au chirurgien, lorsque, armé lui aussi de tubes et de pinces, il va chercher un corps étranger dans l'œsophage ou les bronches, broyer un calcul dans la vessie.

Les deux gaillardes ombres du fond — le *catheadman* qui, d'ordinaire, travaille aux côtés du maître sondeur, et le *piperacker* dont le rôle est de saisir avec son crochet et de guider l'extrémité des tiges — ces ombres tressaillent! Elles ont saisi leurs clés énormes. Il va s'agir de dévisser. Le treuil au delà de cette table, dont maintenant les visiteurs distinguent fort bien les endentures, recommence à tourner. Est-ce que le câble d'acier s'enroule ou se déroule? Guyon dans un coin du rig, vérifie l'overshot, l'instrument de pêche tout enfilé déjà de sa tige. Ainsi qu'une énorme sauterelle, le vieux maître

sondeur va remonter, rentrer — dans son ventre à lui sans doute — la prodigieuse tarière dont il a percé le sol.

Voix du ciel :

— Un quart de tour! Encore deux pouces de câble. Stop!

C'est vrai, l'Écossais qui était rentré vient de ressortir, mais par le plafond, escaladant l'échelle, « grimpant à l'arbre », comme on dit aux champs d'huile. Là-haut, dans la cage de poutres. En cage, comme tous les hommes. Le *catheadman*, parce qu'il souffre à une molaire, mord de convulsive façon tout en tournant la clef, comme s'il arrachait la dent malade. Le gros Letton aux yeux bridés ne s'est pas encore mis à la cadence américaine : il ne sait pas encore qu'un ouvrier américain se fait auréfier la mâchoire aussi luxueusement qu'un baron balte.

Est-ce habitude d'intellectuel, accoutumé à prendre contact avec les choses par de tout autres sortes de gestes? Est-ce l'odeur de cette grasse atmosphère (l'odeur est très capable de dégoûter celui qui, pour la posséder, se penche sur la chair du travail : mais quoi, voudriez-vous que le pétrole sente bon?) Sandroz se sent de plus en plus indisposé par ces objets, par cet ordre. Le bellétrien passe, passe sans rien voir, à côté de ce parfait acte d'essai et de connaissance du monde, à côté de la parfaite convenance et dignité de cet instant.

Guyon, *leadtong* de l'équipe, donne, lui aussi, son coup de main au dévissage. Sandroz :

— A tantôt, vieux... On vous embarrasse en ce moment.

La face penchée ne se relève pas. Sandroz et Mascari réunis n'ont pas l'importance du dernier pas de vis de ce joint.

— Pas du tout, mais si ça vous arrange! Revenez dans une heure. Changement d'équipe.

Les deux ombres debout dans la porte disparaissent : reste l'éclatante et béante embrasure. Mais qui donc, dans le rig, s'occuperait d'elle, au moment d'une rupture de tige? Et pourtant, cette ouverture obstinée, seul vestige de l'univers extérieur, ne forme-t-elle pas, pour ces hommes, vraiment, à la longue, une sorte d'œil surnuméraire, ou d'oreille, ou de nez, suivant l'endroit de leurs faces où, durant le travail, elle se trouve appendue? Et le clair rectangle n'est-il pas aussi, lorsqu'on a le temps, un tableau : le seul qui orne les parois

du rig? On y reconnaît, très bien peints, la grossière route, puis le derrick voisin, puis une multitude de très petits derricks conglomérés ensemble, et, enfin, un morceau de ciel — grand trou foré de toute antiquité dans l'infini gisement des mondes.

Sandroz et Mascari ont gravi le faîte de la colline dite du Signal : c'est d'ici en effet que, dans les temps de la domination espagnole, les contrebandiers adressaient leurs signaux aux navires du large. Maintenant la horde des derricks à l'assaut des pentes : cent soixante mille barils d'huile et deux cent cinquante millions de pieds cubes de gaz par jour.

Entre les tours du pétrole, fort au delà d'elles, le même paysage que tantôt sur la plage. Golfe, îles, Sierra. Mais, comme une bouteille que travaille le verrier, l'espace transparent est « soufflé » par l'altitude, dilaté par le vent. Çà et là y adhèrent des villes, grains de sable.

Une lumière éblouissante et morne pleut au fond de l'espace démesuré. Cette même sorte de lumière que Job devait recevoir sur son fumier. Elle se distribue avec amertume, ainsi qu'une maxime désolée, à l'intelligence des hommes et à la matière des choses. Sandroz a une peine incroyable à vivre la durée de cette heure-là. Dépris de son nouveau rêve, il se sent tout à fait seul. Mascari sifflote. La massive figure de l'Italien, sculptée sur l'inscription cunéiforme des derricks, semble tout aussi illisible. Que faire de ces instants éternels? De l'incroyable vanité des astres?

Quand les deux compagnons, ces compagnons étrangement séparés, reviennent au puits n° 17, les mors de l'overshot — les *chiens*, comme on dit aux champs d'huile — n'ont pas encore mordu la tige. Mais il est quatre heures. Une nouvelle équipe prend possession de ce travail haut dans l'air et profond dans le sol, maigre à distance et gras à la rencontre, et — par les tables et tubes de tous les rigs! — fait de noble acier forgé, lisse et tranchant, fait de boue, d'huile, de vapeur et d'âme.

Cinq molécules humaines s'en vont rincer faces et bras dans l'auge extérieure. Une auge bien commode : si vous y faites barboter un jet de vapeur, vous pouvez, sans savon, très bien y laver votre salopette. Parmi les aisselles ouvertes, les torses nus ou vêtus de B. V. D. (l'ouvrier use là-bas la même marque de combinaison que le millionnaire), un bonhomme à cheveux

rouges, fort confortablement vêtu, mâche une chique et offre des cigares aux ouvriers.

— Sûr, — dit le vieux maître sondeur. — Une petite fille pas bien grosse, une noisette de petite fille, avec un petit tablier. Vous savez que jadis, avec le sondage au câble, les trous étaient bien plus larges : eh, je parle même d'une époque où vous dérouliez plus souvent le chanvre de Manille que les fils d'acier. Juste, il y avait, je dis, un cuvelage mammouth, vingt pouces. Et juste, la tige était hors; on changeait le trépan. Donc l'enfant, apportant les sandwichs, pose le panier. Le père travaillait de l'autre côté du cuvelage: elle lève les bras (comme ils font, ces chevreaux-là!), court tout droit : et, ho... plus de petite fille. L'homme hurlait sur le trou, à quatre pattes. Les larmes tombaient. On a jeté cordes et crochets, bien prêté l'oreille... Bah, six cents pieds! Les jours d'après, tout essayé pour ravoir le corps. Y avait alors — vous n'avez pas vu ça, les jeunes — pour repêcher les câbles, des harpons d'aciers plantés sur une tige, comme des épis. N'ont jamais eu même un morceau du tablier.

— Maintenant, avec l'*overshot*, ça mordrait mieux.

— Bien. Et je dis : ça a coûté cher à cette Compagnie.

— Luisante indemnité au père, eh? — demande l'homme aux cigares.

— Père disparu. Plus vu aux champs d'huile, ni au pays. Mais n'ont jamais trouvé un ouvrier pour travailler ensuite à ce puits-là. Dû percer un nouveau trou à côté.

Les doigts calleux lavent le chevelu de la tête plus doucement, comme si, après cette histoire, cela leur faisait mal de toucher leurs propres os.

Guyon, demi-nu, achève de se frotter le dos, énergiquement, à l'aide d'une serviette roulée en lanière. Puis avec un mélange de courtoisie et d'amitié — non pas le mélange intime d'un cocktail bien secoué, mais des couches séparées comme l'huile et l'eau d'une veilleuse :

— Enchanté de vous voir. Faisons quelques pas de ce côté-ci... voulez-vous?... Savez-vous qui est l'homme au poil rouge? Le propriétaire du terrain. Ancien maraîcher. Quatre ou cinq derricks sur lesquels il touche joliment. Eh bien, qu'il y a-t-il pour votre service?

— Mon cher, — répond un Sandroz auquel, fait à noter, reviennent en cet instant certaines intonations d'étudiant lausannois, — vous savez que j'ai quitté *Universal* il y a un mois. Pas d'avenir. (Il ment de façon délibérée.) Je voudrais, rien que le temps de réfléchir, de chercher (c'est à cela que s'est peu à peu réduit le projet du bellétrien), trouver quelque chose de relativement propre. J'ai donc voulu voir les champs de pétrole.

Mascari a tressailli. *Quelque chose de propre*? L'accent de son compagnon ne paraît pas hypocrite.

— Hm... Ce n'est pas dans les bureaux de la Société, je suppose... Bon! Bon! Inutile de ressauter comme un piston! Donc, vous songeriez à devenir « Cou-Rude? » *Roughnecking*, avoir le cou rude, c'est le nom que nous donnons à l'exercice de notre métier. Je suis un *roughneck*, monsieur : ce que vous êtes libre, dictionnaire en main, de traduire par *voyou*. Mais croyez-vous que l'on est pris dans une équipe quand on veut? Mon garçon, il faut avoir travaillé des mois entiers autour du rig avant d'y entrer. Voyez mes mains!

D'épais calus garnissaient en effet ces mains d'intellectuel : faites pour tenir la plume ou le compas, à en juger par le galbe. L'ingénieur vérifie ses ongles avec un demi-sourire. Au dos de ces mains un peu grasses, une fossette à la naissance de chaque doigt : conformation enfantine qui cause à Sandroz un bizarre dégoût. Guyon parle posément, de façon traînante, un peu irritante.

— J'avais une lettre de Delalande, le gros raffineur. Ils ont voulu me faire entrer à la Direction de Los Angeles. J'ai refusé. Ma première besogne ici? Creuser une tranchée pour un pipe-line. C'était à travers ce même chemin : là-bas, sixième derrick à gauche. Les camarades? De braves gens. Le premier jour, ils ne m'ont pas laissé toucher un outil. Puis j'ai souqué comme les autres. Le seul embêtement que j'aie eu? Lorsque, trompé par la façon dont les copains nommaient entre eux le contre-maître : « fils de p... », *son of a bitch*, je l'ai appelé quelque chose comme Mr. Sunovabitch. Joli nom polonais!... Voilà. Deux mois à toutes besognes : terrassement, pose de tuyaux, nettoyage des rigs. Heureux quand il fallait deux mains de plus à une équipe, pour une cimentation de

cuvelage ou quelque difficile descente de tubes... Temps nécessaire pour connaître les choses et les hommes. Et la langue : ce diable de *slang* californien.

— Mon vieux, je n'ai peur ni de la sueur, ni du tour de reins. En arrivant, on a été laveur de vaisselle, comme tout le monde! J'étais arrivé à la dignité de cireur dans un hôtel, riche place, quand, un soir, glissant le dernier pourboire dans ma poche, je me suis vu content, glorieux, vraiment domestiqué. Le lendemain, j'étais manœuvre, je portais des sacs de farine. Mais ici, il y a quelque chose, je ne sais quoi... La discipline des gestes, peut-être?... Était-ce la peine de tourner le dos aux casernes d'Europe?

— Un bon temps, ce temps de *roustabout*, — continue Guyon, comme si l'autre n'avait pas parlé, mais, pourtant, vis-à-vis de l'ex-ouvrier, la voix du *leadtong* s'est faite plus confiante. — Travail de jour seulement. Tandis qu'à présent, comme les trois équipes se relaient — minuit à huit heures, huit à quatre, quatre à minuit — j'ai deux nuits sur trois d'ébréchées. Hé bien, aujourd'hui, réellement, je sais ce que c'est, un trou! Encore six semaines ici, puis un mois à la Direction, et je file. Percer un autre trou, à la rencontre de ceux-ci, de l'autre côté de la terre en Roumanie. A moins que le *leu* ne fiche le camp! Mon vieux, pour vous, aux champs d'huile, le vrai travail qu'il vous faudrait, très payé, 12 ou 15 *bucks*, et hardi, dangereux, vous aimeriez ça, ce serait charpentier de derrick. Tous chaussettes et chemise de soie! Royal métier qui disparaîtra avec les nouveaux derricks en tubes d'acier. Attendez, ne vous gonflez pas! Pour que le *contractor* vous engage, il faut déjà connaître à fond la charpente.

Il continue :

— Discipline, disiez-vous tantôt? Discipline, oui, mais émanant des choses mêmes. Croyez-vous que le maître sondeur nous donne souvent des ordres? Il suffit qu'il nous regarde. Et nous faisons tout de suite la manœuvre.

Il eut à ce moment un sourire plus large, presque un rire. Comme s'il eût voulu le cacher, il baissa la face et la recula en soi-même par un rengorgement discret : ainsi ces portraits de la Restauration, palissadés de faux-cols diplomatiques.

— Au derrick, voyez-vous, le temps sans travail, c'est de l'ennui... Comme partout dans le monde, peut-être.

Il avait glissé ces mots-là très doucement, sans la moindre trace de mysticisme. Il se tut quelques instants, puis :

— Pour vous, la question qui se pose : aimez-vous l' « huile »?

Assez ému par ces façons confidentielles, Sandroz répondit tout entier, esprit et âme, les traits graves, presque lourds.

— Non. Réellement non. Le seul percement qui m'intéresse : traverser les strates hindoues et kantiennes jusqu'à l'essence nouménale. C'est de ce travail que, moi très indigne, je rêverais d'être, fût-ce un instant, le trépan — (il rit un peu). — L'huile — poursuivit-il (et le travail d'explication de ses pinces osseuses prenait de l'élégance) — ne saurait, de cette besogne-là, me paraître que le substitut ou, si vous le préférez, le symbole un peu grossier.

— Alors, n'essayez pas! Vous vous ennuieriez ici.

— C'est ce que je me disais. Je redoute, moi aussi, pardessus tout, l'ennui.

Mascari :

— Jé suis soûr qu'il y a, en Sicile, des vallées où, si l'on faisait oun sondage, on découvrirait des couches dé vin, datant des Grecs.

— Allons entendre ce que raconte l'homme à la chique.

Tout en se rhabillant, les hommes du rig en effet écoutaient le propriétaire. Le maître sondeur qui, dans sa vie, a foré cinquante-trois puits, avait en ce moment, à travers le crâne, deux puits de plus : ses oreilles velues.

— ... Il était de Canada, il était. Damné pays, on m'a dit : un curé derrière chaque arbre. Partout couvents de granit, mais, hé, hé, toutes fabriques aux 'Merricains! S'il avait appris des moineries à l'école, guère étudié les fractions, je parie! L'agent de la *Signal* qui achetait la poignée de terre s'en est aperçu. Le Canadien s'était prouvé coriace. Avait, de chiffre en chiffre, fait grimper jusqu'à deux mille cinq « caisse », eh? Quand il s'est agi des « royautés », du pourcentage c'est-à-dire, l'homme de la *Signal* coupa court : *Sixième de l'huile pour vous*, dit-il — confortable offre, eh? Or, voilà que l'autre grogne quelque chose comme : *Bien. J'en sais qui ont le septième. Et même le huitième, je sais.*

Réellement, l'agent croit qu'il moque. Offre le huitième avec sérieux : juste un clin de paupière. Qui reçoit un coup dans l'estomac? c'est l'agent, quand il voit que l'homme a les chiffres à l'envers dans sa bénie caboche canadienne : comme quelquefois on a les stations, eh, revenant le dimanche soir de Tia Juana, ayant eu indulgence avec le whisky mexicain... Vla le dixième... Vla le quinzième. Est-ce qu'il eut compassion du camarade, ou peur de voir le contrat passer devant le juge? *Signons le vingtième. Absolument, la Compagnie ne peut rien de plus*!

Un gros rire du maître sondeur, sans lâcher des dents le cigare. L'Écossais, lui, rit à la muette, comme, sur la lande des ancêtres, un chien qui a fait une jolie peur à un mouton.

— Bien, — continue le propriétaire. — Je dis, homme, que moi, par chance, j'ai mieux su comme est comme, et le trou de serrure. Sans quoi, eh? je n'aurais pas salé de côté trois ou quatre dollars. Ni ma villa à Hollywood. Parlant de ça, vieux Scotty, je crois que vous voyez droit. Devant mon porche, au-dessus le grand coquillage de Madragaspar, nécessité de statue pour verser l'eau. Les grosses étoiles d'Hollywood, ont toutes des vases, nulle statue. Je montrerai qu'un homme des champs d'huile sait mieux.

— Je pense, — fait froidement l'Écossais, — que ce serait belle œuvre, comme vous avez été maraîcher, que votre propre statue arrosant de supposés légumes.

— Moi, je le verrais en Mannekenpis, — glisse Sandroz à Guyon.

Drôle de rire que celui de Guyon! Des gloussements interrompus parfois d'*hé, hé, hé* secs qui, on ne sait pourquoi, font penser à des allumettes : peut-être à cause des craquements... Une poule picorant des allumettes, s'en nourrissant exclusivement, telle est l'imagination singulière qu'évoque ce rire de l'écolier, qu'est encore, par certains côtés, l'ingénieur.

—*Nope!* Amis seraient jaloux. Et certaine sorte de reproche pourrait m'être adressée par le visage de la statue quand je prendrais de l'âge, ainsi que vous. — (L'homme roux a très bien mis ces mots-là dans la main du *derrickman*.) — Statues réservées aux Présidents et aux femmes.

— Et au Seigneur Christ, — rappelle gravement l'Écossais.

— Pourquoi pas, — cherche le maître sondeur, — la Statue d'un fort ouvrier de derrick, en toile de travail?

— Femme toujours mieux.

— Pourtant, pas de femme aux derricks, eh?

— Je dis : femme toujours agréable en statue. Plus normalement qu'au naturel, — fait le propriétaire en clignant de l'œil. — Seulement, où trouver une de ces damnées espèces d'homme qui taillent les statues?.. Vous savez qui je veux dire.

— Un sculpteur, 'xactement! Sculpteur est le mot. Dans chaque district 'Ropéen, — assure l'Écossais, qui, embarqué à Glasgow à l'âge de douze ans, est ordinairement l'arbitre du rig en matière de mœurs étrangères, — vingtaines et vingtaines de sculpteurs. Sculpteurs en marbre. Sculpteurs en bois. En plâtre. En bronze. En tout ce que vous voudrez. Autant qu'ici de magasins de tabac. 'Bsolument!

— En réalité? Jamais vu telle chose en Amérique. 'Sppose qu'ici préférable s'informer chez l'architecte, je parie.

Brusquement la pensée de Sandroz s'est aiguillée sur une voie nouvelle : où elle avance comme une locomotive à toute vapeur. Il faut dire que l'artiste en silhouettes du *Pike* a jadis, à Lausanne, en cachette du pasteur, gâché un peu de glaise, un mois ou deux, dans l'atelier Régamey.

— Guyon, vite! Expliquez-lui donc que je suis sculpteur, bon Dieu! Célèbre sculpteur de Paris, Londres, et Lausanne en Hongrie. Moi qui précisément porte aujourd'hui un complet pressé hier à la vapeur! Ah! pour mon adresse, donnez votre hôtel!

Le gentleman-derrick s'émerveille de l'occasion. (Les cérémonies et commissions de l'architecte seraient en moins : gain net.)

— Pourquoi les hautes fortunes américaines originaires du travail... ou de l'opportunité, — jette un Sandroz gonflé et mesuré, aux gestes décisifs, qui frappe Guyon de stupeur, — pourquoi ces fortunes ne donneraient-elles pas leçon à celles de l'écran? Oui, pourquoi? D'ailleurs, excellente idée qu'un symbole féminin. Oh, point de ces figures inconvenantes qui frappent de dégoût le spectateur moral. Il suffit de montrer le quart d'un sein, afin d'indiquer la femme. Une couronne de murs ou de tours sur la tête.

— Ou, peut-être, de petits derricks?

— De petits derricks? Bien. Oui. Hnhn... Très bien. Il y a en vous les pouvoirs et cerveaux d'un artiste, Mr. Rumrill. Je la vois, debout, la Reine Pétrole, hardie, une jambe en avant, montrant des paumes l'eau qui jaillit ainsi que l'*huile*.

Sandroz mime la pose : se rappelant ces « charges » d'atelier où il était passé maître... Mascari ne peut s'empêcher d'admirer son compagnon. Il n'y a que ce Sandroz pour retourner d'un coup sa propre peau et tout de même rester dedans! Pour le bellétrien, lui, il se sent pareil à un acrobate qui, après un saut double périlleux, « se reçoit » correctement sur les pieds. Il saluerait volontiers le public. Il est fier de soi. Pourtant, enfoncée sous la surface, l'écharde de la vérité. Secrète impression d'avoir gâché il ne sait quoi. Est-ce le remords qui lui donne, à deux ou trois reprises, ce mouvement en cercle des épaules, involontaire comme un tic : celui de l'homme qui a endossé un veston gênant? Dans combien de temps l'ancien étudiant saura-t-il qu'il est passé à côté d'une de ces belles solutions qui transfigurent les problèmes?

Il se fait temps de partir. Il ne faut pas que le client voie la Chevrolet. C'est dans une Cadillac ou une Buick que Mr. Charles J. Rambert lui apportera demain le premier croquis. Cependant, le pousseur d'outil, la main sur l'épaule du sculpteur :

— Eh bien, la plus belle chose que j'ai vue de ma vie, scusez, ce n'est pas vos statues et tableaux. C'était un tube. Parfaitement. Un tube de la *West Standard*. Car, pour briser notre *West Standard* aujourd'hui, il a fallu un caillou de diamant ou les dents du diable. Le tube que je dis s'était laissé enclouer. Alors nitro-glycérine. Énorme punition, charge de 65 quarts, de quoi mettre le Capitole de Washington en miettes pour moineaux! Or, après l'explosion, on a retiré, de mille pieds de profondeur, ce tuyau long de dix-neuf pieds, réduit à six : un accordéon, je dis, écrasé, tordu. Eh bien, pas une seule fracture, fissure ni fêlure!

On dirait que le maître sondeur a quelque chose à défendre, à venger.

A l'autre bout du groupe, comme le répons du fidèle à l'église, s'élève la voix de l'Écossais, achevant une autre histoire.

— Et alors, poche crevée, la sonde a « tourné sauvage ». Un *gusher* a jailli, huile et gaz, emportant le derrick! Cela montait à trois cents pieds dans l'air : un grondement que le tonnerre de Dieu s'en serait bouché les oreilles! Vapeur de pétrole à trois milles à la ronde. Imbibant le plafond sur votre vraie tête, le pain dans la bouche. C'est ainsi « *oui-Monsieur!* » que nous avons fait boire et manger du pétrole aux cent mille *Voilà-l'heure-de-ton-bain-chérie!* de Seaside, cinq jours durant, nous, de Signal Hill.

LUC DURTAIN

(*A suivre.*)

LA POLITIQUE
DE LA NOUVELLE RUSSIE
EN ASIE CENTRALE

I

On peut dire que la politique de la Nouvelle Russie en Asie Centrale naquit le 2 février 1919, jour où M. Karakhan présenta au Komintern[1] un rapport dans lequel il préconisait un changement de front dans l'orientation de l'activité bolcheviste.

Jusqu'à cette date, en effet, la jeune République Soviétique, tout enfiévrée de messianisme révolutionnaire, avait tout naturellement dirigé ses premiers essais de prosélytisme vers l'Europe. L'attaque de front est la manœuvre classique d'une jeune troupe ardente et inexpérimentée et il faut des échecs répétés et nombreux pour lui faire comprendre que le vieil « enveloppement par les ailes » est une méthode plus lente peut-être, mais plus sage.

Le Gouvernement de Moscou ne mit pas plus d'un an à s'apercevoir que la vieille loi historique ne souffrirait pas, encore cette fois, d'exception, que le gros effort accompli en 1918 pour bolcheviser l'Europe allait échouer et que les puissances capitalistes étaient, pour le moment du moins, à peu près inexpugnables chez elles.

La forteresse se révélant imprenable de front, on l'atta-

1. Comité de l'Internationale Communiste.

querait donc de flanc; ce fut cette manœuvre que M. Karakhan recommanda aux Komintern, qui l'accepta sans opposition : il fut donc décidé qu'on atteindrait les puissances capitalistes par l'extérieur, en les attaquant sous le couvert du principe d'affranchissement des peuples.

Jusqu'alors, le gouvernement Soviétique, hypnotisé par sa manœuvre directe contre l'Europe, avait négligé son travail dans le continent jaune.

Il existait bien à Moscou, dès 1918, une vague organisation de propagande asiatique, mais sans grands moyens d'action et surtout sans but bien défini. Sitôt alerté par M. Karakhan, le Komintern prit d'énergiques dispositions, et établit un plan de campagne. Pour procéder avec méthode, il classa les pays d'Asie en quatre catégories : d'abord les colonies de territoires sous mandat appartenant aux nations impérialistes : Inde, Corée, Indochine, Syrie, Java, etc.; puis les pays soi-disant indépendants, comme la Perse et la Chine, pauvres peuples « saignés à blanc par les puissances capitalistes »; dans la troisième série rentrèrent la Turquie, l'Afghanistan et le Thibet qu'il convenait de protéger contre la rapacité des vautours étrangers; enfin les républiques asiatiques faisant partie de l'ancien empire russe (Arménie, Georgie, Azerbeidjan dans le Causase, Boukhara et Khiva en Asie centrale), rattachées à la Fédération des soviets par des liens politiques et économiques étroits, constituèrent la quatrième catégorie.

A chacun de ces secteurs, devaient évidemment correspondre des procédés de propagande d'ordre différent. C'était toute une organisation, et fort complète, à créer de toutes pièces.

Dès la fin de 1919, un Bureau d'Asie, doublé d'un comité musulman, fonctionna au Commissariat des Affaires extérieures. En même temps, un bureau de propagande fut installé à Tachkent sous la direction de M. Souritz qui devait devenir plus tard plénipotentiaire des Soviets à Kaboul. De plus, une école spéciale d'agitateurs bolchevistes s'ouvrit à Samarkande, pendant qu'une commission, composée de communistes russes originaires du Turkestan, était chargée de travailler la frontière de l'Inde à travers l'Afghanistan.

Cette phase de l'activité bolcheviste en Asie Centrale fut marquée par un succès dans une des contrées de la deuxième

catégorie (Perse) et par des difficultés qui mirent l'autorité soviétique à deux doigts de sa perte dans certains pays de la quatrième catégorie (Boukhara et Khiva).

II

L'année 1920 vit en effet l'effondrement du gigantesque plan que les Anglais rêvaient d'édifier sur les ruines de l'Empire moscovite. Après avoir occupé politiquement et militairement un immense territoire s'étendant de Bakou à Krasnovodsk en passant par Méched et Bouchir, la Grande-Bretagne dut évacuer peu à peu, devant l'hostilité des populations, le Caucase d'abord, puis les provinces transcaspiennes et enfin la Perse, après avoir été chassée *manu militari* d'Enzeli sur la Caspienne par les troupes bolchevistes.

Ce dernier succès militaire grisa une partie des dirigeants soviétiques. Beaucoup virent dans cet échec de l'Angleterre un avertissement quasi-prophétique : l'Empire Britannique était ébranlé, l'heure était venue de lui porter le coup décisif en cherchant, par une opération militaire de grande envergure, à le frapper en plein cœur, aux Indes.

On peut s'étonner qu'à cette époque, le Gouvernement Russe ait pu même penser à un projet que le solide Empire du Tsar n'avait jamais osé que caresser comme un rêve lointain pendant tout le XIXe siècle. Comment, à moins d'être fous, les dirigeants soviétiques pouvaient-ils envisager la possibilité d'une gigantesque expédition militaire contre l'Inde à un moment où leur pouvoir était encore chancelant en Russie d'Europe, où les difficultés intérieures et extérieures semblaient insolubles, où l'armée même commençait à peine à sortir du chaos et de l'anarchie que la révolution d'octobre 1917 y avait déchaînés?

Ces gens cependant n'étaient pas si fous. Ils pouvaient d'abord compter sur la diversion qu'une entreprise aussi hardie aurait pu apporter à leurs difficultés européennes. Mais ce n'était là qu'un détail. Le gros atout dans la partie était constitué par le fait que depuis 1857, date de la Grande Mutinerie, il s'était rarement présenté un concours de circonstances aussi favorable à une attaque militaire russe

contre l'Inde. Les agitateurs bolchevistes, entretenus sur le territoire de la grande péninsule par le centre de propagande de Tachkent, donnaient des rapports extrêmement favorables : le peuple indien réveillé par les appels de Ghandi supportait mal les déceptions que lui avait apportées la fin de la Grande Guerre; il n'acceptait pas sans une réaction violente la ruine de ses aspirations vers l'autonomie, encore moins les répressions sanglantes que l'impérialisme britannique opposait à ses protestations. Le Pendjab en particulier, soulevé tout entier depuis le massacre d'Amritsar, était prêt, dans sa haine contre l'Anglais, à appuyer l'action d'étrangers qui lui promettaient la liberté et le moyen de se venger de ses oppresseurs.

Cet état d'esprit de la masse indienne n'avait pas été, d'ailleurs, sans influencer fortement la marche des opérations britanniques contre l'Afghanistan, commencées en mai 1919. Malgré une avance des troupes anglaises sur le territoire de l'Émir, les préliminaires de paix signés à Rawalpindi en août de la même année marquaient un nouveau recul de la Grande-Bretagne qui consentait à reconnaître l'indépendance absolue de l'Afghanistan. *Ipso facto* la Russie se retrouvait dans les territoires de l'Émir sur un pied absolu d'égalité avec l'Angleterre et l'accord anglo-russe de 1907, par lequel la Russie reconnaissait à l'Empire Britannique une situation privilégiée en Afghanistan, se trouvait annulé du coup. Le Commissariat aux Affaires extérieures ne laissa pas échapper une si belle occasion de pousser un avantage que les événements à eux tout seuls s'étaient chargés de lui obtenir. Il se hâta de nouer avec Kaboul des relations diplomatiques qui aboutirent rapidement à un accord russo-afghan signé à Moscou le 28 février 1921 et qui devait lui assurer (du moins le croyait-il) une neutralité bienveillante et même une aide armée de la part du gouvernement de l'Émir, au cas où la Russie donnerait suite à ses projets d'invasion armée dans l'Inde.

D'autre part, on pouvait considérer la situation intérieure des confins de la Fédération soviétique en Asie centrale comme stabilisée. Les troupes rouges avaient en effet reconquis Khiva et y avaient proclamé en juin 1919 la République soviétique de Khorezmie; puis, en septembre 1920, le même

sort avait été réservé à Boukhara dont l'Émir avait dû s'enfuir pour trouver asile en Afghanistan.

Le terrain était donc bien préparé et les circonstances favorables. Restait le moyen d'exécution : l'armée. Le Gouvernement de Moscou s'en occupa avec activité, et, au printemps de 1921, les formations d'attaque en Asie centrale étaient à pied-d'œuvre. Elles se composaient d'abord d'une armée régulière avec deux divisions de tirailleurs, trois d'infanterie et trois de cavalerie, soit 70 000 hommes, échelonnés sur la frontière de l'Inde, de l'Afghanistan et de la Perse depuis Kokand jusqu'à Krasnovodsk en passant par Tachkent, Samarkande, Boukhara, Merv et Khiva. Cette armée comportait un matériel d'artillerie important, quelques centaines de mitrailleuses, dont plusieurs dizaines montées sur autos, 25 ou 30 aéroplanes et même des trains blindés.

A ces forces disciplinées s'ajoutait une armée irrégulière composée en grande partie de cavalerie indigène (Kirghizes, Turcomans, Tadjiks, etc.) et qui comptait en avril 1921 une centaine de mille hommes, masse que devait grossir encore une réserve au moins égale en nombre, dont on poussait activement la formation en Turkestan. Enfin, les Soviets se croyaient en mesure de pouvoir compter sur un appui de l'armée afghane et en tous cas sur les 150 000 fusils que les tribus de la frontière indienne, toujours en effervescence, n'auraient pas manqué de mettre à la disposition d'une armée les emmenant piller, comme dans les bons vieux temps, les riches plaines de la grande péninsule.

Quelques mois d'une politique hardie, d'une politique de risque-tout, avaient suffi : au printemps de 1921, le Foreign Office et les Chancelleries averties d'Europe s'aperçurent avec stupeur que la Russie, toute rongée qu'elle fût par le cancer révolutionnaire, s'apprêtait à réaliser le rêve que le vieil empire tsariste n'avait jamais osé regarder en face. Allait-on voir les hordes asiatiques déferler de nouveau sur Lahore et Delhi? Allait-on assister à l'écroulement du colosse britannique entraînant dans sa chute une Europe déjà fort mal en point?

On put le craindre pendant quelques semaines. Mais les jours passèrent sans amener d'événements. Puis on apprit que la Grande Armée destinée à l'Inde se divisait, s'émiettait,

se rongeait elle-même en luttes intestines. Dès lors elle n'était plus à craindre. Le rêve allait rester un rêve.

A quoi était dû cet effondrement soudain? Les très rares agents secrets que la Grande-Bretagne entretenait à l'époque en Asie centrale y furent pour bien peu et il faut en chercher ailleurs les causes profondes.

Pour dire le vrai, Moscou avait été mal informé, et avait envisagé l'état d'esprit de la population avec un optimisme exagéré. Les rapports bénisseurs des cercles de propagande que semblaient confirmer la soviétisation rapide du Turkestan et la conquête aisée de Boukhara et de Khiva, avaient amené le Gouvernement des Soviets à croire que la plus grande partie de la population avait été touchée de la grâce communiste et était prête, avec toute l'ardeur du néophyte, à montrer son loyalisme au nouveau régime.

Il était loin d'en être ainsi. Toute la masse du peuple, après avoir applaudi avec enthousiasme à la destruction des gros propriétaires, ne tarda pas à regarder avec surprise, puis avec colère, les commissaires venus de Russie qui prétendaient tout régenter, tout bouleverser et qui s'attaquaient maladroitement à leurs convictions religieuses.

En 1920, Moscou ne se doutait certes pas des vrais sentiments du peuple; sans quoi il n'eût pas commis la maladresse d'accepter les services d'Enver Pacha et de lui confier un commandement dans une région où le Koran avait, aux yeux de populations farouchement musulmanes, une toute autre valeur que l'Évangile de Lénine. Quand l'ancien généralissime turc arriva en Asie Centrale, il ne fut ni long à comprendre l'état des esprits, ni lent à le mettre au service de sa dévorante ambition.

Enver a été un des rares napoléonides de notre époque troublée. Frustré de ses rêves de domination par la défaite des Empires Centraux en 1918, il avait tourné immédiatement les yeux vers le Turkestan, le berceau de sa race. A défaut du grand Empire Turc, il lui était doux de penser à un grand Empire Touranien, qui s'étendrait du Thibet à la Caspienne avec l'appoint possible des peuples musulmans de l'Afghanistan et du nord de l'Inde. Ce fut sans aucun doute avec cette arrière-pensée qu'il s'installa à Boukhara.

KAZAKSTAN
CASPIENNE
Mer d'Aral
Lac Balkach
TERRITOIRE KARAKALPAK
Sir Darya fl.
Krasnovodsk
Khiva
TURKMENISTAN
UZBEKISTAN
Tachkent
Pichpek
L. Issyk-Koul
KIRGHIZISTAN
Kokand
Bokhara
Samarkande
Poltoratsk
Askhabad
Mery
Duchembe
TADJIKISTAN
Kachgar
TURKESTAN CHINOIS
CHINE
PERSE
Meched
Amou-Darya fl.
Termez
Uzbe-Tadj
Badakhshan
Kushka
Herat
AFGHANISTAN
INDE

Pendant quelques mois il rusa. Il ne se déclara pas ouvertement en faveur des bandes de « rebelles » qui sous le nom de Basmatchis battaient l'estrade un peu partout entre Tachkent et Samarkande. Favorisé par la distance qui le séparait du Gouvernement de Moscou, il lui donna le change aussi longtemps qu'il put, soit jusqu'au 11 novembre 1921. A cette date historique — qu'il choisit peut-être pour dévoiler son jeu — il passa ouvertement aux rebelles et se mit à la tête des Basmatchis dont il avait d'ailleurs favorisé par tous les moyens la formation et l'organisation. Quelques mois après, il se trouvait chef d'une armée assez importante pour pouvoir se sentir la force de jeter le gant aux Soviets. Le 11 mai 1922, il envoyait à Moscou un ultimatum insolent dans lequel il exigeait l'évacuation immédiate des territoires comportant les républiques du Turkestan, de Boukharie et de Khorezmie.

Dès lors la grande pensée d'une invasion armée de l'Inde était définitivement morte. Les Soviets durent employer les éléments loyaux de l'armée expéditionnaire en formation pour mettre à la raison les éléments rebelles soulevés par Enver. Il s'ensuivit une lutte sanglante que la défaite et la mort du général turc, survenue le 4 août 1922, ne termina pas. De longs mois encore, l'armée rouge dut s'employer à mater la rebellion et quand, vers la fin de 1922, il fut permis de considérer la révolte comme à peu près terminée, le Gouvernement de Moscou put mesurer l'étendue du désastre. De l'armée réunie deux ans auparavant pour « anéantir l'Empire Britannique », il ne restait presque plus rien, et du pays naguère prospère, qu'un amoncellement de ruines, villes et villages incendiés, récoltes saccagées, ouvrages d'art détruits : la ligne stratégique de Samarkande à Termez, entre autres, était complètement anéantie.

En dehors des pertes matérielles, le Gouvernement Soviétique eut à en ressentir d'autres encore plus graves, et celles-ci d'ordre moral. La population matée *manu militari* avait perdu, dans son ensemble, cet « esprit bolchevik » dont on croyait l'avoir si bien imprégnée en 1919 et 1920. Les répressions sauvages de l'armée rouge, effectuées un peu au petit bonheur, étaient peu faites pour susciter en faveur du régime un enthousiasme que les organisations de propagande s'étaient

déjà chargées de doucher, avant la rébellion, par des maladresses réitérées. Les dirigeants de Moscou s'en émurent et, là encore, se montrèrent, en ce qui concerne l'esprit de suite en politique extérieure, les dignes héritiers de leurs prédécesseurs. Loin de se décourager, ils s'efforcèrent d'examiner les fautes passées, d'y remédier et de parvenir à leur but en employant d'autres moyens.

La preuve de cet état d'esprit se trouve dans le texte de la « circulaire très secrète » en date du 25 novembre 1922, signée par MM. Staline et Ter Avassenov, et adressée par le Comité Exécutif du Parti communiste aux Présidents du Parti Communiste russe en Allemagne :

L'inauguration d'une Chambre de Commerce pour le rapprochement de la Russie et des États asiatiques doit être considérée comme la première étape en vue de réaliser les problèmes tracés par le IIIe Congrès de l'Internationale Communiste...

L'Internationale Communiste a donné trop de poids aux déclarations faites au IIIe congrès par certains représentants de groupes politiques orientaux concernant les progrès des masses ouvrières en Asie.

Les tendances nationales ont été envisagées par l'Internationale communiste exclusivement comme un moyen pour introduire le communisme dans des régions où régnaient encore des mœurs toutes particulières, où les travailleurs se distinguaient peu des esclaves du moyen âge. L'Internationale a commis ainsi une grande erreur. Les agitateurs ne s'adressaient pas à leur auditoire au point de vue politique, mais exclusivement dans un esprit de parti.

L'Asie centrale et les États voisinant avec les Indes étaient pour la Russie des avant-postes d'où le pouvoir des Soviets pouvait menacer l'Angleterre et sa politique impérialiste dans les colonies. La politique de Lloyd George qui n'a jamais cessé d'exécuter des zig-zags en matière russe, a réussi pendant quelque temps à endormir la perspicacité du gouvernement des Soviets et du parti communiste. La IIIe internationale a réduit le personnel de ses collaborateurs en Asie centrale et dans les Indes. Depuis la formation d'un nouveau Ministère en Angleterre, la Russie se voit obligée de compter avec la conduite rectiligne des conservateurs anglais qui, en ce qui concerne le problème russe, se sont ralliés tout d'abord aux thèses françaises, puis à celle des États-Unis. L'Internationale communiste a donc été amenée à reviser sa tactique. Elle estime que le travail unilatéral des propagandistes n'a pas fourni les résultats désirables et qu'au moment voulu, quand il faudra exercer une pression sur les Indes, ni le Parti communiste, ni le pouvoir des Soviets n'auront sous la main les moyens requis pour influer d'une manière énergique sur une conférence russo-anglaise.

Le Comité exécutif de l'Internationale communiste a trouvé qu'il était nécessaire d'envoyer à Tachkent une Commission, composée de Zinovief, Elliava et Voznessenski. Cette Commission devra procéder à une revision des plus rigoureuses de toutes les sections de l'Internationale Communiste en Asie centrale...

Les écoles de propagandistes ne travaillent pas. Il est vrai que les promotions d'agitateurs ont toujours lieu, mais leur répartition ne se fait nullement en corrélation avec leur spécialité; les agitateurs sont enrôlés par les institutions soviétiques ordinaires au mépris des obligations directes qui se sont imposées aux agents de propagande.

Le camarade Voznessenski est parvenu à envoyer tout au plus 15 propagandistes réellement bien préparés dans les localités les plus importantes des Indes et de l'Afghanistan, alors qu'il faudrait y expédier des dizaines et des centaines d'agents.

Pourtant le temps presse. La Russie des Soviets est obligée de consolider ses relations avec les peuples asiatiques. Il se peut que ce soit sa mission historique; il se peut aussi que cette tâche soit une conséquence directe de la révolution d'octobre. L'État est venu au secours du Parti. La création d'une Chambre de commerce à Moscou devant unifier les intérêts économiques de Khiva, de Boukhara, de la Perse, de la Turquie, de l'Afghanistan, de la Chine, des Indes, est le premier jalon pour la diffusion de l'influence officielle de la Russie des Soviets en Asie.

Lorsque nous aurons des représentations officielles et que les relations commerciales seront nouées dans toutes ces régions, l'appareil communiste pourra travailler avec plus de succès que jusqu'à présent[1].

On ne peut reconnaître ses erreurs avec plus de courage, ni poser avec plus de netteté les moyens d'y porter remède.

Et cependant, cette fois encore, le remède appliqué avec opiniâtreté pendant deux ans ne se révéla point comme la panacée universelle qui devait redonner aux « avant-postes » dirigés contre l'Angleterre toute leur vigueur offensive. Il faut attendre pour cela jusqu'au 27 octobre 1924. Le « Projet de reconstruction nationale », présenté ce jour-là au Comité Exécutif Central de l'Union des Républiques Socialistes soviétiques, marque une date, non plus seulement dans la politique russe en Asie Centrale, mais encore dans toute la politique extérieure de l' U. R. S. S.

Ce jour-là, le Gouvernement Soviétique inventa quelque chose de nouveau en politique extérieure. Le fait mérite d'être signalé, car il est rare à une époque où toutes les diplo-

1. J. Castagné, *les Indes et l'Égypte vues de Russie* (Ernest Leroux, 1925).

maties du monde se meuvent encore dans les cadres que leur a légués Talleyrand.

III

L'idée neuve était de créer, aux confins de l'Union, des républiques modèles dont on allait faire, d'une part, des foyers d'attraction pour les populations étrangères limitrophes, et, d'autre part, des centres de propagande destinés à pousser l'action soviétique le plus loin possible.

Pour atteindre ces deux objectifs, il fallait tenir compte à la fois des conditions ethniques et des conditions en quelque sorte stratégiques des territoires frontières à découper. La nouvelle constitution de l'Asie centrale russe s'inspira assez adroitement de ces deux principes.

Le projet de reconstruction nationale installait le long des frontières de la Perse, de l'Afghanistan et du Turkestan chinois quatre républiques, celles des Turkmènes, des Uzbeks, des Tadjiks et des Kara Kirghizes.

Le Gouvernement de Moscou a laissé entendre que le découpage particulier de ces territoires n'avait été inspiré que par des raisons ethniques. Or, un simple coup d'œil sur la nouvelle organisation politique de cette région rappelle étrangement une carte militaire indiquant les limites d'emplacements de corps d'armée le long d'une frontière menacée d'une guerre éventuelle. Cela seul prouverait qu'on se trouve en présence de raisons d'un ordre un peu différent.

La première des Républiques, celle des Turkmènes (ou Turkmenistan) comprend l'ancienne province transcaspienne, augmentée de deux importants districts qui appartenaient, sous l'ancien régime, l'un au Khanat de Khiva, l'autre à l'Émirat de Boukhara. Le Turkménistan est borné à l'ouest par la Caspienne, au nord par la grande République des Kazaks (naguère des Kirghizes) et par le territoire autonome des Karakalpaks, à l'est par la nouvelle république d'Uzbekistan. Au sud, il s'étend le long de la frontière de Perse et d'Afghanistan sur une étendue de quelque 1 800 kilomètres. C'est une région en grande partie désertique et qui, plusieurs fois grande comme la France, ne compte guère plus d'un

million d'habitants. La capitale est Poltoratsk (anciennement Askhabad) et ses villes principales Krasnovodsk, sur la Caspienne, et Merv.

La population est composée en grande majorité de tribus nomades, riches en excellents guerriers, et soumises à l'autorité de chefs élus et à celle du clergé, spécialement dans le district ayant autrefois appartenu à l'Émir de Boukhara. La classe bourgeoise, qui n'était guère représentée que dans la partie formant l'ancienne province transcaspienne, a disparu complètement.

Toute la vie du Turkmenistan est liée au problème de l'eau, et, dès la création de la nouvelle République, le gouvernement des Soviets s'est efforcé de résoudre la difficulté en donnant satisfaction à la masse des indigents par des règlements équitables concernant l'irrigation. De plus il fut décidé qu'eu égard à la pauvreté du pays, le Turkménistan recevrait d'importants subsides financiers pris sur les fonds communs de l'U. R. S. S.

Des garnisons de l'armée rouge et des centres de mobilisation ont été installés dans les villes les plus importantes.

Le gouvernement local, bien que composé en majorité de Russes qui occupent tous les postes importants (présidence et vice-présidences du Comité Exécutif, présidence et vice-présidences du Conseil des Commissaires, etc.), semble avoir été bien accepté par la population.

La République des Uzbeks ou Uzbekistan, est infiniment plus riche que sa voisine de l'ouest. Elle s'étend sur un vaste territoire depuis Khiva jusqu'à Kokand et englobe les importantes villes de Boukhara, Samarkande (capitale) et Tachkent. Sa frontière commune avec l'Afghanistan est de 250 kilomètres environ, en bordure de l'Amou Darya. L'Uzbekistan compte près de 5 millions d'habitants et « est, de toutes les unités soviétiques d'Asie Centrale, la plus peuplée et la plus riche ».

C'est sur cette région privilégiée que les Soviets poussent leur plus grand effort. En ouvrant le 1er Congrès du parti communiste d'Uzbekistan le 5 février 1925, le camarade Ivanov disait :

Le 1er Congrès d'Uzbekistan marque une étape dans le travail qui s'accomplit en Asie Centrale et qui tend à résoudre la question

des nationalités. Nous entrons dans une ère toute nouvelle de construction nationale et de républiques nationales. Tous nos efforts doivent tendre à faire de l'Uzbekistan une république modèle[1].

Les efforts réclamés par M. Ivanov sont devenus une réalité : La capitale politique a été transférée à Samarkande pour laisser à Tachkent sa qualité de capitale de la propagande, et des millions de roubles ont été dépensés pour faire de la nouvelle organisation la « république-modèle » désirée par Moscou : développement de l'enseignement, règlementation équitable de l'irrigation, intensification de la culture du coton, amélioration des routes terrestres et fluviales et des moyens de transport, reconstruction et création de voies ferrées, formation d'une armée nationale rouge, organisation de centres d'aviation, etc., etc.

La partie est de la République d'Uzbekistan est peuplée en majorité par une population nomade de Tadjiks et de Kara-Kirghizes assez différente de la race Uzbek; le gouvernement de Moscou jugea à propos de conférer l'autonomie à ce territoire. Il y créa donc la République des Tadjiks ou (Tadjikstan), bornée au nord par la République des Kirghizes, à l'est par le Turkestan chinois et au sud par la grande boucle de l'Amou-Darya qui forme frontière avec l'Afghanistan sur plus de 1 200 kilomètres.

Cette situation géographique donne à cet État une importance considérable en ce qui concerne les possibilités de propagande; aussi relève-t-il directement du centre de Tachkent.

Le village de Duchambé a été choisi comme capitale, et de nombreux travaux exécutés aux frais de l'Union des R. S. S. ont réussi à donner à cet amas de cases en torchis, aux trois quarts détruites pendant la guerre des Basmatchis, une physionomie un peu plus urbaine. A l'heure actuelle, Duchambé doit être dotée d'une Maison du Gouvernement, de plusieurs écoles où l'on enseigne le tadjik, d'un abattoir perfectionné, d'une usine électrique, etc.

Bien que très montagneux, le territoire comprend de très considérables espaces cultivables. Les arbres fruitiers

1. J. Castagné, *op. cit.*

y croissent en abondance; la culture des céréales ainsi que celle du riz et du coton ont obtenu un assez haut degré de développement. Le sous-sol est particulièrement riche : charbon, pétrole, soufre et or.

La population compte près de deux millions d'âmes. La majorité est composée de nomades dont les territoires de parcours s'étendent à l'est sur le Turkestan chinois et au nord sur l'Afghanistan. On comprend l'intérêt que peut attacher le gouvernement de Moscou à soviétiser ces indigènes migrateurs qui, de plus, ont l'avantage de parler persan comme leurs congénères Afghans.

En dehors de ces trois États, le gouvernement de Moscou détacha de la Grande République des Kirghizes (rebaptisée récemment République des Kazaks, ou Kazakstan), deux territoires auxquels il conféra l'autonomie. Le premier, dit territoire Karakalpak, capitale Tourt-Koul, est un pays qui tire ses ressources de l'agriculture et de ses pêcheries de la mer d'Aral, installées dans le delta de l'Amou Daria. Le Karakalpakstan ne fait pas, à proprement parler, partie des états d'Asie Centrale, aussi ne nous y attacherons-nous pas.

Le second territoire au contraire, celui des Kara Kirghizes, (rebaptisé récemment Kirghizistan), bien que partie intégrante du Kazakstan, rentre dans le cadre des Républiques frontières modèles. Lorsque la 1re conférence constituante de la région autonome des Kara-Kirghizes se réunit à Pichpek, la capitale, le 24 mars 1925, elle prit connaissance d'un télégramme envoyé par M. Staline, secrétaire général du Comité Central du parti communiste de Russie, et qui commençait ainsi :

> Limitée d'un côté par le Turkestan chinois, faisant face de l'autre à l'Hindou Kouch et à l'Inde, la région autonome des Kara-kirghizes occupe une situation toute spéciale et d'une grande importance pour la propagation des idées soviétiques en Orient[1].

Au point de vue économique, le Kirghizistan, malgré son aspect montagneux, possède d'immenses ressources. En dehors de l'élevage, qui se pratique sur une vaste échelle, l'on trouve des terres cultivables où croissent le blé, le lin, le coton, le tabac, le pavot. L'industrie de la soie y est assez

1. J. Castagné, *op. cit.*

prospère; l'exportation du charbon, du bois, du coton, de l'opium tend à se développer.

IV

On voit que les régions choisies par l'U. R. S. S. pour servir de base à la politique des « républiques modèles » sont riches de possibilités. Il s'agissait pour le gouvernement de Moscou de convertir ces possibilités en réalisations, afin d'amener au plus tôt les populations habitant l'autre côté de la frontière à envier le sort des peuples soumis à l'autorité bolcheviste. Pour avoir une chance de soviétiser une contrée, il faut lui montrer à sa porte une autre contrée où tout va mieux que chez elle, où une population de même race jouit d'une multitude d'avantages distribués équitablement par un gouvernement paternel, prévoyant, et soucieux du confort des peuples qu'il administre.

Voyons les efforts accomplis dans ce but depuis trois ans.

Comme en Perse, comme en Afghanistan, comme aux Indes, les habitants des républiques d'Asie Centrale sont en immense majorité des agriculteurs. L'agriculture devait donc retenir dès l'abord l'attention des Soviets. Suivant le principe déjà appliqué en Russie d'Europe, on s'attaqua aux gros propriétaires fonciers. Les « beys » qui détenaient presque toute la terre furent à proprement parler « supprimés » et leurs propriétés, confisquées, furent partagées entre les plus pauvres des habitants qui se groupèrent en associations sous le nom de « Kochtchis » (gueux). Le Gouvernement de Moscou, sentant que ce serait parmi ces Kochtchis qu'il recruterait ses meilleurs partisans, encouragea et favorisa leurs organisations et s'assura leur appui en comblant leurs chefs d'honneurs et d'argent. C'est ainsi que la Présidence du Comité Exécutif d'Uzbekistan a été donnée à Akhoum Babaïeff qui fonda en 1919 la première association des Kochtchis. Il n'est pas douteux que la masse populaire ait été très favorablement impressionnée par la haute situation réservée à cet homme qui au moment de la Révolution n'était encore qu'un misérable indigent du Ferghana, vivant chichement,

lui et ses six enfants, sur un lopin de terre mesurant moins d'un hectare.

En même temps que le partage des terres, l'irrigation fut réglementée équitablement et très améliorée, notamment en Turkménistan où le problème de l'eau est une question vitale.

En Kirghizistan, des travaux considérables sont en cours, en vue d'utiliser la rivière Tchou à l'irrigation d'un territoire, de plus de 200 000 hectares.

Des communautés agricoles, subventionnées par le Gouvernement Central, ont été fondées et leur action s'exerce sur d'innombrables domaines. Dans la seule République des Kirghizes, plus de 100 000 exploitations fonctionnent sous la direction de 300 communautés agricoles. Toutes ces organisations sont gratuitement fournies de graines de semences, et de matériel par les soins de Moscou, bien entendu dans la mesure où le permet la difficulté des transports. Des écoles d'agriculture ont été installées sous la direction de techniciens russes. Quelques usines textiles fonctionnent, d'autres sont en voie d'installation. Enfin un très gros effort est entrepris pour le développement de la culture du coton.

Les travaux publics ont été aussi poussés activement. Dans ces contrées qui, déjà du temps des tsars, étaient à peu près dépourvues de toutes voies de communication, il était urgent de rétablir d'abord les grandes voies ferrées détruites pendant l'insurrection des Basmatchis. La reconstruction de la ligne de Boukhara à Termez et de Tachkent à Kokand est un fait accompli depuis l'an dernier. La construction de la ligne de Termez à Duchambé se poursuit dans une région extrêmement riche et sans que les difficultés du terrain arrêtent les ingénieurs. A l'absence à peu près complète de lignes télégraphiques, on a pallié par la création d'un réseau de T. S. F., dont le plus gros poste émetteur se trouve bien entendu à Tachkent, capitale de la propagande. Le Tadjikstan, qui manquait à peu près complètement de voies de communication, a été récemment doté d'une route pour automobiles reliant Duchambé à Termez.

La flottille à vapeur naviguant sur l'Amou Daria a été reconstituée et des canonnières promènent le drapeau soviétique le long de la frontière afghane.

Un autre service de navigation, celui-ci entre l'U. R. S. S. et le Turkestan chinois par la rivière Ilii, est actuellement à l'étude.

L'Instruction Publique n'a pas été négligée par les dirigeants moscovites; c'est par ses instituteurs qu'un État répand dans le peuple les idées qui lui sont favorables. Pour arriver sans doute plus vite à son but, le Gouvernement de Moscou a suivi une voie résolument nationaliste. La russification entreprise par les tsars a été abandonnée et l'instruction soviétique est donnée aux indigènes dans leur propre langue. Un effort méritoire a été accompli pour donner à ces populations, qui comptent plus de 80 p. 100 d'illettrés, les connaissances suffisantes pour leur permettre de lire les journaux communistes, imprimés en Turkmène, Uzbek, Tadjik et Kirghize, dont chaque république a été dotée. Le club communiste suit l'école et l'Uzbekistan en compte déjà un nombre considérable dont plus de 15 réservés aux femmes.

Quant à l'armée, elle devait plus que jamais retenir l'attention des Soviets. En dehors des garnisons régulières que l'armée rouge occupe dans les principaux centres, l'U. R. S. S. poursuit avec ténacité un plan d'organisation de régiments indigènes, qui doit obtenir tout son effet dans un délai de cinq ans à dater de 1925. Des écoles militaires spéciales ont été ouvertes en vue de former des cadres indigènes destinés à commander ces nouvelles formations, recrutées actuellement au moyen d'engagements volontaires et sans aucune difficulté. Le goût de la jeunesse turkmène, uzbéke et tadjike pour le métier militaire est d'ailleurs si vif que les autorités bolchévistes d'Asie centrale ne prévoient aucune opposition populaire à l'établissement du service militaire obligatoire qui doit être réalisé à bref délai.

Une base solide d'aviation a été établie à Pattekhissar sur l'Amou Daria, à la frontière même de l'Afghanistan et juste devant l'accessible trouée de la rivière de Bamiyan.

Il est sûr qu'une organisation aussi perfectionnée a demandé beaucoup d'argent, et les minces ressources de ces territoires de frontière, mal outillés économiquement et, de plus, minés par la guerre civile, n'y auraient pas suffi. Aussi, depuis trois ans la caisse centrale de l'Union alimente-t-elle le budget

de l'Asie Centrale : on a pu voir que les résultats intérieurs semblent déjà suffisants pour justifier la dépense.

V

Quels sont maintenant les résultats extérieurs, ceux qui en réalité forment le but plus ou moins avoué de cette gigantesque et coûteuse organisation de propagande? Répondent-ils à la grandeur des moyens employés? C'est ce que nous allons examiner.

Les deux Républiques Turkmène et Kirghize forment les flancs-gardes du système offensif installé par les Soviets en Asie Centrale. Le Turkménistan, créé principalement pour travailler la Perse, a fait ses essais en 1924, en se trouvant derrière l'insurrection qui ensanglanta pendant de longs mois la province persane du Khorassan.

Le Kirghizistan, créé spécialement pour travailler le Turkestan chinois et éventuellement le Thibet, ne semble pas avoir jusqu'à présent répondu à l'espoir que fondaient sur lui les gouvernants moscovites. Pour le Turkestan chinois, le seul fait qu'on puisse relever est la constitution, à la fin de 1925, d'une expédition scientifique (?) destinée à être envoyée à Kachgar, et à la tête de laquelle se trouvait M. Sköld, professeur à l'Université de Lund en Suède. Or, ce M. Sköld est un bolchévisant notoire qui, avant de professer à Lund, était employé à la Délégation des Soviets à Stockholm, en qualité de fonctionnaire régulièrement rétribué, pour exercer sur la presse bourgeoise une influence favorable à la cause moscovite.

En 1926, deux autres expéditions, dirigées l'une par Braït et l'autre par Doubiansk, et destinées à explorer (?) le désert de Karakorum, ne donnèrent aucun résultat appréciable.

En ce qui concerne le Thibet, les résultats ont été aussi peu concluants. En fait, les bolcheviks n'ont pas encore essayé de contre-battre dans ce pays la situation privilégiée que la Grande-Bretagne y détient depuis les traités anglo-chinois de 1906 et de 1914.

Le seul exemple de propagande communiste qu'on connaisse au Thibet est un essai, manqué d'ailleurs, de l'agitateur hindou Mahandra Pratap (sur lequel nous aurons à revenir

plus loin). L'été dernier, quatre Indiens anti-anglais conduits par le révolutionnaire en question, vinrent d'Amérique pour se rendre au Thibet qu'ils atteignirent par Pékin et le Kansou. Étroitement surveillés par la police secrète anglo-thibétaine dès leur arrivée, ils durent repartir pour Changhaï sans que leur propagande communiste ait obtenu aucun effet.

Donc, maigres résultats en ce qui regarde le travail extérieur mené par les deux États Turkméne et Kirghize. Il en va autrement des deux Républiques du centre, Uzbekistan et Tadjikstan, dont le travail est régenté par le centre de propagande de Tachkent et dirigé d'abord contre l'Afghanistan, à travers lequel il faut passer pour atteindre l'Inde, but final — et séculaire — des ambitions russes.

Pour bien saisir la marche de la politique bolchéviste en Afghanistan, il est indispensable d'avoir présente à l'esprit la configuration géographique et ethnographique de ce pays. L'Afghanistan ne forme pas une entité réelle, et son unité même est une chose précaire et artificielle. Il a fallu le génie d'un Dost Mohamed et l'énergie d'un Abdurahman pour réunir sous une autorité unique des races et des tribus aussi disparates que celles qui habitent le Kafiristan et Herat, Kaboul et Kandahar, Ghazni et Mazar-i-Chérif. Toutes les combinaisons politiques n'empêcheront jamais ce pays d'être coupé en deux par la gigantesque barrière de l'Hindou-Kouch, qui fait de l'Afghanistan deux tronçons épars au sein desquels les réactions politiques sont forcément dissemblables et souvent contraires.

Le traité de 1921 donne aux Soviets le droit de posséder, outre leur représentant diplomatique de Kaboul, un Consul-Général résidant à Mazar-i-Chérif et dont la circonscription s'étend à toutes les provinces septentrionales de l'Afghanistan depuis l'Amou Daria jusqu'à l'Hindou Kouch. Dès lors, la politique russe, tout en gardant un but unique, employa deux procédures correspondant à deux organisations différentes : celle du nord tendant à soviétiser les provinces afghanes du Turkestan et du Badakstan, celle du sud destinée à opérer par tous les moyens une pression sur le Gouvernement de l'Émir, tout en armant des batteries contre l'Inde.

Le milieu dans lequel le foyer de propagande du nord

exerce son activité est formé par une population de gens de plaine, mous, d'un naturel faible, et enclins à suivre n'importe quelle loi, à obéir à n'importe quelle administration : il est difficile de trouver un bouillon de culture plus favorable au virus bolchévik. Si, de plus, on peut aggraver parmi ces paysans frustes des motifs de mécontentement contre les autorités afghanes, si en même temps on peut leur faire toucher du doigt une organisation supérieure à celle à laquelle ils sont soumis et qui soit apte à leur procurer des avantages certains, il n'est pas douteux que ces gens simples suivront comme des moutons les bergers rouges qui voudront bien se présenter.

Or, il se trouve que ces deux conditions sont, à l'heure actuelle, remplies, l'une par suite de l'impéritie du Gouvernement de Kaboul, l'autre grâce au sens politique du Gouvernement de Moscou.

Sur les deux rives de l'Amou-Darya, la population est de même race, parle la même langue. Mais, du côté afghan, les paisibles laboureurs uzbeks et tadjiks sont rançonnés par de petits gouverneurs avides et par les indésirables « colons » afghans que l'Émir expédie au delà de l'Hindou Kouch, quand le Gouvernement des Indes demande d'une façon trop pressante la tête des bons musulmans qui assassinent périodiquement les officiers de Sa Majesté Britannique dans la passe de Khyber. Les « colons » afghans, qui ont des fusils et très mauvais caractère, s'empressent, grâce à la complicité indulgente d'une administration paternelle pour eux, de dériver à leur profit les canaux d'irrigation, ce qui a pour résultat d'affamer la population autochtone. Il convient d'ajouter à ces premiers inconvénients les incursions continuelles de bandits turkmènes, tous prêts à prendre les roubles et les ordres de Moscou et qui pillent villages et habitations, terrorisent les habitants, sans que rien leur soit opposé, vu l'absence complète de troupes et de gendarmerie dans ces régions, bien trop éloignées de la capitale pour que l'Émir y prête la moindre attention.

De l'autre côté de l'Amou-Darya au contraire, les Uzbeks et Tadjiks soumis à l'autorité soviétique jouissent, ainsi que nous l'avons vu plus haut, de conditions d'existence

infiniment supérieures à celles de leurs congénères afghans. Les nouvelles Républiques d'Asie centrale sont dotées d'administrations autonomes et intègres. L'ordre règne, les taxes sont légères, l'irrigation est abondante et réglementée, le paysan est propriétaire de sa terre et tout semble pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Les Russes se sont bien gardés d'ailleurs de conserver sous cloche ce nouvel El Dorado : dès que l'organisation a été au point, ils se sont empressés d'en exhiber tous les bienfaits aux « camarades » afghans en recrutant à grands frais sur la rive gauche de l'Amou-Darya la main-d'œuvre nécessaire à la reconstruction des voies ferrées détruites en 1921 et 22 par les Basmatchis. Pendant cette période de reconstruction, rien n'a été épargné pour faire miroiter aux yeux éblouis des travailleurs afghans les avantages et les splendeurs du paradis bolchévik : salaires élevés, bonne chère, etc. Revenus les poches pleines à leurs taudis, à leurs champs pelés, à leurs gouverneurs rapaces, ces milliers d'Afghans sont devenus autant d'agents porteurs de la bonne parole.

Le procédé a donné des résultats probants. En 1921, à la suite de la répression brutale exercée par l'armée rouge pour arrêter la « révolte » des Basmatchis, plus de 200 000 personnes formant 45 000 familles, soit le cinquième de la population totale du Tadjikstan, avaient gagné l'Afghanistan emmenant leurs troupeaux. A la suite de cet exode, certaines régions du Tadjikstan, jadis prospères, s'étaient trouvées transformées en déserts. Le Gouvernement de Kaboul avait mis à la disposition des émigrés des terres au nord de l'Afghanistan dans la grande boucle de l'Amou Darya; mais beaucoup moins fertiles que celles du Tadjikstan, elles étaient en outre grevées de lourds impôts, perçus au profit de l'Émir et des petits gouverneurs locaux. Aussi les émigrés ne tardèrent-ils pas à connaître la misère et à regretter leur patrie. Dès que la nouvelle leur parvint que le Gouvernement Soviétique, non content d'accueillir les émigrés, se préoccupait de leur porter secours par des dons et avances en nature et en argent, dispense d'impôts, etc., une réémigration se produisit; elle se poursuit à l'heure actuelle à une cadence accélérée et ne porte pas seulement sur les anciens sujets russes.

Cet exemple montre mieux que n'importe quoi la valeur du foyer d'attraction que représentent les nouvelles républiques sur la population fixée au nord de l'Hindou-Kouch en territoire afghan, et sur les effets de la propagande exercée dans cette région depuis trois ans par les agents de Moscou.

Dans les provinces du sud, les résultats de l'activité bolcheviste sont peut-être moins probants, mais cela ne tient ni à ce que les représentants diplomatiques de l'U. R. S. S. prennent moins de peine ni à ce qu'ils dépensent moins d'argent.

Le milieu qu'ils doivent travailler est sensiblement moins favorable que celui du nord : d'un côté une population de montagnards, guerriers, batailleurs, musulmans fanatiques et absolument insensibles aux charmes de la civilisation et du confort dont ils peuvent, du haut de leurs montagnes, contempler les résultats sur l'immense plaine indienne; d'un autre côté les gouvernants afghans, pas très intelligents, mais méfiants et roublards.

La position n'est pas aisée, mais Moscou et Tachkent savent à quoi s'en tenir et en ont tiré le meilleur parti possible. On a employé là-bas des moyens pécuniaires puissants. Moins de trois mois après l'arrivée du dernier représentant diplomatique de l'U. R. S. S. à Kaboul, les boutiques des changeurs de la capitale regorgeaient d'or russe. Les pièces de 10 roubles à l'effigie de Nicolas II atteignirent vite une telle abondance qu'on put s'en procurer dans tout le bazar au même prix que les pièces de 20 shillings du roi George, bien que la livre russe pèse près d'un dixième de plus que la livre anglaise. Par combien de poches cet or passe-t-il avant de parvenir aux mains des changeurs? Quelles complaisances ces sommes énormes récompensent-elles? Jetons un voile et contentons-nous de constater des faits.

Par le canal de son plénipotentiaire, le Gouvernement de Moscou attaqua hardiment de trois côtés à la fois, braquant en même temps ses batteries sur les gouvernants afghans, sur la population du vilayet de Kaboul et sur les tribus de la frontière indienne.

On peut considérer que le premier objectif fut atteint en 1925. A cette époque le ministre de l'U. R. S. S. parvint à mettre la main sur l'aviation militaire afghane. Les 10 aéroplanes

de l'Émir furent sous le contrôle absolu de 25 ou 30 pilotes et mécaniciens bolcheviks, eux-mêmes sous le contrôle absolu de la Légation de Russie. En outre, le seul et unique poste de T. S. F. que possédait le gouvernement afghan fonctionna dorénavant sous la direction d'un opérateur russe, en relation continue avec la station du centre de propagande de Tachkent. Grâce à ce procédé, le plénipotentiaire soviétique fut à même de connaître les événements pouvant se passer sur la frontière russo-afghane quinze jours avant l'Émir qui, en l'absence de tout fil télégraphique et de toute station de T. S. F., devait se contenter de coureurs pour communiquer avec ses provinces du Turkestan et du Badakhshan. Les Soviets exerçaient ainsi leur contrôle sur deux services publics dont la contre-utilisation ou seulement le sabotage étaient susceptibles de couper les jarrets au Gouvernement Afghan en cas de conflit ou de révolution au nord de l'Hindou-Kouch.

Les méthodes employées vis-à-vis de la population elle-même sont naturellement différentes. Là, le plénipotentiaire bolchevik a porté son travail de propagande sur un terrain où aucune légation européenne ne peut le suivre : il s'adresse directement à la populace; ses agents et ses diplomates accrédités passent leur vie dans les bazars, boivent du thé dans les boutiques et, par le truchement de certains Afghans achetés à leur cause, répandent, à la barbe de la police, les idées les plus subversives et les plus favorables à une révolution qu'ils appellent de tous leurs vœux.

Un exemple typique fixera les idées sur ce point. A l'un des derniers anniversaires de la Révolution d'octobre, fête nationale soviétique, le ministre de l'U. R. S. S. fit prévenir les légations étrangères accréditées en Afghanistan que, contrairement à l'usage, il ne recevrait pas, eu égard aux travaux de maçonnerie en cours dans sa résidence. Et, à la place des diplomates, les ouvriers afghans furent reçus à la table du plénipotentiaire. On servit aux maçons, menuisiers, peintres et autres membres de la corporation du bâtiment, un « pilaff » d'honneur et on les renvoya l'estomac rempli de riz, les poches d'argent et la tête de visions enchanteresses sur le paradis bolchevik. Sur ce terrain, Moscou

est imbattable et aucune légation, pas plus celle de Sa Majesté britannique que les autres, ne peut l'y suivre.

Les Anglais ont les coudées plus franches pour contrebattre la propagande soviétique qui s'exerce parmi les tribus de la frontière indienne. Là le Gouvernement moscovite n'a en effet rien inventé de neuf : il use du vieux procédé qui consiste à distribuer de l'argent et à répandre des tracts, et les autorités britanniques affectent de considérer avec dédain les efforts déployés par les Russes pour travailler cette zone semi-indépendante du Waziristan, toujours en effervescence, et qui constitue depuis toujours un danger latent pour le maintien de l'ordre dans les confins septentrionaux de l'Empire des Indes. Les Anglais aiment à faire remarquer que, depuis deux ans, les Waziris et les Mohmands n'ont jamais été plus calmes. De là à attribuer cette tranquillité à la perfection de leur police secrète, il n'y a qu'un pas, mais ce pas est difficile à franchir. En réalité, le Gouvernement Indien n'est parvenu à maintenir dans la région un calme précaire qu'en entreprenant la construction du chemin de fer stratégique de la Khyber Pass qui, au prix de difficultés techniques inouïes, envoie un quadruple rail britannique à la frontière même de l'Afghanistan.

L'établissement de voies ferrées prend en Asie Centrale un intérêt politique de premier ordre. On a vu plus haut comment les Russes ont employé dans le nord, à des buts de propagande, la réorganisation de la ligne de Termez. De même dans le sud, les Anglais se sont servis de la construction du chemin de fer de la Khyber comme d'un instrument de contre-propagande et d'apaisement. Le Gouvernement des Indes, en demandant de la main-d'œuvre pour l'exécution de ces travaux gigantesques, savait bien qu'il donnait par là même, aux turbulentes tribus de la frontière nord-ouest, une belle occasion de se tenir tranquilles. Pendant plus de deux ans, les Mohmands et les Waziris ont lâché leurs fusils pour venir toucher les hauts salaires que l'ennemi héréditaire leur distribuait généreusement.

Mais maintenant les travaux sont terminés et les ouvriers licenciés ont regagné leurs tentes et leurs industries nationales, dont la principale est le pillage. Dans ces conditions, la

propagande soviétique se trouve de nouveau apte à s'exercer en Waziristan d'une manière fructueuse.

Le but des manœuvres bolchevistes en Afghanistan peut donc se résumer ainsi : décomposer le pays au bénéfice de l'U. R. S. S. et faire de l'Afghanistan une poussière de petites républiques qui porteraient la frontière de la Russie sur l'Hindou Kouch d'abord, et de là sur l'Indus en attendant mieux.

La réalisation de la première partie du projet est poussée comme nous l'avons vu avec activité. Pour la seconde qui intéresse le but final, l'Inde, la manœuvre a été menée avec non moins de vigueur.

Le terrain sur lequel les agitateurs bolchéviks ont commencé à s'aventurer dès la fin de la guerre était on ne peut mieux préparé. L'état de malaise où se débat le grand Empire Indien est né en effet avec la guerre. Sa cause profonde, la question agraire existait, il est vrai, de tous temps : les motifs de mécontentement ne peuvent que se multiplier dans une population comptant 200 millions de paysans dont 40 millions d'ouvriers agricoles sans terres, opposés a une oligarchie de 5 000 gros propriétaires. Toutefois le calme et la résignation de la masse populaire auraient pu durer longtemps encore si la Grande Guerre n'avait apporté avec elle deux faits nouveaux qui bouleversèrent les idées et l'ordre établi dans l'Empire. Ce fut d'abord l'accroissement énorme, on peut même presque dire la création, d'un prolétariat ouvrier nécessité par les besoins des armées se battant en Europe. Ce fut ensuite — et surtout — la mobilisation d'indigènes élevés dans le respect de l'homme blanc et qu'on employa à tuer des hommes blancs.

Pour favoriser le recrutement des masses indiennes, le Gouvernement de Londres se laissa entraîner à de solennelles promesses d'autonomie et de réformes sociales qu'il était bien disposé *in petto* à ne jamais tenir. Mais en 1919, il se retrouva devant des gens qui réclamaient à grands cris la réalisation de leurs espoirs et qui étaient d'autant moins disposés à se laisser berner que les hommes blancs les avaient élevés à leur niveau en les appelant à l'aide dans une lutte fratricide.

Une étude de la crise indienne qui s'ensuivit, même en s'en tenant au seul point de vue social, sortirait des limites de

cet article. Il est néanmoins utile de relever quelques événements qui jalonnent cette période de trouble, et où l'action des Soviets se fait particulièrement sentir.

L'année 1919 est marquée par des conflits ouvriers (grève de Delhi en mars) et des répressions sanglantes (fusillades d'Amritsar en avril).

En 1920, Mahatma Gandhi commence son évangélisation nationale et fonde le Swaraj (parti de l'autonomie). A la fin de la même année se réunit le Congrès national de Nagpore, où déjà les adeptes de Gandhi, partisans de la lutte pacifique contre les Anglais par le système de non coopération, se voient débordés par le parti extrémiste de Das, qui, lui, prêche l'action directe, le sabotage et la lutte à main armée, en vue de l'instauration d'un régime démocratique.

Les années 1921 et 22, comme les précédentes, se signalent par une agitation constante (grèves à Bombay, grèves dans les plantations du Sud, boycottage de l'Assemblée Nationale, émeutes au moment du débarquement du prince de Galles) et par une répression des autorités britanniques dirigée moins contre la masse populaire que contre les chefs agitateurs eux-mêmes (condamnations des frères Ali en octobre 1921, arrestation de Gandhi en mars 1922).

Jusqu'à ce moment la crise indienne avait gardé un caractère strictement nationaliste. Il faut attendre le Congrès panindien, qui se réunit en mars 1923 à Lahore, pour voir la crise évoluer du nationalisme pur vers la lutte de classes. M. Das, qui présidait le Congrès en question, y prononça un discours d'une extrême violence dans lequel, au nom des ouvriers et paysans indiens qui forment 89 p. 100 de la population totale, il revendiquait la possession intégrale du pays et déclarait la guerre non seulement aux étrangers, mais à ses compatriotes capitalistes.

Dès lors les événements se précipitent et il n'est plus possible de ne pas y découvrir la marque de la propagande soviétique. Les élections de 1923 donnent la majorité à un parti sur-extrémiste dirigé par l'agitateur hindou Roy qui trouve les idées de Das trop modérées. Dans cette même année, les autorités anglaises jugent et condamnent dans la ville frontière de Peshawar l'agent bolchévik Chevket Osman, con-

vaincu d'être l'organisateur aux Indes de foyers communistes en rapport avec les Soviets.

En 1924, un accroissement intense de la propagande communiste se fait sentir spécialement dans le Pendjab et au Bengale, coïncidant avec la création des Républiques-frontières et la réorganisation du centre de Tachkent. Les autorités britanniques réagissent et tentent de crever l'abcès par le procès communiste ouvert devant le tribunal de Cawnpore. Mais les principaux accusés font défaut et le seul effet des débats est de dévoiler l'existence réelle d'une manœuvre révolutionnaire ne tendant à rien de moins qu'à l'établissement aux Indes d'un Gouvernement Ouvrier et Paysan.

A la suite des révélations du procès de Cawnpore et de l'émotion qu'elles soulevèrent à la Chambre des Communes, le nouveau gouvernement conservateur de Londres envoya à celui de Moscou une note de protestation. M. Tchitchérine y répondit selon l'usage en priant M. Chamberlain de ne pas confondre « Commissariat des Affaires extérieures » avec « Comité de l'Internationale communiste » et protestant de la bonne foi de son Gouvernement. L'incident fut clos et le Komintern continua sa propagande de plus belle.

A ce moment, se trouvait à Kaboul une des plus curieuses figures du mouvement révolutionnaire indien : Mahendra Pratap Raja. Issu d'une grande famille du Pendjab et fort riche, cet hindou intelligent s'était, dès avant la guerre, tourné vers l'Allemagne, en haine de l'Angleterre. Pendant la période des hostilités, qu'il passa en Europe dans le camp des Empires Centraux, il mit son activité au service de l'Allemagne, puis au service de la Russie dès le début de la Révolution. Très remuant, très intrigant, on retrouve Mahendra Pratap dans tous les endroits où un mouvement d'agitation bolchevik se prépare. Sa présence en Afghanistan à partir de 1924 a-t-elle du rapport avec le grave « incident de frontière » russo-afghan qui devait marquer la fin de l'année 1925? Est-ce une simple coïncidence? Il est permis d'en douter. L'agitateur hindou était trop au courant de la situation politique aux Indes pour ne pas avoir joué son rôle dans cet événement qui arrivait trop à son heure pour ne pas avoir été préparé d'avance.

Quoi qu'il en soit, dans le courant de novembre, on apprit soudain à Kaboul que des troupes bolchévistes avaient franchi l'Amou Daria et occupé *manu militari* le poste afghan de Darqad, y tuant un officier, plusieurs soldats et faisant des prisonniers. La localité est située au nord-ouest de la province de Badakhshan, dans la grande boucle de l'Amou Daria. A cet endroit, vers 1903, l'ancien Oxus est sorti un jour de son lit et s'est déplacé vers l'ouest. Les Afghans considérèrent que la frontière avait été entraînée avec lui, sans toutefois manifester leurs sentiments tant que l'Empire russe resta debout. Mais en 1919, profitant des troubles qui sévissaient dans le Boukhara, ils occupèrent le terrain que l'Amou Daria avait fait passer de sa rive droite à sa rive gauche et qui forme maintenant la grande île d'Urta-Tagaï, de quelque 6 000 kilomètres carrés. C'est ce vaste territoire que les troupes soviétiques se décidèrent brusquement à réoccuper par la force au début de l'hiver 1925.

Le moment était particulièrement bien choisi. Comme nous l'avons vu plus haut, la partie nord de l'Afghanistan est presque entièrement démunie de troupes et, au début de l'hiver, il ne peut être question, pendant cinq mois au moins, d'envoyer de Kaboul une armée de renfort à travers les sentiers de l'Hindou-Kouch, déjà difficiles à la bonne saison, et complètement impraticables à l'époque des neiges.

L'Émir comprit vite l'inanité de tout effort et, après quelques vaines révoltes, entra en pourparlers avec le plénipotentiaire soviétique.

Ce dernier se trouvait dans une situation excellente. L'occupation d'un vaste territoire contesté devenait entre les mains des Soviets une arme qu'ils pouvaient utiliser de plusieurs façons, suivant la marche plus ou moins rapide des événements révolutionnaires que leurs agents s'efforçaient, au même moment, de précipiter aux Indes. Urta Tagaï pouvait d'abord être considérée comme un gage territorial appelé à devenir plus tard matière d'échange, contre certaines concessions destinées à faciliter la décomposition de l'Afghanistan au bénéfice de la plus grande Russie. Et même, si l'agitation indienne devenait suffisante, qui pouvait empêcher le Gouvernement de Moscou de poursuivre

son avantage, de profiter du moment où l'hiver et la gigantesque barrière de l'Hindou Kouch isolent de leur capitale les provinces afghanes du nord, d'y pousser à fond sa propagande et de mettre au printemps suivant la Grande-Bretagne et l'Afghanistan devant le fait accompli : une République Soviétique de Bactriane, indépendante bien entendu, mais grâce à laquelle l'U. R. S. S. aurait, en fait, reporté sa frontière de l'Amou Daria jusque sur l'Hindou-Kouch.

Il est permis de penser que, sinon Moscou, du moins le plénipotentiaire bolchévik à Kaboul envisage sérieusement cette éventualité au moment où les troupes rouges reçurent l'ordre de franchir l'Amou Darfa.

Mais il était écrit qu'une seconde fois le plan d'attaque contre l'Inde allait être bouleversé. Cette fois l'impondérable ne s'appelait pas Enver, il s'appelait difficultés intérieures.

L'incident si adroitement amené d'Urta Tagaï coïncida avec les dissensions qui se manifestèrent parmi les dirigeants du parti communiste au début de 1926. Le Gouvernement de l'U. R. S. S. craignit-il de se lancer dans une aventure aussi grave avant d'avoir réglé ses propres querelles ou bien, tout simplement, se désintéressait-il d'un événement d'une portée trop lointaine? Peu importe. En tous cas, il n'agit pas avec la vigueur que laissait prévoir le coup de boutoir qu'il venait de décocher. Mal soutenu, son représentant à Kaboul faiblit et l'incident, qui aurait dû déclancher une avance décisive de la politique offensive de la Russie en Asie centrale, se traduisit au contraire par un recul sensible.

L'U. R. S. S. n'y perdit pas seulement Urta Tagaï — qu'elle dut consentir à évacuer — elle y perdit aussi la confiance de l'Émir et la perte morale fut beaucoup plus sensible que la perte matérielle : le souverain afghan comprit enfin le danger que représentait pour l'indépendance de son pays la mainmise des bolchéviks sur son aviation et ses communications télégraphiques.

Le jour prochain où le contrôle de ces deux services publics échappera définitivement à la Légation russe, le Gouvernement des Indes pourra respirer plus librement.

VI

Doit-on conclure de ce nouvel échec bolchévik que l'Inde, et à travers l'Inde, l'Angleterre se trouvent définitivement à l'abri de tout danger de la part de la politique de la Nouvelle Russie en Asie Centrale?

Doit-on considérer comme un indice d'abandon de la poussée vers l'Inde l'activité manifestée par les Soviets en Chine? Est-ce un nouveau changement de front?

Il ne faudrait pas s'y fier. En Asie centrale, le Gouvernement communiste de Moscou s'est montré le digne héritier du Gouvernement tsariste de Pétersbourg. Il emploie dans cette contrée la même ténacité dans l'action, la même opiniâtreté dans la recherche du but à atteindre.

Libéré des anciens errements de la vieille diplomatie, il invente des procédés nouveaux et n'hésite pas à s'aventurer sur un terrain où les puissances bourgeoises ne peuvent le suivre.

Dans l'exécution de son plan, ou plutôt de ses plans successifs, il a rencontré d'énormes difficultés et il en rencontrera d'autres. Par exemple son idée de flatter la nationalisme des marches-frontières pour s'attirer rapidement la sympathie des populations est un jeu dangereux qui, tôt ou tard, se retournera contre lui. Mais il compte que ce sera tard, le plus tard possible, et qu'avant cette date lointaine il aura réalisé son but : frapper l'Angleterre, et avec elle toutes les puissances capitalistes d'Europe, en assénant un grand coup aux Indes, en y portant la guerre civile, l'anarchie, la décomposition.

Pour ce but de désordre il a pris le masque de l'ordre en édifiant sur les frontières de certaines petites puissances mal organisées des États modèles qui font illusion, comme ces beaux châteaux que l'on voit sur les bords du Rhin et qui ne sont qu'une façade.

« Mais oui, façades! » dira-t-on. « Et les petites puissances limitrophes ne s'y laisseront pas prendre. Elles s'apercevront vite qu'il n'y a là qu'une façade d'organisation libérale et que, derrière elle, règne la dure dictature du prolétariat, plus cruelle aux masses populaires que le pire régime réactionnaire ».

Peut-être; mais peut être aussi sera-t-il trop tard! Il ne faut pas oublier que depuis 1919, à deux reprises différentes, les Soviets ont failli déclancher la grande aventure et qu'à deux reprises des circonstances fortuites en ont seules empêché la réalisation. Ce serait une grande illusion de croire que le gouvernement de Moscou s'abstiendra de tenter sa chance une troisième fois. De quelle façon s'y prendra-t-il? Nul ne peut encore le dire. Comment en effet peut-on prévoir les réactions d'un adversaire qui ne « joue pas le jeu », qui emploie sans vergogne tous les coups défendus; mieux, qui en invente de nouveaux?

Et maintenant qu'on ne vienne pas dire : « En quoi la politique de la Nouvelle Russie en Asie Centrale peut-elle nous toucher nous, Français, qui n'avons pas d'intérêts directs dans cette région du monde? »

La vieille affaire de l'Inde n'est pas, n'est plus une question purement anglo-russe; elle est devenue une question européenne.

« Qui possède l'empire des Indes, dit un proverbe hindou, possède l'empire du Monde. » Or, jusqu'à nouvel ordre, l'Angleterre possède l'Inde, et l'Angleterre est une partie de l'Europe. Le jour où, ce qu'à Dieu ne plaise, l'Angleterre serait chassée de l'Inde par une révolution nationalo-bolcheviste, ce serait l'Europe tout entière qui perdrait l'Empire du Monde.

La vieille Europe a-t-elle eu tort de fermer aussi brutalement les portes de sa maison à sa grande fille russe et de la rejeter vers l'Asie? Ceci, comme dit Kipling, est une autre histoire. Le fait existe, et la vieille Europe doit s'en accommoder. Le danger existe et la vieille Europe doit y parer, mais pas en pratiquant la politique de l'autruche.

Ce n'est pas en criant « au feu » qu'on éteint un incendie. Ce n'est pas par des notes, des remontrances et des rappels à la règle du jeu qu'on empêche un adversaire résolu et sans scrupule de vous étendre par terre avec un croc-en-jambe.

Mais la vieille diplomatie est-elle capable de comprendre et d'assimiler ces vérités premières, si anciennes et pourtant si nouvelles pour elle?

★ ★ ★

LES MAINS VIDES[1]

CINQUIÈME PARTIE

I

8 déc. 192...

« Je n'ai presque rien confié à ces pages, depuis la Toussaint. A deux ou trois reprises, j'ai essayé d'y noter, objectivement, quelques-uns des rêves que j'ai faits : celui des cariatides, celui de l'homme à babouches bleues... Mais pourquoi ceux-là plutôt que tant et tant d'autres, non moins « réels »? Car il ne s'agit pas de ces phantasmes qui traversent le sommeil des hommes. L'heure où je « rêvais » le mieux, c'était celle qui précède le retour à la conscience claire...

Irai-je plus loin? Dès ces premiers mots, je saisis toute vive la raison qui m'a gardé d'écrire. Ces premiers mots : des mots. Il n'en est point qui ne trahissent ignoblement, à peine les ont-ils effleurées, les réalités qui me hantent.

Avec des mots, oui, je pourrais parler de Manouche, du départ de Manouche, et des réalités qu'il traîne pesamment après lui. Comme c'est facile, d'ailleurs! Une relation très simple, la plus sèche qu'il se pourra, et tout sera dit : Manouche est partie. Des cris, des mots, une charretée de mots... J'ai laissé passer, j'ai oublié. Le fait demeure, et c'est l'essentiel : elle est partie, elle m'a délivré.

J'ai appris, depuis, qu'elle avait dû quitter le pays. Non que j'aie parlé à quiconque. Je sors le moins possible, juste pour

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 juillet, 1er et 15 août.

faire les quelques courses indispensables. Mais j'ai reçu une lettre, qui pour être anonyme n'en portait pas moins, phrase par phrase, la signature de la Satin. La taupe fouit jusque sous mes pieds. Il paraît que je scandalise « le monde », que je suis *l'homme du Clos Maltourné,* que les mères de famille menacent de mon passage les petits enfants méchants. Comique énorme. Il paraît aussi que je finirai mal, et que ce sera une vraie délivrance pour le pays. Du diable, que le pays me laisse tranquille! Chacun chez soi, braves gens, échange de totale ignorance... J'oubliais de dire que la lettre, « dans une intention charitable », tient à m'apprendre aussi où Manouche est allée : dans un village de Beauce, que l'on m'indique précisément. Comme si je n'avais pu le prévoir! Aboutissement logique, fatal. Depuis toujours Manouche y tendait. Poésie, romance : l'oiseau blessé est rentré au nid. Constat terre à terre, auquel je me tiens : la cour d'auberge, les stalles à mangeoire, les « cases »... Manouche est rentrée dans sa case.

Comment ai-je été amené à ce détour? A quel point précis ai-je dévié? Je parlais de mes rêves, de la difficulté à peu près insurmontable de traduire avec des mots leur réalité indicible (tautologie, tu le vois bien). Même s'il n'est question que de déterminer les circonstances dont mes rêves s'accompagnent, je bronche. Ainsi, ne disais-je pas que l'heure où je rêvais le mieux, c'était celle qui précède le retour à la conscience claire? Eh bien! c'est faux, ma conscience est parfaitement claire, lorsque je rêve. Devrai-je donc dire, au lieu de « précède » : « se confond »? Ce serait encore plus faux; il s'agit d'une autre conscience, non moins claire que la conscience dite normale, mais autre. Le mot « rêve » est lui-même impropre...

Voilà tout un grand mois que je n'ai pas écrit. J'ai eu tort. Il serait en effet regrettable que, mes souvenirs s'estompant peu à peu, tout fût perdu en fin de compte de ces richesses. Pour imparfaites que doivent rester mes tentatives, au moins de temps en temps je veux me contraindre à écrire. Et puis, outre le désir nouveau qui m'y aidera, autre chose m'en apporte le droit : peu à peu, sans m'être astreint à un entraînement concerté, je suis parvenu à provoquer en moi cette sorte d'état second dont je parlais un

jour, et où les rêves (tenons-nous à ce mot) éclosent et viennent à moi d'eux-mêmes.

Dédoublement de la personnalité? Non pas, puisque je reste maître de provoquer cet état spécial; puisque, aussi longtemps que je le vis, je sais très bien que je le vis; puisque, enfin, je peux l'interrompre à mon gré. Ce qui m'échappe, c'est le rêve en lui-même, sa nature, sa coloration. Sans doute, si je le voulais, me serait-il possible de chercher après coup les sources de tel ou tel rêve, de l'expliquer par mes dispositions de tel ou tel moment. Je n'y tiens pas, du moins pas encore...

Il est sept heures du soir. Je suis assis à mon secrétaire, devant ma lampe allumée. D'un bref coup d'œil mental, je repère et situe les objets qui m'entourent, ceux qui sont dans cette pièce, ceux d'en bas, et la maison elle-même avec les maisons voisines. Je vais baisser la mèche de la lampe, prendre ma tête dans mes mains, ne plus penser, créer en moi ce vide qui semble aspirer les rêves. Et je noterai, après, le rêve qui me sera venu...

« Sept heures et quart seulement. J'ai songé qu'il faudrait écrire, il n'en a pas fallu davantage pour briser la courbe de mon rêve. N'importe. Même tronqué, il se prête à ma tentative. Je le note donc tel quel, sans commentaires :

Je me suis trouvé sur une scène, dans un immense music-hall. La scène, la salle étaient de proportions colossales. Un luxe clair, dépouillé, une architecture de lignes simples et sèches, très pure, et d'une hardiesse déconcertante : toute en nerfs, béton, métal et verrières, quelque chose d'aérien, des portées d'une ampleur invraisemblable, toute pesanteur abolie.

Une lumière froide, nullement crue pourtant, de toutes parts diffuse sans provenir d'aucun foyer visible. Sur la scène, des femmes, peut-être des centaines de femmes. Toutes parées, toutes belles, des bijoux, des étoffes chatoyantes, des nudités, une profusion fabuleuse que ne déshonorait aucun clinquant, aucune exhibition d'étal. J'étais là, parmi ces femmes. Je savais qu'elles étaient toutes miennes, puisque mon choix, s'il désignait l'une d'elles, la trouverait consen-

tante et heureuse. Je le savais, et aussi que je les choisirais toutes, soir après soir, aujourd'hui ou dans un an, et qu'ainsi le déchirement me serait épargné de renoncer à aucune d'elles.

L'immense salle était comble : à l'orchestre, au balcon, dans les loges, dans les galeries, des milliers de visages, d'épaules nues, de regards que je voyais briller. Un bruissement profond, musical, la mer et la forêt ensemble...

Dire que devant cette salle, sur cette scène, j'étais la vedette attendue, ce serait à peu près exact si l'atmosphère n'avait été tout autre que dans n'importe quelle boîte à spectacle. Spectacle, certes : tous les regards étaient tendus vers moi. Mais l'attente unanime était déjà pénétrée de confiance, traversée d'échanges silencieux.

Et tout de suite, très simplement, j'accédais à eux tous en même temps qu'à chacun. Je m'abandonnais allègrement, pour ma jouissance et pour la leur, à une fantaisie bondissante, ailée. Ma voix, mon corps prodiguaient les trouvailles d'une bouffonnerie géniale. Les rires, les murmures admiratifs qui venaient me baigner revivifiaient ma puissance d'invention. Quelle enivrante liberté! A chaque instant, dans la salle ou sur la scène, je choisissais l'une de ces femmes, l'un de ces hommes; et aussitôt cette chaleur d'amitié qui rayonnait sur nous tous se précisait et me gonflait le cœur.

Quand nous nous fûmes ainsi réjouis ensemble, je désirai m'élever et les élever avec moi au-dessus de ces jeux spirituels et futiles. Je souhaitai qu'une noble émotion leur fît des visages pathétiques, j'eus soudain besoin de leurs larmes. Et ma voix devint grave, je leur parlai d'eux-mêmes, je pénétrai leur cœur avec une tendresse divinatrice. Ils frissonnaient, ils avaient les visages pâlis, les yeux brillants que je leur avais voulus. Et mon désir, à mesure qu'il changeait, passait sur eux comme une rafale, les entraînait dans son tourbillon. Je soulevai leur colère contre l'injustice du monde, leur révolte contre la peine des créatures, je leur communiquai une sorte de délire mystique, de fureur sacrée vers le mieux. Tantôt ils gémissaient, tantôt ils se dressaient et hurlaient, tantôt ils s'abîmaient dans un formidable silence. Et moi, je me sentais une puissance de démiurge.

L'ivresse, trop forte, m'a suffoqué. C'est à ce moment que

j'ai faibli, impatient d'exprimer cette sensation inouïe. J'avais songé tout à l'heure à écrire. Une part de moi s'en est obscurément souvenue : je me suis retrouvé à ma table, devant cette feuille de papier.

Maintenant, c'est fait, j'ai écrit. Comme c'est peu de chose, ce qui reste! Une fleur séchée dans un herbier, un papillon flétri sur un bouchon, c'est *la même* fleur qui tremblait sur sa tige, c'est *le même* papillon... Tandis que ces mots, ces autres mots sur ce papier...

Je songe aux mots que je viens de leur dire, là-bas. Quels étaient-ils? C'est moi qui les leur ai dits, et je ne m'en souviens plus. »

II

16 janv. 192...

« Voilà deux semaines à peu près que je me suis mis, insensiblement, à réfléchir sur mes rêves. A vrai dire, si je me reporte à mes notes, je constate les premiers symptômes de cette attitude nouvelle bien au delà de ces deux semaines, précisément le soir du 8 décembre dernier.

Je venais de décrire le rêve hors duquel j'émergeais, l'immense salle, la scène d'où je parlais et soulevais ces milliers d'êtres. J'ai dû ensuite, non pas reprendre mon rêve, mais déjà réfléchir sur lui, le prolonger (maladroitement) sur un autre plan ; à la suite de ma description je retrouve quelques lignes griffonnées, assez incohérentes d'ailleurs. J'y fais allusion à des hommes politiques célèbres, « des tribuns, des manieurs de foules ». Suivent quelques réflexions d'un pur déterminisme historique, d'où semble résulter que j'aurais pu, tribun moi-même et porté par des circonstances favorables servir de drapeau, de symbole ou de pancarte (*ad libitum*) à mes contemporains d'abord, ensuite à la Postérité par l'intercession des compilateurs de manuels : le Siècle de Cassagnères, hé!...

J'ai eu quelque peine à déchiffrer ces lignes, surchargées, tailladées de ratures comme dans un mouvement de colère. Depuis, j'ai fait des progrès. Si j'ai continué à décrire quelques rêves, mes réflexions sur eux ou à leur propos deviennent de

plus en plus fréquentes, de plus en plus franches aussi. Elles gardent toujours quelque chose de fragmentaire, mais elles témoignent d'un souci grandissant, quoique vague, d'interprétation et déjà de synthèse.

Non que je puisse tenter une synthèse objective : je suis ici trop passionnément engagé. Ce que du moins je puis tenter, c'est un examen loyal, qui négligera sûrement bien des éléments du problème, mais qui d'ailleurs ne saurait comporter, à mes yeux, une mise en demeure implicite : un essai désintéressé, sans idée préconçue de même que sans prétention.

Ai-je des dons d'orateur, de tribun? Je n'en sais rien, c'est peu probable. Ce dont je suis sûr, par exemple, c'est que je n'ai aucune des qualités (ni des défauts) qui font les grands chefs de partis, les gouvernants : j'ai l'épiderme bien trop sensible, et trop frémissantes l'intelligence et la sensibilité.

Il me serait facile de procéder ainsi par éliminations successives. Mais soumettre mes rêves à ce critère négatif ne me conduirait probablement à rien : l'espèce de résidu à quoi j'aboutirais finalement, peut-être n'y verrais-je qu'une pincée de poussière stérile, risquant ainsi de conclure, bien faussement, au néant de mes aptitudes.

Il me semble plus expédient et plus juste de recourir à une démarche inverse. Je me connais assez maintenant pour m'appuyer à moi et me prendre comme point de départ. Raisonnons. J'ai toujours possédé et je possède encore ces dons : un œil sensible, qui voit précis et loin, une main adroite, une honnêteté intellectuelle absolue, une mémoire sensorielle qui dépasse de très loin le commun. Voilà une première donnée, positive, d'où je puis tirer dès maintenant des déductions qui auront toutes chances de s'engrener à la réalité vivante.

Hypothèse : être chirurgien... Diagnostiquer une lésion organique, délimiter un champ opératoire, intervenir avec sang-froid, d'un scalpel qui ne tremble pas, toutes choses dont je serais capable. Je n'ai besoin pour en être sûr que de confronter, élément par élément, la donnée positive que j'ai une fois posée et l'hypothèse que je hasarde...

Je me doutais bien que la méthode était bonne! Pourquoi ne dresserais-je pas une manière de tableau, grâce auquel je serais, d'un seul regard, renseigné? Exemple :

ŒIL PRÉCIS	MAIN ADROITE	HONNÊTETÉ INTELLECTUELLE	MÉMOIRE
Diagnostic; champ opératoire.	Scalpel qui ne tremble pas.	Sang-froid; aptitude à modifier sur-le-champ l'acte en cours d'exécution, pour faire face à une difficulté imprévue.	Connaissance imperturbable de l'anatomie, de l'histologie, etc...

Évidemment, cela prend une rigueur de coup de trique. Puisqu'il s'agit de réalités vivantes, il faudrait une approximation beaucoup plus souple et plus nuancée. Ainsi, un don tel que la mémoire, en me permettant d'abord d'acquérir la « connaissance imperturbable », etc., me permettra par voie de conséquence de conduire mon scalpel d'une main ferme. J'ai indiqué par des flèches à double pointe ces rapports secondaires. Simple procédé de fortune, mais grâce auquel je puis déjà « déraidir » mon tableau.

Nouvelle hypothèse : être un savant, un chercheur de laboratoire. Nouvelle confrontation. Et nouvelle conclusion heureuse discernée au premier coup d'œil.

Comme il doit être passionnant d'observer les tissus vivants, de pourchasser en profondeur les secrets de la vie, d'en déceler les troubles pour les vaincre! Comparé à la merveilleuse aventure du savant, l'art du chirurgien, en tant que tel, risque de rester inférieur, de tendre vers je ne sais quelle virtuosité routinière. Tandis que ce cheminement dans l'inconnu, ces angoisses autour d'une découverte pressentie, devinée proche, traquée, enfuie et de nouveau traquée, enfin saisie et possédée! Une chasse, certes, la plus exaltante qui soit. Et quelles surprises, sans doute, quels soudains éblouissements! Le savoir, la volonté, l'opiniâtreté, le courage, l'imagination créatrice, je reconnais hautement leur vertu. Mais devrai-je pour cela méconnaître la puissance du hasard, ou de la chance, ou de l'intuition? De quelque nom que l'on

désigne cet éclair (le mot « génie » n'est ici qu'un subterfuge flatteur), on est bien obligé d'en distinguer la lueur à l'origine des plus belles découvertes humaines : la baignoire d'Archimède, la pomme de Newton, etc...

Être frappé de cet éclair! Être marqué pour apporter aux hommes une de ces révélations! Être prédestiné à vaincre une maladie, à sauver des millions d'êtres! Toutes sortes de visions se pressent : sur un écran, le rond lumineux, démesurément grossi, d'une projection où grouillent des bactéries. C'est ce que je regarde, moi, dans le champ de mon microscope. Autour de moi, des disciples en blouse blanche, déférents, silencieux... Je me redresse, et je sens la brûlure de mes reins. Je parle, j'explique. Les jeunes hommes se sont rapprochés. Quel regard est le leur, merveilleusement compréhensif, étonné, fidèle, admirateur...

Nuit profonde, absence du monde. Les disciples ont disparu. Depuis combien d'heures suis-je là, acharné sur une piste dont il semble qu'elle-même s'acharne à me retenir? L'aube doit être proche, une lueur pâle frissonne derrière les vitres. Je ne m'en aperçois pas. Je vais, je cherche, les yeux creux, la poitrine serrée comme par un corset de fer. Encore, encore... Le jour naît, dévorant la clarté des lampes. Je suis tendu à me briser. Ma main élève une éprouvette; je l'examine, la repose; mes yeux reviennent au microscope, s'y collent avec avidité. Encore ma main : fiévreuse, maigrie, elle trace hâtivement quelques signes...

O joie! Délire de joie! Folie heureuse! Mon être s'est brisé en effet, il m'a semblé que ma vie éclatait. Coup de foudre de la découverte, éblouissement physique (exactement ce que je pressentais), sensation que le cœur éclate (exactement toujours). Et puis afflux tumultueux de la vie, poitrine qui se dilate, rire qui monte, surhumain épanouissement : « C'est moi! Moi, moi... »

Un rêve, Roger. Un rêve de plus. Déraillement. Mais puisque tu t'en aperçois, sans honte, sans crainte... A preuve ce constat courageux : tu n'as rien découvert. De même que dans l'immense salle tu bouleversais tes auditeurs par des fantômes de discours, de même tu viens de te duper par l'apparence d'une découverte ; tu as joué, et joué à vide...

Je me suis levé. J'ai marché vers la glace et m'y suis regardé longuement. J'ai joué de mon regard, simplement, je l'ai éprouvé sur moi-même. Et sans un mot, presque sans une pensée, rien qu'en me regardant ainsi, j'ai éveillé en moi un attendrissement infini. Je murmurais mentalement : « Toi... Toi... » Je fixais mes prunelles dans la glace, je les voyais s'emplir d'une douceur si poignante. Les larmes y montaient, peu à peu débordaient et ruisselaient sur mon visage. « Toi... Toi... » Quelle était cette tristesse, ce lent hululement dans mon cœur, mon cœur vide et gonflé tout ensemble? Ces larmes-là m'ont pourtant fait du bien. »

III

19 février 192...

« Oui, oui, je sais : le refuge hors de soi-même, plus haut, là-haut. J'y ai rêvé, j'ai regretté qu'il me manquât. Comme il faut envier les vrais croyants, si fermes dans leur foi qu'ils y puisent à leur gré une force sans limites! Quoi qu'il puisse leur arriver, ils domineront toujours, de toute la force de leur foi, les épreuves qui les frapperont.

Hélas! ce domaine m'est fermé. Je ne connaîtrai même jamais les affres du croyant qui chancelle, et non plus l'espérance angoissée du mécréant, qui rôde autour d'une religion. Lorsque je m'interroge ici, je sens en moi une émotivité nulle, réellement une froideur de pierre.

Ce n'est pas ma faute. Je pense qu'on a la foi comme on est lymphatique, ou sanguin, ou musclé : dans l'ordre du muscle, on pourra être un champion du monde; dans l'ordre de la foi, un saint.

Je suis né sans la foi, congénitalement démuni. Car ce n'est même pas moi qui ai jeté ma gourme. Si j'étais juif ou nègre bambara, l'illumination pourrait encore fondre sur moi. Mais il me semble, ne l'ayant jamais parcourue, que je sais chaque ornière de la route de Damas. J'ai devant moi une trop longue théorie de bourgeois libéraux et positivistes, de bourgeoises à la messe du dimanche. Cette procession m'enlève jusqu'au désir de lui emboîter le pas : tous ces bourgeois français, qu'ils l'aient ou non voulu, ont aplati pour moi et

macadamisé la route. Même si je m'y engageais de nuit, des lampes à arc éclaireraient des panneaux-réclame : *Au Pari pascalien* ou *Au grand Saint-Thomas.*

Je ne saurais trop insister sur ce manque de recours, sur cette absence si solidement acquise que je n'ai même plus la consolation d'en gémir. Peut-être que je souffre, mais ce n'est pas l'aiguillon profond qui déchire et qui fait saigner. Si je songe à cette souffrance, je ne cesse pas d'être hors d'elle. Loin de la vivre, je la raisonne et la caractérise, elle n'éveille en moi qu'une kyrielle d'adverbes en « ment » : théoriquement, esthétiquement... Ce n'est pas ainsi que l'on souffre.

Maintes fois j'ai regardé, à la tête de mon lit, le Sacré-Cœur pendu au mur. Je n'y ai vu à l'ordinaire qu'un chromo outrageusement criard, pas plus ému que devant le désespoir d'Ariane. Ou s'il m'est arrivé, fortuitement, d'être sensible au symbole chrétien, ç'a été comme j'aurais pu l'être devant un bouddha méditant, un buste de Socrate ou une photographie du curé d'Ars.

Me révolter? Incriminer je ne sais quelle divine injustice? Cela ne changerait rien à ce qui est. Bien plus virile l'attitude qui me conduirait, acceptant le fait acquis, à m'en accommoder le mieux possible, jusqu'à tirer parti, si infirmité il y a, de cette infirmité même.

Il est beau d'être, de devenir un saint. On le devient par l'intercession d'un dieu (pour le croyant, sa croyance est dieu), aidé par ce dieu, soutenu par la grâce qu'il dispense. Cela est beau, je le répète, admirable même; encore que cela suppose moins de courage humain, moins d'énergie persévérante qu'il y paraît. On peut dire que les saints sont toujours déterminés, que leur sainteté ne dépend pas d'eux, ni dans son principe, je l'ai dit, ni dans ses modalités particulières : influence d'une part du climat religieux, d'autre part du tempérament individuel. A tel dogme, tels saints, d'abord. Et c'est ensuite, dans les limites de tel ou tel dogme, que le tempérament individuel intervient. Ainsi, pour m'en tenir au seul dogme chrétien, j'y vois fleurir des familles de saints : les souriants, les dialecticiens, les fanatiques, les amoureux délirants, les humbles, et combien d'autres... Mais tous, sans exception, offrent ce trait commun de trouver *aussi* hors

d'eux-mêmes la raison d'être de leur sainteté, et la force de s'y tenir.

Comme il serait plus beau, plus digne d'admiration, d'être un saint absolument, gratuitement, hors de tout dogme et de toute foi! Se détacher de tout, n'aimer rien : ni la nature, ni ses semblables, ni une idole. Pourquoi êtes-vous un saint? Parce que je suis un saint. En quoi consiste votre sainteté? En ce qu'elle est. Qu'avez-vous fait, de quel mérite vous targuez-vous? D'aucun, si vous entendez par là que je réclame le bénéfice de mon mérite. D'un mérite à mes yeux immense, si je songe à ce que j'ai dû vaincre, aux fibres vives que j'ai dû trancher une à une.

IV

— S'il vous plaît, monsieur Corniquet, un litre de vin rouge. Le même que d'habitude, oui... Et avec çà? Je ne sais pas trop, je vais vous dire. Je crois que vous pourriez me mettre un peu de sucre. Un kilog. Une livre? Cristallisé ou cassé? Vous m'en demandez trop, ce sera comme vous voudrez. Si je m'apercevais qu'il me manque quelque chose, je reviendrais un de ces jours. Je demanderai à Lucie Bourgerette. Pourquoi elle n'est pas venue? Elle est malade, la pauvre; oui, bien plus malade... Je ne pense pas qu'elle puisse mourir, oh! non : est-ce qu'elle a seulement vingt ans, cette petite? Justement il faudrait que j'aille chez le pharmacien, pour elle. Est-ce loin, dites-moi, ce pharmacien? Il faut prendre la rue des Planches, tourner à droite dans la Grand'rue? Merci beaucoup... A demain? C'est très possible. Il suffit de s'y mettre, vous voyez. Au revoir, monsieur Corniquet... Plaît-il? J'oublie mon paquet? C'est pourtant vrai. Merci encore. Au revoir.

» Ce Corniquet, je l'ai bien épaté. Il devait me croire mort, pire que mort. Il me dévisageait tout à l'heure comme un forçat évadé du bagne. J'avais envie de lui rire au nez, cordialement, gentiment; ou alors de m'excuser, parce que j'étais si peu sensationnel... Il regardait mes joues; elles étaient mal rasées, mais les siennes? Il regardait le col de ma chemise; mais sortir en chemise de nuit à trois heures de l'après-midi, c'est une chose qui s'est déjà vue, même ici. Et pareillement

sortir en savates : mes pieds qu'il regardait ne pouvaient lui montrer que les savates de tout le monde.

» Brave Corniquet, son nez cramoisi s'allongeait, s'éteignait. Il était malade de curiosité déçue. Je suis sûr que maintenant il étouffe de questions rentrées, qu'il rage contre moi et me renvoie au bagne. Ça ne fait rien, je lui pardonne. J'ai été content d'admirer, même pâli, son nez glorieux, d'entendre sa voix brûlée d'alcool. Est-ce le soleil, la tiédeur de l'air? Je me sens aujourd'hui riche d'une indulgence sans bornes, prêt à aimer tous les Corniquet du pays. La rue des Planches... Oui, c'est celle-ci. Un flacon d'adrénaline, des ampoules. Voyons, j'ai bien l'ordonnance dans ma poche... Curieux, comme les gens me regardent; ils auront beau faire, ils ne parviendront pas à m'agacer. C'est vrai que j'ai les cheveux trop longs, ça doit se voir sous le bord de mon chapeau. Il faudra pourtant que je les fasse couper un de ces jours; pas aujourd'hui, j'ai encore tant de choses à faire! Prendre des rillettes chez le charcutier; du pain chez Reuge en revenant... Ah! la Grand'rue. Les stores de toile bise à raies rouges sont baissés devant les boutiques, comme en été. Quel magnifique après-midi d'avril! Tous les gens sont dehors, entrecroisant de porte en porte des allées et venues bavardes. Des femmes cousent sur des seuils grands ouverts. Des autos, des autos... L'air sent les vacances et les gaz d'échappement. Ai-je dépassé la pharmacie? Mon ordonnance... »

V

24 avril 192...

« Quelle journée! Elle me laisse éreinté et dispos. Ma fatigue n'a rien pour me surprendre : depuis le temps que je ne sortais plus, mes jambes avaient perdu l'habitude de la marche, ma poitrine celle du plein air. Et ce mouvement, ces gens, ces paroles...

Je me revois, gauche, un peu ahuri, un peu ridicule. J'entrais dans les boutiques avec un battement de cœur. Les boutiquiers, plus ridicules que moi, écarquillaient des yeux comiques. Réprobation? Curiosité? Curiosité surtout : j'en étais chatouillé, ragaillardi.

A la fin, il est vrai, je trouvais la promenade un peu longue.

J'ai salué Boufferet dans sa voiture, il s'est retourné sur moi et m'a suivi des yeux un temps considérable. Comme il s'était retourné du côté où son cheval est borgne, la voiture obliquait peu à peu; il a fallu que la roue heurtât rudement le bord du trottoir pour que Boufferet reprît ses esprits et ses guides. J'ai bien ri. Mais je trouvais que les gens se retournaient vraiment trop. Il y a eu surtout ce dernier épisode, désagréable sur le moment.

Quatre heures sonnaient comme je suivais la rue du Mouton, près de l'école. C'était juste la sortie. Les gamins m'ont vu, toute une troupe m'a emboîté le pas. Je les entendais rire derrière mon dos. Je devinais qu'ils me montraient au doigt, qu'ils s'excitaient l'un l'autre en se poussant du coude. Une première voix, timidement hardie, a crié vers moi : « Maltourné! » Cela n'a pas traîné. Toute la bande a repris en chœur : « Maltourné! Maltourné! » Ils m'ont suivi jusqu'à ma porte, scandant leur mélopée sur le rythme de mon pas. Je conviens que j'ai cédé à un stupide respect humain. Les oreilles me brûlaient, je courais presque, je me suis engouffré dans la cour sans m'arrêter chez le père Baujard, et j'ai oublié de prendre du pain chez Reuge.

Maintenant, c'est passé. Même cet incident m'amuse. Du fond de mon clos, je me plais à revivre toutes les aventures de cette journée. Ma fatigue, très réelle, s'accompagne d'une gaîté calme et profonde. Il y a ce jeune ciel sur le souvenir de ma journée.

Me voici là-haut. J'ai ouvert la fenêtre toute grande malgré la fraîcheur du soir. Les toits déjà dans l'ombre gardent encore un reflet de soleil. Et par-dessus les toits toujours ce ciel, un peu plus pâle à mesure que le jour décline, mais d'autant plus limpide, frais aux yeux. Il me laisse songer à certaines violettes de printemps, violettes sauvages, violettes blanches, plus émouvantes d'être ainsi décolorées. Leur cœur est un point d'or, vif comme une étoile naissante. Je cherche dans le soir les étoiles qui s'allument : le ciel s'emplit de violettes blanches.

Écrire, peindre, c'est assembler des signes : une plume dans une main, ou un pinceau, et le mouvement de cette main

qui écrit sur une feuille de papier, qui pose des touches de couleur sur une toile. Si je ne vois que cette main et les gestes qu'elle accomplit, je ne saurai pas reconnaître si c'est la main de Hugo ou celle d'un expéditionnaire, la main du Vinci ou celle d'un peintre en bâtiments. Je voudrais prendre une plume, poser ma main sur une feuille de papier, et que ma main, d'elle-même... Il *existe* sûrement des combinaisons prodigieuses, de mots ou de touches colorées, qui n'ont jamais été réussies, rencontrées. Que n'ai-je la chance d'en rencontrer au moins une, cette simple chance?... Je songe à l'apothéose d'un Voltaire, aux pèlerinages de Ferney, à tous les grands du siècle prosternés devant lui, au délire de Paris lorsque le patriarche en personne vint entendre sa médiocre *Irène*... Et il souriait, il larmoyait, il bénissait... Il me semble, je suis sûr que je serais plus naturel, plus simplement grand et modeste. Je cite Voltaire parce que rarement homme put éprouver à tant de signes le sentiment d'une souveraineté intellectuelle. Dans l'apothéose qu'il a vécue, je vois comme une timide ébauche de celle que je pourrais vivre, moi, tellement plus grand que lui (si j'avais ce don ou cette chance), plus sûr de moi, plus constamment parfait. Cette assurance et cette perfection, quels gages de générosité, de bonté! Être si haut que nulle envie ne puisse m'atteindre, ne puisse même se risquer à naître. Et de moi-même me pencher vers les hommes, excuser tout, pardonner tout parce que je comprendrais tout. Leur dire : « Je ne peux pas vous en vouloir. Même si je le pouvais, je ne vous en voudrais pas. Même malgré vous, je vous aimerais et je vous aime. »

Un rossignol chante par-delà les toits, dans les platanes de la levée. Les yeux me brûlent, de tendresse, de fatigue. La branche du lilas, sous la flamme de ma lampe, déjà se fane imperceptiblement : ce n'est plus le lilas nocturne, enraciné dans la terre noire du jardin. Odeur douçâtre du lilas, chant monotone du rossignol, nuit aigre où je pourrais, une par une, compter dix mille étoiles solitaires. Mes tempes se serrent. Brusquement ce vide dans mon cerveau... Ce *vide*, v-i-d-e : VIDE. Signé Cassagnères. Roger Cassagnères, Roger Cassagnères, Roger Cassagnères, je vais signer jusqu'au bas de la page... Bon Dieu que je suis fatigué! Déclaration,

24 avril 192..., minuit et demi : « Cassagnères est un ballot (1). Cassagnères est un pied (2). Cassagnères est un pauvre type (3), un pauvre... (4, 5, 6, 7, etc...). Cassagnères va se f... au pieu. »

VI

— Je peux entrer, monsieur Baujard?

Il se tenait au seuil de la chambre, pris aux narines par un relent d'éther et de camphre. Il entrevoyait, par-dessus les épaules courbées du bonhomme, le pied d'un lit à rideaux blancs.

Baujard leva sur lui des yeux humbles et tristes où il crut lire comme une prière. Remué jusqu'au tréfonds, il murmura :

— Comment est-elle?

Baujard écarta ses mains ridées, qui tremblaient. Cassagnères sentit ses yeux se mouiller. Il prit les deux vieilles mains dans les siennes et les serra avec chaleur :

— Ayez confiance. La jeunesse a tant de ressources... Je vous jure qu'il faut avoir confiance.

— Vous êtes bien bon, — dit le père Baujard.

Et gaîment, élevant la voix :

— C'est une visite, Lucie!... Regardez-la, monsieur Cassagnères : voilà une petite bien contente.

Lucie Bourgerette souriait, les prunelles éclairées d'une joie d'enfant. Cassagnères s'avança vers le lit. Son trouble avait grandi au point qu'il redoutait de n'en plus rester maître.

— Eh! bien, — dit-il, — cela va mieux? On a très bonne mine, aujourd'hui.

Il regardait le douloureux et souriant visage, décharné, pourtant si jeune. Des plaques rose vif coloraient les pommettes. La lèvre supérieure, amincie, collait aux dents que l'on croyait voir nues. Les tempes, sous le flot des cheveux, creusaient deux dépressions bleuâtres.

Il demeura debout contre le lit, les yeux sur ceux de Lucie Bourgerette, sur leur lumière vivante, torturé de penser que cette lumière pouvait s'éteindre, qu'elle s'éteindrait bientôt peut-être, pour toujours, et révolté qu'une telle chose fût possible.

— Est-ce qu'elle a été raisonnable, ce matin? — demanda-t-il.

— Pas trop encore, — dit Baujard. — Elle répète qu'elle a dégoût sur tout. Et j'ai beau me fâcher, oui-da, va-t'en voir comme elle m'écoute!

Cassagnères posa le bout des doigts sur le bras maigre de la malade :

— C'est très mal, Lucie. Il faut manger, il faut être obéissante. Si le grand-père gronde un peu, c'est pour votre bien, mon petit.

— Mais puisque je n'ai pas faim! — se plaignit-elle doucement. — Il n'y a qu'une chose qui me plaît : ce vin, vous savez, qui pétille comme de la limonade. Quand j'en ai bu un peu, ça me fait chaud, je me sens mieux.

Elle parlait d'une voix aigre et menue, trouée de souffles. Appuyée des épaules à un gros oreiller, elle semblait s'y ensevelir.

Baujard disait :

— Et vous croyez, Monsieur, que le secours mutuel voudrait payer des bouteilles de champagne? Ah! si j'étais seulement... je ne dis pas riche à millions...

— Je vous en apporterai ce soir, — dit Cassagnères. — Mais il faudra que Lucie vous écoute. Si elle ne veut pas manger, c'est bien compris, pas de champagne.

Il parla longtemps, avec une tendresse enjouée, paisible, rassurante. Il éprouvait presque physiquement le bien qu'il dispensait à la malade et au vieillard. Il en était heureux, il se rassurait lui-même à s'entendre.

Une ombre s'encadra dans la porte. La voix de madame Satin grinça :

— Je vous demande pardon. Je vois que je suis très indiscrète.

Ses yeux vifs dardaient leur pointe sur Cassagnères. Il eut envie de la saisir par le bras, de la jeter rudement dehors. Une gêne pénible envahit la chambre. Madame Satin s'y avançait, allongeant son sourire et tendant un mince paquet.

— Des petites gâteries, — dit-elle : — des petits gâteaux secs; très légers, vous verrez ma mignonne; et des mendiants, des mendiants délicieux...

Elle posa son paquet sur la table de nuit, inclina vers la couche sa forme raide et noire.

— Vous êtes contente? Cela vous fait plaisir?

— Mais oui, Madame.

La vieille remontait le drap, le tapotait avec sollicitude. Elle se pencha et embrassa Lucie au front. Cassagnères vit très bien le retrait de la jeune fille, une défense instinctive, presque farouche.

— Je reviendrai, — répéta madame Satin. — Je ne veux pas être un trouble-fête. Au revoir, au revoir... Je vous laisse à vos confidences.

Elle partit. Le père Baujard soupira :

— Bon voyage, oiseau de malheur!

« Tandis que moi... », songea Cassagnères. Et, tout haut :

— Vous, Baujard, vous la connaissez. Mais ceux qui la connaissent, combien sont-ils? Si vous parlez d'elle dans le pays, tout le monde vantera ses mérites : « Madame Satin? Une si digne personne, si comme il faut, si charitable... » C'est que les gens, voyez-vous, ne se fient guère qu'aux apparences. Pour quelques simagrées mielleuses, les voilà dupés et contents. Supposez qu'au contraire vous leur refusiez des sourires hypocrites, vous aurez beau être un homme de valeur, et un brave homme, ils vous jetteront des pierres dans les rues. Est-ce vrai?

— La vérité, — approuva Baujard.

— Ce n'est pas juste, — reprit Cassagnères. — D'autant moins que neuf fois sur dix ce sont les natures les plus tendres, les plus sensibles, qui se replient ainsi sur elles-mêmes, qui se cachent sous des dehors un peu sauvages. Ce n'est pas par orgueil, croyez-moi, c'est par délicatesse, par pudeur.

Il regardait Lucie en parlant, ému de la confiance que lui vouait son clair sourire. Il se disait : « Celle-là, oui, est tout près de moi. Elle n'a même pas besoin de comprendre pour croire. Peut-être que les seuls malades ont de ces clairvoyances profondes... » Les yeux toujours sur les yeux de Lucie, il commença, à voix haute :

— Ainsi, moi...

Il expliqua ce qu'il était, lui, Cassagnères, trop sensible en effet, déçu dans sa confiance pour avoir été trop confiant.

Il revint sur les événements de sa vie, se montra perpétuellement blessé sans consentir jamais à se défendre, ou ne trouvant d'autre défense que dans cet isolement à quoi le condamnaient la rudesse et la méchanceté des hommes. Il plaida pour lui-même avec une chaleur expansive, dans un besoin de susciter une sympathie, une approbation simple et franche par laquelle il se sentirait justifié. De temps en temps, le père Baujard plaçait quelques mots sentencieux :

— Pour ça, c'est vrai, le monde est bien méchant.

Un peu plus tard, il fit à Cassagnères une souriante amende honorable :

— Moi aussi, je vous avais trouvé glorieux. Mais je n'ai pas été bien long à m'apercevoir que je me trompais.

— Vous êtes deux braves cœurs, — dit Cassagnères.

Il avait l'impression que tout son corps fondait. Il était infiniment triste et heureux. Un rai de soleil, touchant le visage de Lucie, le fit paraître plus pâle et transparent. Ce fut soudain comme s'il la voyait tout ensemble bien plus vivante et déjà morte : l'étrange sentiment qu'il éprouvait, de tristesse et de bonheur mêlés, atteignit à un paroxysme insoutenable.

— Vous voulez bien? — dit-il brusquement.

Ses lèvres touchèrent le front fiévreux. Il balbutia :

— Je reviendrai.

Il se sauvait. Il entendit le père Baujard qui le suivait en clopinant. Déjà au seuil de la maison il se retourna, et de nouveau serra les mains du vieillard dans les siennes. Il répétait, les yeux brouillés de larmes :

— Mais non, mais non, Baujard. Vous voyez bien que ce n'est pas possible... qu'elle ne vous laissera pas tout seul.

VII

Il ralentit le pas en arrivant sur *les Allées*. Jusqu'alors il avait marché très vite, sans rien voir que la chambre où languissait Lucie Bourgerette près d'un vieil homme assis à son chevet. Il revoyait un ballon d'oxygène affaissé dans son enveloppe de serge noire, il respirait une odeur de camphre et d'éther. Il se disait : « Ces deux faiblesses... Tant d'injus

tice et tant d'horreur; une horreur plus abominable de rester ainsi retenue, sans véhémence, presque douce. Pauvre petite, pauvre vieux! »

Il écarta les bras, aspira une longue gorgée d'air. Devant lui, le chemin de halage frémissait d'ombre et de soleil entre deux flots d'herbe luisante. A gauche, des lamiers roses foisonnaient, parmi des lianes de gratterons vivaces étageant leurs collerettes de folioles. A droite, sur la pente du perré, des milliers de fleurs sauvages s'épanouissaient en pleine lumière, des saxifrages candides sur leur tige pourpre, des euphorbes d'un vert pâle et mat, des lierres terrestres et des véroniques bleues.

Il marchait au ras des herbes, les yeux vers elles. Il regardait les fleurs des ononis palpiter comme un vol de papillons roses. Une vanesse au repos, grande fleur veloutée, s'envola. Il la suivit des yeux, et vit danser dans le soleil des piérides blanches presque liliales, et des citrins qui se poursuivaient deux à deux.

Une fois encore, jusqu'au fond de sa poitrine, Cassagnères aspira l'air tiède. Il allait à présent très lentement, ébloui, un peu suffoqué. La Loire coulait à pleines rives, d'un flot égal qui reflétait sans une faille un ciel où ne se voyait pas un nuage. Il retrouvait partout le même jeune épanouissement, une moiteur fraîche au ciel et sur les feuilles, comme la naissance éparse d'une anadyomène radieuse et charnelle.

Sur l'autre berge, des touffes d'osier, des boqueteaux d'acacias fermaient l'espace au bas du ciel, le rapprochant pardessus le fleuve. L'horizon devenait accessible, il appuyait au cœur de Cassagnères une caresse longue et soyeuse.

Il marchait, les jambes incertaines, semblable à un homme un peu ivre. Il dépassa *les Allées*, continua de remonter la Loire vers les bois de saules et de pins. Dans les osiers, des abeilles bourdonnaient autour des chatons poudroyants; et des insectes s'y accouplaient dont les élytres bleues, rouge vif ou vert doré brillaient comme des gemmes sur les feuilles.

Il s'enfonça dans les sentiers sablonneux. Les bourgeons des pins tendaient leurs doigts, les offraient à la tiédeur de l'air. Chaque brin d'herbe, sur le sable rose, luisait douce-

ment comme une petite flamme verte. Lorsqu'il traversait une éclaircie il revoyait la Loire et le ciel, par-delà des landes fleuries où des vaches, le col penché, paissaient.

Et il songea à la fillette aux cuisses nues, aux lavandières agenouillées vers la mare. Sans chercher il trouva le chemin, aperçut bientôt la levée qui protégeait le village dans la plaine. Il la gravit, reconnut le village, les toits roux sur les maisons blanches, les attelages dans les cultures. La plaine entière resplendissait, illuminée par des colzas en fleurs; plus douce, entre leurs nappes éclatantes, la lueur des jeunes blés frissonnait au soleil.

Il suivit le faîte de la levée, frôlé par des rejets d'acacias qui le cachaient sans l'empêcher de voir. Des voix d'hommes résonnaient par l'espace, le claquement d'un fouet, l'aboi d'un chien vers le village. Il regardait les paysans au labeur et se sentait merveilleusement libre. Il riait. Il disait à mi-voix : « Je m'enfonce, je me perds... Hier, néant, demain néant, c'est magnifique! »

Tout à coup son visage changea, se durcit. Le buste un peu penché, il écouta : une femme s'était mise à chanter, si près de lui qu'il avait cru la voir surgir dans l'instant où il l'entendait. Elle chantait dans le bois, vers la clairière des lavandières. En était-il vraiment si près?

Il descendit tout droit, glissant dans l'herbe longue. En quelques pas il fut au seuil de la clairière, et il vit la femme qui chantait.

Elle lui tournait le dos, assise ou accroupie. Un couteau à la main, elle devait cueillir des mâches sauvages. Il y avait à côté d'elle une petite corbeille d'osier tressé.

Elle chantait sans paroles, d'une voix très fraîche qu'elle retenait. Ses gestes avaient une vivacité gracieuse, de jeune animal libre et sain. Elle avait pris son couteau par la lame et s'amusait, le faisant tournoyer, à le piquer dans la terre molle.

Cassagnères avança d'un pas, puis d'un autre. Une motte, s'éboulant sous ses pieds, le fit se retenir à une branche dans un bruit vif de feuilles remuées. La fille se retourna, surprise. Il reconnut la petite Chulot.

VIII

— Et comment que vous m'avez fait peur!

— Si peur que ça?

— Dame! Je me croyais toute seule. Et voilà tout d'un coup que vous me tombez sur le dos...

Elle se mit à rire aux éclats.

— Qu'est-ce qui vous fait rire?

— C'est de souvenir, c'est la figure que vous aviez. Des yeux si drôles... Vous ne vous attendiez pas à me voir là, hein? Peut-être que vous avez eu peur aussi?

Elle s'était levée et se tenait en face de lui, tout près. Elle était plutôt petite, de formes minces et pourtant épanouies. Elle portait une très courte jupe bleue et une blouse de crépon blanc. D'une pochette, sur son sein gauche, dépassait un mouchoir de soie bleue. Tête nue, les cheveux fous, elle regardait cet homme avec une hardiesse tranquille et rieuse.

— Je vous avais entendue chanter, — dit Cassagnères. — Je ne m'y attendais pas, non. C'est que nous sommes loin du pays, savez-vous; peut-être une lieue, peut-être mille...

Il parlait vite, d'une voix qu'il percevait ailleurs, comme si elle eût été d'un autre homme. Cela faisait à ses pensées un accompagnement étouffé, monotone, dont elles n'étaient point gênées.

— ... Loin de tout, — poursuivait sa voix. — Est-ce qu'il y a un pays quelque part?... Oui, je sais bien, mais il ne faut pas y songer... Vous dites que vous me connaissez? Moi aussi je vous connais, depuis longtemps, plus longtemps que vous ne croyez...

Il la parcourait toute du regard, et l'admirait avec une sorte de fureur : « C'est elle, oui, c'est la petite Chulot; sous cette blouse et sous cette jupe la petite Chulot toute nue. »

— Nous sommes là, — disait-il, — vous, moi. Des arbres autour de nous, des branches et des feuilles serrées... Un pays? Personne que vous et moi, deux vivants. Est-ce que vous n'êtes pas libre, vous aussi? Pensez seulement à cette minute, ici, où nous sommes, vous et moi...

De plus en plus sa propre voix lui semblait étrangère.

Maintenant ses yeux ne quittaient plus la gorge de la petite Chulot, ce qu'ils en découvraient dans l'échancrure de la blouse. Sa peau nue, frôlée par l'étoffe blanche, prenait une chaleur ambrée qui semblait un peu moite aux regards, mais dont il était sûr que sa main, au contact, la trouverait d'une douceur lisse et sèche. Cette peau, fraîche au soleil, tiédissait vers l'ombre des seins. La blouse, au bas de l'échancrure, était fermée par deux petits boutons de nacre; la bride du plus haut était lâche, il était sûr qu'à l'effleurer du doigt elle sauterait, libérant un peu plus les jeunes seins dont il entrevoyait la forme, dont les pointes dures saillaient à travers le mince crépon.

Il eut conscience que son regard lui échappait, guettait hors de sa volonté. Du corps de la petite Chulot, il s'évadait vers la clairière déserte, la mare couleur de ciel reflétant les troncs dorés des vernes, et par-delà les arbres, hors du bois, vers les gardeuses de vaches sur la lande, les paysans au travail dans la plaine. Et il revenait avidement à cette poitrine, à ce cou, à cette jupe. La fille cessa tout à coup de sourire. Elle aussi épia les entours. Dans ses prunelles il vit passer une anxiété furtive. Elle ramassa dans l'herbe son couteau et sa corbeille.

— Allons, — dit-elle. — Il faut que je m'en retourne.

Cassagnères avança d'un pas, si brusquement qu'elle recula. Le talus de la mare était derrière son dos. Elle aurait perdu l'équilibre s'il n'avait vivement empoigné son bras nu. A peine rétablie, elle secoua son bras prisonnier :

— En voilà un sauvage! Pour un peu, je me serais noyée.

— Oh! noyée... — balbutia Cassagnères.

— Bien sûr! — répartit hargneusement la fille. — C'est creux, au moins trois mètres, et c'est traître.

Elle tordit de nouveau son bras :

— Allez, quoi! Lâchez-moi, ça suffit.

Elle se sentit alors attirée avec violence, rejeta en arrière ses épaules et sa tête, terrifiée par le visage qui se tendait vers le sien. Elle ressembla, soudain pâlie, un pli dur entre les sourcils, à une femme raidie dans l'étreinte. Lui ne pensait plus rien, les tempes grondantes, affolé par le contact de ce jeune corps frémissant.

Elle révélait une vigueur inattendue, qui l'excitait et l'exaspérait. Il la serra de toute sa force, lui noua d'une main les bras derrière le dos en crispant durement les doigts. Une douleur vive le traversa. Il comprit qu'il s'était blessé au couteau que tenait la fille : une tiédeur mouillée glissait entre sa main et le bras nu. Sans lâcher prise, remuant à peine les lèvres, il lui haletait au visage :

— Tu l'as fait exprès, hein?... Petite crapule... Exprès, hein?

Il tâtonnait. Il repéra les doigts serrés sur le manche du couteau, les tordit avec une brutalité dont elle gémit.

— Là, tu vois, ça n'était pas la peine.

Le couteau était tombé dans l'herbe. Il le repoussa du soulier, se mit à rire :

— Personne, je te dis, toi et moi... Si tu avais voulu... Ah! tu en as connu, des hommes! Pas moi, hein? Pas moi... Qui veut, qui paie... Si tu avais voulu, sale petite bête...

Elle le frappait de coups de pieds, sans rien dire, en cherchant à lui faire mal. Il la sentait farouchement résolue et l'en meurtrissait davantage, tout l'être soulevé d'un désir furieux et dur, qui voulait réduire et forcer.

Il tressaillit : la fille s'était mise à crier, d'une voix stridente qui devait porter très loin. Il songea aux hommes dans la plaine, aux sentiers proches par où quelqu'un pouvait passer. Mais cette crainte, aussitôt, fouailla son désir, sa colère. Il se rua, bloqua d'une main la bouche ouverte. La Chulot secouait la tête, la décollait par instants à demi de la paume qui s'y appuyait; et des lambeaux de cris aigus s'échappaient à travers le bois.

— Vas-tu te taire! Te taire!... Ah! tu te tairas bien, à la fin!

Il lui écrasa les lèvres sur les dents. Son autre main, saignante de sa coupure, se referma sur le cou palpitant. Ses deux bras, au-dessus des coudes, étaient secoués d'un tel tremblement que tous ses muscles tressautaient. Il se penchait vers cette bouche qui criait, écoutait les cris s'étouffer, devenir gémissements, puis râles. Il se penchait vers ces yeux agrandis, dont les paupières battaient, dont les prunelles se révulsaient. Un soulagement énorme l'envahissait. Il songeait : « Je t'ai! Je t'ai! Tu vois bien que je suis le plus fort... »; quand il sentit fléchir le corps de la gamine.

Le faible poids de ce corps l'accabla. Il se dit avec épouvante : « Qu'est-ce que je fais? Mais je l'étrangle... » Il lui lâcha le cou et libéra sa bouche. Il avait peine à la soutenir, il appréhendait de défaillir lui-même.

Presque tout de suite, la Chulot revint à elle. Elle se mit à geindre très bas, ouvrit les yeux, le vit, et se raidit avec effroi. Il la laissa aller. Elle chancela un peu, la bouche béante, et porta les deux mains à son cou. Des traces de sang maculaient son corsage et sa gorge. Elle gémissait d'une voix chantante :

— Oh!... Oh!... Oh!...

Il la vit gravir le talus, péniblement, deux ou trois fois glissant sur les genoux. Il demeurait sur place, hébété. Un peu plus tard, à travers des feuillages d'acacias, il aperçut son corsage blanc : elle devait être au faîte de la levée, devant la plaine et le village.

IX

« Qu'est-ce que je vais faire, à présent? »

Penché sur la mare, il regardait sa main dans l'eau. Une longue estafilade, assez profonde, avait coupé l'intérieur de ses doigts. Une brume sanglante en naissait lentement, qui flottait au-dessus d'eux comme de fines algues couleur de rouille.

« Qu'est-ce que je vais faire?... Qu'est-ce que je vais faire? »

Ces seuls mots hantaient son cerveau, y déroulaient une antienne presque dénuée de sens, dont il écoutait machinalement les syllabes. Peu à peu, la fraîcheur de l'eau engourdissait sa main et son poignet. Les algues qui frôlaient ses doigts devenaient plus ténues et plus pâles, s'évanouissaient en flocons rosâtres. Il retira sa main, et l'enveloppa dans son mouchoir dont il serra le nœud avec ses dents.

« Qu'est-ce que je vais faire? »

Ses yeux, errant au hasard, tombèrent sur la corbeille et le couteau de la petite Chulot. Il la revit, glissant sur les genoux, qui gravissait le talus herbeux. Il entendit son gémissement chantant. Elle gagnait la levée, elle descendait vers le village. Il la voyait, il la suivait. Près des maisons elle

rencontrait un homme, un homme roux, d'une quarantaine d'années. Elle lui parlait avec de grands gestes, lui montrait son corsage maculé, son cou meurtri. De quoi brillait le regard de cet homme? Il avait un ignoble visage. Côte à côte, la Chulot et lui, ils gagnaient les maisons, ils rencontraient d'autres hommes. Et de nouveau ces gestes, ces bras levés, ces paroles : « Dans le bois, près de la mare? Et il y est encore?... » On détachait les chiens. Dans la salle des maisons, au-dessus des cheminées, on décrochait les fusils de chasse. Le village vibrait comme une fourmilière en bataille. De toutes parts s'essaimaient des hommes armés dont les files noires rampaient par les colzas en fleurs, dirigeaient vers le bois des tentacules qui s'allongeaient, le cernaient, allaient bientôt se refermer.

Cassagnères entra dans le taillis, marcha droit devant lui à l'opposé du village. Ce n'était pas un taillis très serré; il y avançait sans peine. Il l'eut vite traversé, devina l'étendue lumineuse de la lande. Il continua de marcher sous le couvert, sans s'éloigner de la lisière et surveillant la lande nue.

Il n'y apercevait personne. Le soleil s'abaissait déjà et coulait obliquement sur l'herbe. Il le voyait ruisseler au flanc des petites buttes sablonneuses. Il tendait l'oreille, le cœur battant follement pour le vol d'un passereau, pour le claquement d'une roue au loin. Le bois se rapprochait du fleuve; par intervalles, entre des touffes d'osier, il découvrait sa pureté scintillante. La Loire tourna, l'oseraie et les bois se touchèrent. Il s'enfonça dans l'oseraie, la traversa aussi et s'arrêta au bord de l'eau.

Il trouva là quelque répit. L'eau coulait avec une fraîcheur susurrante. Derrière lui, les touffes d'osier haussaient un rets serré de branches et de feuilles; il éprouvait leur protection. Le bruissement des feuilles s'unissait à celui de l'eau : c'était autour de lui, dans le soleil, comme un murmure de pluie légère, qui ruisselait sur sa fièvre et la calmait un peu.

Un long moment passa. Il s'était assis sur le sable, le plus près possible de l'eau pour mieux s'abandonner à son tournoiement régulier. Il ne pensait à rien, il voulait ne penser à rien, se livrer tout entier à cette trêve qui se prolongeait. Le soir venait, sensible à la nuance du ciel, d'un bleu vert

plus léger, plus profond. Le soleil s'enfonçait derrière un rideau de grands arbres accrochés à la pente d'un coteau. On ne le voyait plus, mais au-dessus des frondaisons montait un rayonnement pâle et blond qui gagnait vers le zénith, emplissait peu à peu tout le ciel. Et les arbres, le fleuve, le sable où il était assis se mêlaient à ce rayonnement, le paysage entier s'illuminait d'une harmonie dorée, prenait aux yeux comme une fraîcheur sonore. Tout près de lui, dans l'eau, de très petits poissons glissèrent à la file; une feuille, sous ses yeux, vibrait contre sa tige; un peu au-dessous de cette feuille, sur la même tige, une mouche de mai inclinait ses ailes transparentes, veinées de nervures délicates. Il murmura : « Mon Dieu, mon Dieu... »

Ses larmes coulaient. Il s'allongea sur le sable à plat-ventre et mit sa tête contre ses bras. Aussitôt il revit les hommes qui maintenant marchaient dans le bois, qui le cherchaient sous le taillis, dans la clairière où luisait la mare. Elle devait avoir, elle aussi, ce doux éclat doré qui régnait par le monde; des chatons de saules qui tombaient faisaient frémir un peu sa surface endormie. Mais tout autour, des hommes, d'autres hommes le cherchaient.

Parfois il voyait leurs visages, et ne s'étonnait pas de les reconnaître aussitôt : non point Boufferet ou Corniquet eux-mêmes, mais des hommes qui leur ressemblaient; et d'autres à Blavette, à Cretaine. Et reparaissant tout à coup sous d'âpres masques de ruraux, Fernicle, Brulard, Le Dû le cherchaient à travers le bois.

D'un mouvement continu, machinal, sa tête roulait dans le creux de ses bras. Un tumulte d'images, de pensées incohérentes, s'exaspérait en lui, le dispersait douloureusement. Il se vit dans une baraque de planches, entraînant la petite Chulot parmi des couples de danseurs. Il la pressait contre son corps et lui soufflait des mots à l'oreille, la bouche frôlée par ses cheveux; elle souriait, elle consentait. Pourquoi?... Ah! des hommes arrivaient toujours, et les premiers traversaient la lande, pénétraient dans l'oseraie et le cherchaient au bord du fleuve. Ils étaient là. Il leur disait : « Je n'ai rien fait de mal. Je me suis trouvé avec elle, seul avec elle, vous comprenez... Ces meurtrissures? Ce sang? C'était avant,

avant qu'elle ne veuille pas... Je me suis coupé moi-même, je n'avais pas vu son couteau... »

Il s'efforça de penser avec calme, d'envisager froidement son cas : « Je serai arrêté. Gendarmes, prison préventive, tribunal... Un avocat, me défendre. Combattre, renverser un à un les arguments de l'accusation... Nier en bloc? La lutte n'est pas niable... Et ils témoigneront tous contre moi. Ils me haïssent. Il diront tous : « Cela ne nous étonne pas. » La Satin viendra et dira : « Cela ne m'étonne pas. » Ils me tiennent. Pour un simple geste que j'ai fait, ils vont me ressaisir et me détruire... Et quand même... Cette longue défense, patiente, adroite, attentive... Je ne pourrais plus! Je ne pourrais plus! »

Il dit tout haut : « Je ne pourrais plus. » Une paix étrange se fit en lui. Il releva la tête, s'appuya sur une main et s'assit de nouveau. Le rayonnement blond qui emplissait le ciel redescendait en rosissant derrière les arbres accrochés au coteau. Il reconnut les grands platanes des *Allées*; en se haussant un peu il distingua au loin les maisons de la petite ville . « Mon toit... Manouche... » Un instant il rêva de l'existence qu'il aurait pu vivre, humblement laborieuse, régulière, près de Manouche, sous un toit de la petite ville. Il attendait un peu de s'émouvoir, d'éprouver un regret à cette heure plus poignant, ou une révolte. Mais rien ne vint troubler l'étrange paix dont il était maintenant baigné. C'était la première fois qu'il se sentait ainsi détaché, qu'il éprouvait aussi profonde, pour la première fois vraiment pure et sincère, la sensation de ne plus tenir à personne. Que Lucie Bourgerette mourût, cela était indifférent. Prendre des nouvelles de Lucie, s'asseoir au chevet de son lit, serrer les mains du père Baujard, c'était entendre siffler Reuge ou crier Boufferet dans les rues. C'était rentrer, reprendre une place. Il ne pouvait plus rentrer. Il ne pouvait plus rien faire.

Plus rien, que se laisser plonger dans la transparence pâle de l'instant, qu'être une part infime du crépuscule, lentement avec lui accéder aux ténèbres bleues, et devenir la nuit paisible, la nuit même. De ce côté pas de frontière, pas de volonté réfléchie, pas d'acte. Ici, là-bas, en vérité. C'est ici l'odeur du fleuve qui dérive dans le soir brun, le mol

bruissement d'averse qu'une traînée de brise éveille dans le feuillage de l'oseraie. On n'écoute pas, on n'a pas besoin d'écouter. Ici, là-bas, c'est marcher n'importe où, de l'oseraie vers la lande au sol ras et feutré, par des îlots d'un sable fin qui s'enfonce en craquant sous le pied, par un sous-bois jonché d'aiguilles sèches et glissantes. Les pins s'érigent, droits, réguliers. Il fait nuit sous leurs branches immobiles. Une tiédeur y reste captive avec l'odeur des bourgeons résineux. S'il arrive que l'on se retourne, le ciel semble plus clair au bout de ces noires colonnades. Un oiseau noir le traverse et revient, un engoulevent aux ailes muettes.

La nuit n'approche que très lentement. On ne sait plus si les pas que l'on fait vont au-devant d'elle ou la fuient. Après le bois de pins, un taillis d'acacias s'éclaire d'un reste de jour. Le sol s'incline, il semble que s'y couche une lueur encore un peu dorée, un peu tremblante... Quel silence! Un chaton de saule qui tombe, on l'entend se poser sur la mare. Il y a dans l'herbe une petite corbeille renversée, un couteau dont la lame luit faiblement. Il n'est venu personne. Le vent ne souffle plus du tout. Il faut se souvenir pour l'entendre couler sur les feuilles de l'oseraie. Se souvenir de la mouche aux ailes penchées, de l'oiseau muet qui volait sous le ciel et de l'odeur des bourgeons résineux. Alors la mare n'est plus si proche... Un souvenir, une sensation, un souvenir : on se sent un point dans l'espace, un instant dans la durée; de nouveau on s'oppose, on n'est plus qu'un homme tiraillé, déchiqueté, avec l'angoisse des actes révolus et celle des actes qu'il faudrait accomplir. On le redeviendrait sans cette impuissance absolue, divine. La mare est une lueur insondable, on ne sait quelle énorme étoile. Les yeux y puisent un vertige grandissant, tout l'être se renoue dans ce suave anéantissement. Il semble que l'on touche autre chose, que l'on comprenne ineffablement : il faut qu'il y ait autre chose, il n'est pas possible, pas possible, qu'autre chose n'existe pas.

Et l'on se penche vers cette lueur mystérieuse, vers cet appel limpide qui est maintenant l'unique certitude. On ne sait pas comment on est tombé, comment on est parti vers autre chose.

MAURICE GENEVOIX

LES LIVRES D'HISTOIRE

A travers l'histoire romaine. — Mesdames et Monsieur. L'expédition du Mexique.

L'histoire romaine continue à mobiliser des équipes de spécialistes qui en débroussaillent les points obscurs. Tout n'est pas encore clair, mais la brume de la légende se transforme du moins en pénombre. La marche triomphale de la conquête romaine perd un peu de son caractère inexorable et systématique. Rome ne suit pas son orbite comme une planète; si, d'une ville, elle est devenue un État, ce n'est pas uniquement parce qu'elle l'a voulu, c'est parfois sans l'avoir voulu. Le Sénat n'a pas toujours été, n'a même pas été souvent, l'« assemblée de rois » qu'on se plaît à nous dépeindre: c'est, à l'origine et pendant longtemps, un conseil municipal formé de propriétaires ruraux, peu portés aux aventures, défiants de tout but que leur courte vue n'atteint pas, d'ailleurs ignorants de l'étranger et se complaisant dans l'atmosphère confinée où ont vécu leurs ancêtres. Les Grecs ont l'esprit spéculatif, ils aiment les théories, ils ont une littérature politique. Le Romain a moins d'envolée; il manque d'idées générales, il se plie aux circonstances, se règle sur les faits, évolue suivant les nécessités bien démontrées. Son conservatisme ne se refuse pas à tout changement, mais exige que l'urgence de ce changement soit affirmée plutôt deux fois qu'une.

Et même alors il ne se pique pas d'une logique absolue. « Donner et retenir ne vaut », dit le vieil adage. Le Romain essaye de retenir toutes les fois qu'il donne. C'est ainsi que la constitution ne sera jamais démocratique qu'en appa-

rence : les plébéiens ont beau acquérir l'égalité des droits civils et politiques, ils ont beau avoir la force du nombre dans une république où l'élection des magistrats et le vote des lois sont censés dépendre du peuple, jamais ils ne secoueront le joug originel. L'aristocratie s'élargira, le patriciat s'associera les éléments supérieurs de la plèbe, mais il y aura toujours une haute noblesse dirigeante et un bas peuple dirigé.

Tout cela est admirablement démêlé par M. Léon Homo dans son récent volume (*Les Institutions politiques romaines : de la cité à l'Etat*) qui est le n° 18 de « l'Évolution de l'Humanité » (Renaissance du Livre). Vous entendez bien qu'il ne s'agit pas ici d'un récit suivi : les faits sont expliqués plutôt que racontés. Leur succession chronologique préoccupe moins que l'étude de leurs causes et de leurs conséquences. Et il en est de même, avec peut-être encore plus de psychologie, dans le *Monde romain* de M. Victor Chapot paru dans la même collection presque à la même heure et avec le même succès. Le « Monde romain », c'est le monde devenu romain. M. Chapot en démonte devant nous le mécanisme général, puis décrit, en quelques pages substantielles et souvent neuves, la vie propre de chaque grande région qui persiste avec ses particularités dans le décor uniformisé de l'ensemble. Quand la sœur de Septime Sévère vint le voir à Rome, on fut un peu choqué de voir qu'elle ne savait pas le latin, non que le fait fût rare en Libye, mais parce qu'elle était sœur de l'empereur. Du reste, sur l'époque impériale, M. Homo a publié à part l'*Empire romain* (Payot), abrégé nerveux et vivant de toute cette période, sous trois rubriques : comment le monde est gouverné, comment il est défendu, comment il est exploité (au sens économique du mot, qui n'est pas nécessairement péjoratif).

Sur un point surtout, les derniers historiens de la Rome impériale sont d'accord. Ils sont beaucoup plus favorables aux empereurs qu'on ne le fut longtemps sous l'influence des historiens à la Tacite. Tacite est un artiste incomparable, il emporte le morceau, mais il a presque autant de parti pris qu'un Saint-Simon. Il fait entendre le son de cloche des vieilles familles, il est l'écho des rancœurs et des aspirations du Sénat. Ces rancœurs ne distinguent pas assez entre l'intérêt général et

les intérêts particuliers d'une caste, ces aspirations vers un passé mort de l'impossibilité de vivre ont un caractère éloquent et généreux qui fait perdre de vue leur inanité. La république est toujours belle sous l'empire. En fait, le dernier siècle de ce qu'on persistait à se représenter sous les apparences d'un gouvernement libre avait été le règne de la violence, le triomphe des chefs d'armées rebelles à la loi, des terroristes asseyant leur pouvoir sur les proscriptions. Les cruautés d'un Tibère, d'un Caligula, même d'un Néron ou d'un Domitien, ont coûté moins de sang que les querelles de Marius et Sylla, de Pompée et César, voire d'Antoine et Octave. Et elles n'ont sévi qu'à Rome, les provinces n'en ont pas souffert, elles en ont eu à peine connaissance. D'autre part, s'il s'honore de quelques beaux caractères, le Sénat compte beaucoup d'esprits médiocres, impropres à une administration régulière et humaine des provinces, toujours considérées par eux comme pays conquis.

D'excellents empereurs, administrateurs hors ligne qu'on peut difficilement qualifier de tyrans, comme Hadrien, se rendent compte de cette incapacité. Ce n'est pas pour faire pièce au Sénat qu'ils lui préfèrent leur Conseil du Prince peuplé d'éminents jurisconsultes, leurs hauts fonctionnaires empruntés à l'ordre équestre et nourris dans la pratique des affaires. Sous les pires empereurs, l'empire est mieux administré qu'au temps des Verrès. Le Sénat est décoratif, mais peu actif même quand on lui en offre l'occasion. C'est un corps consultatif dont les consultations sont lentes et hésitantes. Voyez quelle peine a Cicéron pour en tirer quelque chose à l'époque de Catilina. Domitien ne l'a pas consulté sur la sauce à laquelle il fallait mettre son turbot — Juvénal a donné le coup de pouce — mais s'il l'avait fait, le poisson eût été gâté avant que le sénatus-consulte eût été voté.

Un point plus controversé, et sur lequel on n'a pas fini de discuter, c'est de savoir si la civilisation romaine a été un bienfait pour les peuples qui en ont subi l'attraction. M. Camille Jullian ne le croit pas pour la Gaule : il regrette qu'elle n'aît pas eu la faculté de se développer suivant son génie national, il ne se console pas de la défaite de Vercingétorix. Sa fougue séduisante a entraîné bien des adhésions. Et pourtant, il est

difficile de savoir ce qu'eût été le cours de l'histoire si tel aiguillage n'avait pas eu lieu. Nous voyons bien ce qu'a donné la greffe, comment montrer ce qu'eût donné le sauvageon? M. Chapot fait une remarque qui a son prix. Rome a étranglé le celtisme en Gaule, nous ne saurons jamais ce qu'il eût donné spontanément. Soit. Mais il reste un pays où le celtisme n'a pas été étouffé ni même entravé. C'est l'Hibernie, c'est l'Irlande. Qu'a-t-elle produit de spécifiquement celtique, sauf une « enfantine » littérature épique? Aurions-nous tellement perdu à en être privés?

Autre chose. Le flot des invasions barbares a submergé la culture romaine; elle a demandé beaucoup de peine et de temps pour reparaître au jour. Comment auraient résisté les civilisations indigènes, moins vigoureuses, moins évoluées, moins expansives, moins attestées par des chefs-d'œuvre? Les Romains, somme toute, n'ont pas imposé leur empreinte. L'Orient hellénistique y a échappé parce qu'il avait mieux; c'est parce qu'ils avaient la sensation d'y gagner que les occidentaux se sont romanisés. Comment prouver aujourd'hui qu'ils se sont mépris sur leur vocation, leur intérêt, leur rôle dans le monde? Charbonnier est maître chez soi, c'est entendu; au nom de quel principe lui donner tort s'il lui plaît de modeler sa hutte sur la villa du patron?

***

M. Guy de la Batut nous parle de la *Cour de Monsieur* (Albin Michel). La cour de Monsieur, c'est la cour de Madame, car le Monsieur dont il s'agit, c'est le frère de Louis XIV, et la cour qui l'entoure à Saint-Cloud, c'est beaucoup le cercle de ceux qui font la leur à Henriette d'Angleterre.

Ce n'est pas que cet ancêtre de la branche d'Orléans soit foncièrement insignifiant ou perverti. Il est, comme beaucoup d'autres princes du sang, victime de sa naissance. Il paie pour Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, qui s'est montré si insupportable sous le règne précédent que Mazarin, Anne d'Autriche et Louis XIV ne songent qu'à éviter le retour de pareils troubles. D'un enfant qui était joli, gracieux et probablement moins égoïste que son aîné, on a fait un être effé-

miné, vicieux, qui ne s'intéresse qu'à la parure, aux bijoux, aux fards, dont le rêve est de s'habiller en femme et de se faire courtiser par les hommes, à quoi il ne manque pas en carnaval, et d'où lui viennent des goûts fâcheux.

En Orient, le souverain supprime ses frères; en Occident, à cette époque, il les annihile. Le maréchal du Plessis, gouverneur du jeune prince appelé alors le duc d'Anjou, explique dans ses Mémoires comment il comprend sa fonction, comment Mazarin la lui a fait comprendre. Les frères d'un roi peuvent évidemment avoir des qualités, de la grandeur d'âme, des sentiments élevés, mais « tout cela doit être subordonné à ce qu'ils doivent à leur souverain, car pour être leurs frères, ils ne laissent pas d'être leurs sujets. » La véritable grandeur pour Monsieur doit consister « à être dans les bonnes grâces de Sa Majesté et à ne jamais lui donner de soupçon de sa fidélité par une ambition mal réglée. » Il est donc inutile de le pousser dans la voie des études et, en fait, le duc d'Anjou, à quinze ans, sait à peine lire. La seconde Madame exagère pourtant en disant qu'il est à peu près incapable d'écrire une lettre, car nous avons à la Nationale sa correspondance avec Madame de Sablé, qui n'est pas plus mal tournée que beaucoup d'autres.

L'éducation des princes avait à cette époque bien des lacunes. Le roi et son frère, constamment ballottés par monts et par vaux durant la Fronde, sont négligés. Une scène que raconte le valet de chambre La Porte en dit long sur leurs manières. Ils couchent à Corbeil dans la même pièce, qui est petite. Le roi, sans y penser, crache en se réveillant sur le lit de son frère. Celui-ci répond de la même monnaie et, comme le roi riposte, il saute sur le lit royal et y fait bien pis que de cracher. Le roi ne veut pas être en reste, la scène se corse, il faut appeler le maréchal de Villeroy, chargé de leur instruction militaire, pour apaiser les deux jouteurs. Et ils ont à ce moment treize et onze ans. Nous sommes loin de l'époque où le roi jettera sa canne par la fenêtre pour ne pas bâtonner un gentilhomme. Le duc d'Anjou gifle à dix ans une fille d'honneur qui se dispute avec sa nourrice; à onze ans, il en fait autant à une dame qui rit parce qu'il s'est empêtré dans les jupes de sa danseuse.

A la mort de Gaston d'Orléans, en 1661, il reçoit le titre et c'est aussi à partir de ce moment qu'on l'appela communément Monsieur. Il épouse Henriette d'Angleterre, la célèbre « Madame », qui était très maigre, qui n'était pas très jolie, mais dont la grâce était irrésistibile. Elle était un peu bossue, avait une épaule plus haute que l'autre, souffrait d'une toux opiniâtre et, avec tout cela, traînait tous les cœurs après soi, y compris celui du roi, mais non compris celui de son mari, trop féminisé pour aimer sa femme et même les femmes.

Ici commence un réseau d'intrigues que M. de la Batut s'est fait un devoir de débrouiller, de quoi ne sauraient trop le remercier ceux qui ont le goût ou le besoin d'explorer l'envers du grand règne. Il s'est donné beaucoup de peine pour leur en épargner. Voilà les débuts de mademoiselle de La Vallière, dus à la nécessité de détourner l'attention du flirt très poussé qui s'affichait entre le roi et sa belle-sœur. Ce flirt n'avait pas abouti à l'irréparable, mais on pouvait s'y tromper et surtout on pouvait s'y attendre. Il fallait sauver la situation. La modeste La Vallière la sauva si bien qu'elle la retourna. Elle était courtisée par le comte de Guiche, qui s'effaça prudemment devant Jupiter, mais se rabattit sur la princesse, laquelle, cette fois encore, ne sut pas se défendre de quelques imprudences. Elle aimait à être aimée. Seule, la reine n'y vit que du feu. Elle ne se méfia pas de La Vallière car elle croyait naïvement, remarque M. de la Batut « qu'un souverain ne peut avoir que des amours de sang royal ». L'éducation des princesses, à la cour d'Espagne, était judicieuse.

Laissons ces histoires galantes sur lesquelles il n'y a plus de mystère et qui n'empêchaient pas la vie de suivre son cours, car la pauvre Henriette d'Angleterre, en neuf ans de mariage, eut huit grossesses. Sa santé qui avait toujours été délicate n'en fut pas consolidée. Le roman du poison n'est plus pris au sérieux. Madame est morte d'un ulcère de l'estomac, dont la perforation amena une péritonite aiguë qui l'emporta en neuf heures. Elle se vit mourir alors que les médecins assuraient encore qu'elle n'était pas en danger. Elle ne fut pas ménagée par le chanoine de Saint-Cloud, Feuillet, qu'on avait été chercher en attendant Bossuet. Son récit, dont le manuscrit est à la Mazarine, est d'une brutalité pénible.

Il la traite en pécheresse dont les souffrances ne méritent aucune compassion. Le curé de Saint-Cloud qui lui administre les derniers sacrements est plus humain. Bossuet, qu'on alla réveiller dans la nuit, adoucit ses derniers instants. C'est Monsieur qui avait pensé à lui, et pour une raison de protocole. Il voulait un nom qui fît bien dans la *Gazette de France*. Bossuet venait d'être nommé à l'évêché de Condom. « Il est, dit le prince, habile homme, homme de bien. Madame lui parlait quelquefois, cela sera tout à fait bien. » L'idée était excellente en effet et l'oraison funèbre de Bossuet y a gagné.

Madame n'était pas enterrée qu'on songeait déjà à la remplacer. Elle ne laissait que deux filles, le roi lui-même n'avait qu'un fils, la succession ne paraissait pas assez largement assurée. Et le fait est que si Monsieur ne s'était pas remarié, il ne resterait pas de Bourbons français.

La seconde Madame est d'une autre figure. Celle-ci ne tiendra pas de cour, on ne lui fera pas la cour et elle boudera la cour surtout lorsque madame de Maintenon en deviendra l'étoile grise. C'est la fille du comte palatin, elle est hommasse malgré son teint frais de blonde de dix-huit ans. Elle n'était pas un beau parti, mais Louis XIV a des vues sur le Palatinat. De plus, elle est luthérienne, mais sans fanatisme, et elle devient catholique avec encore moins de fanatisme. Elle aime la table, c'est le seul goût qu'elle ait de commun avec son mari, encore n'aiment-ils pas les mêmes plats. Elle est pour la grosse cuisine allemande, la soupe aux choux ou à la bière, le boudin, la choucroute, et elle déteste les sucreries, le chocolat, le café, tout ce qui est à la mode et au goût de Monsieur. Elle a une autre particularité, sa peur des médecins. Elle s'en préserve en ce qui la concerne, mais elle ne peut en préserver les siens et c'est ce qui la désespère. A peine enceinte, elle s'en inquiète pour son futur enfant. Dans une des nombreuses lettres qu'elle écrit à la diable, à peu près illisibles en français et fort incorrectes en allemand, elle dit : « Ici aucun enfant n'est en sûreté; les docteurs déjà ont expédié dans l'autre monde cinq des enfants de la reine... Ils en ont fait autant de trois de Monsieur ainsi qu'il le dit lui-même. » Et il est réel que la mortalité infantile était prodigieuse en ce temps-là. Surtout dans les grandes familles où

le médecin était inévitable. Le premier né de Madame mourut comme elle l'avait prévu.

Ce qui écarta vite de la cour la seconde Madame, c'est qu'elle était restée très allemande, encore plus palatine, et que le Palatinat fut affreusement dévasté par les armées françaises. Elle ne s'en console pas et ne le cache pas. Le roi a beau la combler d'amabilités, elle ne lui pardonne pas, et pourtant elle avait eu d'abord pour lui un faible dont s'amusait la cour et dont s'égaye madame de Sévigné. Elle ne lui pardonne pas davantage la mésalliance qu'il imposera à son fils le duc de Chartres, le futur Régent. Elle l'avait vue venir de loin. Le roi s'était assuré la complaisance de Monsieur en s'assurant la connivence du peu estimable chevalier de Lorraine qui en faisait ce qu'il voulait. Dès le 14 avril 1688, madame révèle tout le plan à la duchesse de Hanovre. Non seulement le roi veut « marier les enfants de la Montespan avec les miens, écrit-elle, mais la Maintenon, dans cette circonstance, est tout à fait pour la Montespan parce qu'elle a élevé les bâtards... » Ce n'est pourtant qu'en 1692 que le roi brusque les choses. Certain du consentement de Monsieur, il obtient la résignation du duc de Chartres par son précepteur l'abbé Dubois. Madame restée seule était vaincue. Elle ne pouvait qu' « obéir » et c'est le mot qu'elle employa en effet à l'égard du roi. A l'égard de son fils, elle fit plus. Comme il s'approchait pour lui baiser la main, « elle lui appliqua, dit Saint-Simon, un soufflet si sonore » qu'il fut entendu à distance. On était moins naïf que la reine Marie-Thérèse dans les petites cours allemandes, mais on n'avait pas une idée moins haute des prérogatives du sang souverain.

Monsieur, pour n'avoir pas su se ranger à temps comme son frère, était usé avant l'âge. Une première attaque en 1699 le prévint de l'inévitable. Il avait toujours été très dévot, c'est-à-dire soucieux de menues pratiques, il le devint plus sérieusement. « Le jubilé, disait-il à madame de Maintenon en 1700, m'a fait faire de sérieuses réflexions. » Il est du reste traité en vieil enfant par le roi; Charles II, qui a été son gendre, l'oublie dans son testament. Il boude à Saint-Cloud. Louis XIV le laisse bouder. Il a alors la fâcheuse idée de venir à Versailles esquisser une réconciliation. Après une

scène de colère, il est pris de saignement de nez à table mais n'en perd pas un coup de dent (8 juin 1701). Une seconde hémorragie à dîner l'oblige à rentrer à Saint-Cloud où une nouvelle attaque l'emporte dans la nuit. Louis XIV le pleure décemment; le duc de Chartres, le nouveau duc d'Orléans, fut véritablement affigé. Madame ne s'inquiète que de ne pas entrer dans un couvent. Son nom ne figure même pas dans le testament de son mari. Elle attendit vingt ans pour aller le rejoindre à Saint-Denis. Elle est encore avec lui, mais plus à Saint-Denis. Leurs deux dépouilles seront jetées ensemble à la fosse commune pendant la Révolution, quand la Convention, par un décret d'octobre 1793, fit violer les cercueils de la famille royale pour en extraire le plomb.

***

Dans l'ensemble, les deux volumes que vient de publier le comte Corti — *Maximilien et Charlotte du Mexique* (Plon) — ne modifieront pas ce qu'on pouvait savoir et penser de cette lamentable histoire. Mais ils versent aux débats un dossier inédit de tout premier ordre, tiré des archives de Vienne. L'empereur Maximilien, à un moment où il s'était décidé à quitter le Mexique, résolution qu'il eut le tort de ne pas exécuter, avait fait transporter ses papiers sur le bateau qui devait le ramener en Europe. Ils n'avaient pas encore été accessibles au public. Le comte Egon César Corti, qui appartient à la branche autrichienne d'une famille italienne bien connue, a pour la première fois pu explorer et utiliser ce fonds capital qui comprend les lettres originales de Napoléon III, du roi Léopold et de François-Joseph, avec la copie ou le brouillon des réponses faites par Maximilien. Il contient de même les lettres de l'impératrice Eugénie à l'infortunée Charlotte et les réponses de cette dernière recopiées de sa main. On y trouve enfin la correspondance entre Maximilien et sa femme. Et ce n'est pas tout. En appendice, M. Corti publie seulement les lettres échangées entre le couple impérial français et le couple impérial mexicain, qui sont toutes en français, mais dans le corps de l'ouvrage, il cite souvent les autres [1].

1. Les lettres et rapports inédits du général Castelnau, dont M. Louis Sonolet

Cette expédition du Mexique est un vrai roman historique du genre triste. Rien n'est triste en effet comme le spectable des illusions, des fautes, des ignorances dont ce drame est tissu. Maximilien a cédé au désir honorable d'être quelque chose, de faire quelque chose, ce qui lui était interdit en Europe en sa qualité de cadet dans cette vieille maison de Habsbourg où le fétichisme à l'égard du souverain étouffe le reste de la famille — surtout quand le souverain est de cœur sec et d'esprit court. Maximilien souffre de son inaction, de son inutilité; il se croit de l'étoffe. La princesse Charlotte obéit au désir d'être une tête couronnée. Elle a une grande part de responsabilité dans l'acceptation du trône, une grande aussi dans l'obstination mortelle à s'y cramponner. Quant à Napoléon, il est à la fois dupé par le mirage d'un empire latin à créer sous les auspices de la France, et manœuvré par des influences mercantiles qu'il soupçonne à moitié, mais auxquelles il obéit parce qu'il a moins de volonté que les hommes d'affaires qui rôdent autour de lui. Reste l'impératrice. Elle est séduite par cette sorte de croisade contre un gouvernement sacrilège qui sécularise les biens de l'Église et institue le mariage civil. Son sang espagnol proteste contre un régime où les hommes de couleur comme Juarez dominent les créoles. Et puis, quand on n'est pas née sur les marches d'un trône, il y a quelque charme à tendre la main pour les faire gravir à des Habsbourg ou à des Cobourg. Maximilien, lors de sa première visite aux Tuileries en 1856, avait trouvé un air « parvenu » à la cour et avait exprimé cette impression dans ses lettres à son frère. « On met beaucoup de bonne volonté pour donner un air distingué à la cour, mais tout le rouage ne veut pas encore bien fonctionner. La nonchalance qu'on y affecte laisse transparaître l'étiquette des parvenus. » Le voilà maintenant le protégé de ces parvenus.

Cette affaire du Mexique ne pouvait réussir. Elle fait comprendre ce qui se passe dans ce pays encore aujourd'hui.

a tiré ses deux articles si fortement documentés de la *Revue de Paris* (1er et 15 août), complètent et contredisent sur bien des points l'ouvrage du comte Corti. Nous avons les deux sons de cloche. Castelnau est très sévère pour Maximilien et pour Bazaine, et il n'a pas tort, mais il est difficile d'échapper à l'impression que l'échec final se serait produit, même si Bazaine avait été plus franc et Maximilien plus consistant.

Lors de la proclamation de l'indépendance, les Espagnols nés en Espagne avaient été expulsés, mais les autres étaient restés et, bien qu'inférieurs numériquement aux autochtones, ils continuaient à dominer l'administration et encore plus l'église. Tout le haut clergé était et est encore espagnol. L'anticléricalisme des partis indigènes s'explique par là. Juarez avait d'abord été destiné à la prêtrise, une prêtrise sans avenir. Les évêques sont tous du parti conservateur et d'une intransigeance qui fera le désespoir de Maximilien. Ils ne le soutiendront plus dès qu'il se refusera à revenir sur toutes les mesures prises avant lui au sujet des biens de l'Église. Et comme le pape Pie IX ne juge que par eux et ne connaît que par eux ce qui se passe au Mexique, aucun concordat ne sera possible. L'empire ne peut avoir pour lui que le parti clérical, et il ne l'a pas dès qu'il ne lui donne pas pleine satisfaction, ce qu'il ne saurait faire d'autre part sans se rendre totalement impossible. Quant aux généraux de *pronunciamento*, diplomates en disponibilité et intrigants en activité qui composent les cadres du parti conservateur, ils ne représentent qu'eux-mêmes, n'ont personne derrière eux, ne connaissent plus le pays dont ils sont exilés depuis des années, et le peu qu'ils pourraient faire est encore annihilé par leurs incurables jalousies.

Maximilien a payé pour les fautes de tous. A qui la faute de sa mort? Non pas la faute générale et morale imputable à tous ceux qui l'ont engagé dans cette aventure sans issue, mais la faute immédiate, directe, matérielle. L'ouvrage du comte Corti ne laisse aucun doute. Maximilien jusqu'au dernier instant pouvait se retirer honorablement, il s'y était résigné, il avait même commencé ses préparatifs : quel mauvais génie l'a persuadé de rester et par quels moyens?

C'est un jésuite assez obscur et plus qu'équivoque, le père Fischer, aventurier fort intelligent et remarquablement psychologue qui venait de loin à tous égards. Allemand de naissance, colon à tout faire au Texas depuis 1840, il est chercheur d'or en Californie au moment de la grande fièvre de 1848. Protestant d'origine, il est alors converti par les jésuites et entre dans leur ordre, sans renoncer à sa vie accidentée. Secrétaire de l'évêque de Durango au Mexique, il est remercié,

« à la suite de plusieurs événements pénibles », écrit discrètement le comte Corti. Ces événements pénibles sont notamment quelques paternités. Malgré tout, il fait encore figure et Maximilien en arrivant à Mexico (mai 1864) est tout heureux de trouver ce jésuite qui sait l'allemand, qui connaît le pays, qui en parle comme s'il le connaissait mieux que personne. Le père Fischer lui remet un brillant mémoire sur l'état de son empire et, quand commencent les difficultés avec le Vatican au sujet des affaires religieuses, il apparaît comme l'homme providentiel qui peut les résoudre. Il rédige un projet de concordat, — c'est son fort, de rédiger, — et est envoyé à Rome en mission secrète pour le faire agréer. Dans la lettre qui l'accrédite près du Saint-Père, l'empereur le présente comme « un des membres les plus excellents du clergé mexicain. »

A Rome, on ne le prend pas très au sérieux; le pape le reçoit (novembre 1866) sans lui laisser d'illusion. Ses rapports à l'empereur donnent au contraire l'impression qu'il est *persona grata* et qu'il obtiendra gain de cause. Les réponses de l'empereur sont touchantes à force d'ingénuité : « Avec un vif plaisir, j'ai lu vos deux chères lettres de 11 mai, et j'ai lu leur contenu avec le plus grand intérêt, ravi de l'esprit lucide et de la compréhension si juste qui ressortent de chaque ligne. Si j'avais seulement six diplomates de votre force, nos affaires iraient autrement » (14 juin 1866). Tout de même comme rien n'aboutissait, ni n'en prenait le chemin, le père Fischer reprit celui de Mexico. Pour sauver la face il revenait soi-disant pour consulter le clergé mexicain. Il est assez habile pour présenter ce néant comme un succès et, à peine de retour (fin de septembre), il est plus en faveur que jamais.

La situation était désespérée et claire. Charlotte venait de faire à Paris sa tragique et vaine démarche du mois d'août. La retraite des troupes françaises était décidée irrévocablement. Les intrigues de Bazaine n'y sont pour rien et, à ce point de vue, l'ouvrage de M. Corti tend à dégager Bazaine de beaucoup d'accusations. Son rôle est équivoque, mais il a suivi en somme les instructions de Napoléon, elles-mêmes équivoques et changeantes. Pour l'instant, elles ne changent plus. Le retrait des troupes aura lieu au début de 1867, et Napoléon engage sagement Maximilien à ne pas rester après

leur départ. C'est l'avis de tous ses amis sincères, mais ce n'est pas l'affaire de ses derniers partisans qui comptent que la présence de Maximilien leur permettra de négocier plus avantageusement leur soumission à l'inévitable. Le père Fischer est leur âme damnée. Il est maintenant à la tête du secrétariat impérial, tout passe par ses mains. Un ami dévoué de Maximilien, Herzfeld, qui avait servi auprès de lui quand il était amiral, lui conseillait d'abdiquer. Le père Fischer joue admirablement du sentiment de l'honneur pour suggérer le contraire, et il sent bien que Maximilien au fond du cœur répugne à une abdication qui sera l'aveu public de sa défaite.

Pourtant, le 18 octobre, Maximilien, apprenant que Charlotte est devenue folle, se décide, les préparatifs commencent et c'est alors que les papiers secrets sont embarqués. L'empereur quitte Mexico pour Orizaba dont le climat est plus doux et qui est plus près de Vera-Cruz, une proclamation au peuple, dont nous avons le texte, est rédigée. Tout est fini, l'empereur est sauvé. Mais Fischer veille. Il ménage à Maximilien une sympathique réception à Orizaba, et au lieu de combattre ouvertement le projet de départ, il fait expédier Herzfeld en avant « pour préparer les voies ». Le malheureux, qui se sent disgracié et qui n'y comprend rien, écrira encore de La Havane au Révérend père une adjuration confiante et pathétique pour hâter l'embarquement à l'empereur. Il tombait bien. Le père Fischer exploite des bruits laissant entendre que Maximilien serait mal reçu en Autriche, ou même n'y serait pas reçu. Le 28 novembre, Maximilien change d'avis : il va rester, il se passera des Français, c'est leur présence qui lui a fait du tort. Il pose ses conditions, pour la forme, car la plupart étaient irréalisables et les autres ne seront jamais réalisées. Le dé était jeté. On peut dire que ce jour-là le peloton d'exécution était commandé. En attendant, le père Fischer offre le champagne à ses associés et en boit même au point d'être incommodé.

Le reste va de soi. C'est la tragédie de Queretaro. Les généraux Miramon et Mejia sont du moins fusillés aux côtés de l'empereur (19 juin 1867). D'autres trahirent, comme Lopez, ou gagnèrent le large, comme Marquez. Le père Fischer fut de ces derniers.

A. ALBERT-PETIT

TABLEAUX DE TAHITI

L'arrivée. — Devant Papeété, le navire stoppe. Après la succession de rites observés dans chaque port — appels de sirène, vedette de la Santé, visa des passeports — la libre-pratique enfin accordée, le *Maunganui* glisse vers le quai d'appontement.

Au bord du rivage, sous la nef ombreuse d'épais flamboyants, quelques robes tahitiennes jettent des lambeaux de clarté.

Avec une lenteur prudente, d'autant plus nécessaire que l'épave de la *Zélée,* coulée en 1914 sur l'ordre du commandant Destremaux, gît près de là et gêne la manœuvre, le vapeur accoste un wharf en bois, le long duquel s'étend un vaste hangar béant : les entrepôts de la Douane, dit-on.

Sur le toit de cette construction qui n'atteint pas la hauteur du spardeck, rien que des réclames en anglais : *Very latest novelties in souvenirs of Tahiti. G. Spitz. — Campbell, optician, furnished rooms, etc...*

En attendant l'accostage, dolmans blancs et robes arachnéennes, à la mode de Paris, avec des mines amusées, se communiquent sur le quai les potins de la dernière heure.

Un indigène au teint doré a fleuri son chapeau de paille d'une couronne en coquillages artistiquement assemblés.

On peut enfin débarquer. Mais en même temps ceux d'en bas montent à l'assaut du bord par l'unique échelle baissée. L'attrayante bousculade que voilà!

Une porte étroite et basse percée dans une palissade aux

planches mal jointes, enduites d'un lait de chaux, s'entr'ouvre sur Papeété.

C'est ici la belle terre du plaisir : *navé-navé fénua.*

Papeété. — Au débarcadère, un enchevêtrement de « Ford », de « Buick », d' « Overland », toutes voitures américaines. A leur volant, se tiennent des chauffeurs tahitiens, d'une correction de *gentlemen-farmers*, sans chapeaux ni casquettes, comme aussi sans vestons, et dont les bras s'adornent d'élastiques colorés, qui fixent au-dessus du coude les manches de leurs chemises relevées.

Et le flot de passagers dévale du paquebot : Américains, Australiens, Néo-Zélandais, aux yeux largement encerclés de simili-écaille, aux incisives aurifiées, flanqués de kodaks à l'affût, qui pour un rien se déploient en batterie, trépidants de déclics sans cesse renouvelés.

Trois minutes d'automobile à petite vitesse et l'on stoppe devant le palace-hôtel du chef-lieu, pauvre construction en bois, d'un étage, dont la peinture jaune s'écaille comme peau de serpent à l'époque de la mue.

Derrière le grillage de son bureau, le propriétaire du palace accueille les arrivants d'un air digne.

Un cliquetis de machine à écrire s'échappe de la pièce voisine, une douce mélopée tahitienne monte de la cour. Dans le couloir, des étrangers, recouverts du pagne tahitien, s'empressent vers la salle de bains, après une nuit d'étuve dans les chambres exiguës, dont la toiture de tôle leur a trop généreusement dispensé la chaleur emmagasinée pendant le jour.

L'hôtelier explique :

— Je n'ai pas pu faire couvrir en bardeaux. Ç'aurait été plus frais, bien sûr, mais tout le bois vient d'Amérique : il n'y en a pas ici. Et les ouvriers, où les trouver? Cela aurait coûté un prix fou.

Martiniquais, cet homme escamote tous les « r » et les remplace par le son « ou ». Dans sa bouche, ces phrases simples prennent une saveur particulière :

— Oui, cela au-ou-ait coûté un p-ou-ix fou.

Tout le confort moderne de l'hôtel se trouve dans la salle de bains, où coule à profusion, il est vrai, l'eau limpide de la

rivière Fautaua; mais il n'y faut pas chercher de robinet d'eau chaude.

Deux Tahitiennes, jambes et pieds nus, assurent avec lenteur le service des chambres, en lançant des regards obliques.

Comme ce palace est dépourvu de sonnettes, mieux vaut, plutôt que d'appeler en vain, chercher soi-même ce qui manque.

Vahiné[1]. — De haute taille, épaules droites, reins cambrés, jambes robustes, le teint doré, avec un grain de peau d'une finesse extrême, la figure large, éclairée de grands yeux d'une infinie douceur sous leurs cils noirs, la longue chevelure dénouée — crinière lourde d'huile parfumée-*monoï* — une fleur de gardénia-*tiaré* ou d'hibiscus sur l'oreille, elles passent de leur démarche souple, avec un énigmatique sourire au coin de leurs lèvres sensuelles.

Elles ne viennent plus maintenant comme jadis, au temps de Cook et Bougainville, s'ébrouer, captivantes naïades dévêtues, sous les regards admiratifs des nouveaux arrivés : civilisation et religion ont passé par là. Mais si, pudiquement, elles voilent aujourd'hui leur nudité d'un *paréu*-pagne, enroulé avec soin autour du corps et recouvert d'une longue robe sans taille, leurs mœurs ne se sont guère modifiées pour cela.

Prêtresses de l'amour, elles officient avec une complaisance inlassable.

Est-ce immoralité? Certes, pour tout étranger ignorant du passé comme des traditions de l'île et qui se contente de voir en civilisé. Mais pour les comprendre, ces Polynésiens à la mentalité si profondément différente de la nôtre, il importe de vivre longtemps auprès d'eux, de connaître leurs anciennes coutumes.

Comme il avait raison, Gauguin, d'écrire : « Leurs plaisirs et leurs terreurs habitent toujours *matamua* ». C'est cet *i té matamua*, cet autrefois, qui projette sa lueur sur le présent.

Si profonde que puisse paraître sur eux l'emprise des religions importées, protestantisme ou catholicisme, les maori, au fond d'eux-mêmes, gardent l'empreinte inaltérable de leurs antiques croyances.

1. Femmes.

Enfant de Tii et de la femme Désir, de Tii, lui-même fils de Taaroa, le créateur, et de Hina, de la grande lune, l'échange du plaisir, *té ahuta a ata maï*, que donnent les jeux de l'amour, paraît ici tout naturel : souvenir inconscient peut-être de cérémonies du culte auxquelles présidaient autrefois les Douze *Aréoï*, voluptueux prêtres, en compagnie des Divines-ornées-pour-plaire, aussi nombreuses que les *vahiné* dans l'île, puisque toutes leur appartenaient.

Profonde fut l'erreur du trop astucieux Chinois qui, voici quinze ans, pensa s'enrichir en exploitant près de Papeété la capricieuse facilité de mœurs des Tahitiennes et s'avisa d'ouvrir là une accueillante maison. Prétendre emprisonner ces *vahiné*, à l'humeur fantasque, ivres de liberté, en communion constante avec la nature, autant vouloir enchaîner le vent... Notre Chinois s'en aperçut bien, qui dut peu après fermer son établissement, vaincu par la concurrence privée.

Il est si facile, et deux fois profitable, puisque cela plaît aux Dieux, aux *Atua*, en se prêtant à des effusions où l'on abandonne bien peu de soi-même, d'obtenir d'avantageuses *banknotes*, dollars américains ou livres anglaises, ou encore armoire à glace, bicyclette ou machine à coudre, sans compter robes et frivolités. Car il est loin le temps où Taumi se livrait pour une hache à quelque compagnon de Cook, et sa mère elle-même, qui suivait les blancs en échange d'une poignée de clous, ne manquerait pas de tarifer ses caresses à plus haut cours, à notre époque de vie chère...

Ami, veux-tu prendre femme tahitienne?

Avant tout, cuirasse-toi d'indifférence. Bannis de ton cœur la jalousie : c'est un sentiment qui t'embarrasserait là-bas. Sache qu'autrefois, il n'y a pas si longtemps, les belles femmes de l'île Tahiti étaient belles en quelque sorte par profession; que devant la maison des parents s'élevait le *paépaé*, plate-forme pavée de pierres plates, où la jeune fille était accoutumée de se tenir, exposée aux regards des *tané*, qui pouvaient ainsi discuter à loisir sur l'harmonie de ses formes comme sur le grain et le velouté de sa peau; que les *Arii* eux-mêmes, les grands chefs, prêtaient volontiers leur femme à leur hôte, estimant convenable qu'il pût l'apprécier. Sache enfin que l'adultère se trouvait sous la protection d'un dieu nommé Tuété.

Ce n'est pas tout. Dans le *Dictionnaire tahitien* de Mgr Tepano Jaussen, ne cherche pas le mot « fidélité ». Tu trouverais, qui prétendent le traduire, en première ligne *héré*, ensuite *faaroo*, enfin *haapao maïtaï raa* : mais *héré* signifie le favori, l'aimé, le chéri; *faaroo*, la foi, l'obéissance, la croyance; et *haapao maïtaï raa*, la bonne conduite. Rien en somme qui indique l'amour exclusif[1].

S'il advient que ta *vahiné* te quitte pour aller vivre auprès d'un autre, abstiens-toi de te lamenter comme le malheureux mari d'Aïtoofa, qui célébrait ainsi sa douleur :

E péhé taï vahiné.

CHANSON TRISTE SUR UNE FEMME

E haéré maï, maï Toa é Aïtoofa é
Reviens, oh! reviens de Toa, ô Aïtoofa,

é tau vahiné purotu hara é.
ô ma belle épouse agréable.

Maï té hororaa o té au i Oniau ra,
Comme le torrent sort de la passe d'Oniau,

é maï té tahé raa o vaïpué néi
Comme le torrent impétueux roule ici,

té uataïna raa o to'u néi aau
Ainsi l'ardent désir de mon amour

matéono i té péé raa ia oé.
S'élance et te poursuit.

E Aïtoofa aroha maï to tané a maté.
O Aïtoofa, pitié pour ton époux qui va mourir,

Ua tapaïru té outu o Taïnuu
La pointe de Taïnuu deviendra belle comme une princesse;

E matau, é riaria, é hauaïtu hia té tané i té faraa
Il tremblera, il frémira, il s'évanouira, l'époux

é, i té hiti maï o té aroha o té vahiné héréhia.
à l'apparition de la bien-aimée.

1. « Rarahu m'était absolument fidèle, dans le sens que les femmes de Papeété donnent à ce mot, c'est-à-dire qu'elle était sage et réservée vis-à-vis des jeunes gens européens; mais je crus savoir qu'elle avait de jeunes amants tahitiens. » (*Le Mariage de Loti.*)

Tau vahiné iti purotu hara
Ma jolie petite femme est partie,

tau hao héré faatoa manava,
mon amie, ma chère petite femme intrépide à l'amour,

tau hao ia véro ua hiaa anéi
mon amie, dans la tempête m'a-t-elle été dérobée?

E héi fara, é héi hinano
J'ai cueilli pour toi une couronne de fleurs de pandanus,

tau i poro faïna oé é Aïtoofa é
Je t'ai appelée en vain, ô Aïtoofa.

Ua faarué oé té oé hopu raa iti vaï ateatea
Tu as abandonné la source claire où tu te baignais,

ta oé néi tiaré hotu raa tuutuuoré.
ton buisson de *tiaré* toujours couvert de fleurs.

E haéré, maï Toa é Aïtoofa é.
Reviens, oh! reviens de Toa, o Aïtoofa[1].

Au cinéma. — *Casino, Théâtre Moderne, Bambous* et *Tamarii Tahiti* : quatre cinémas pour les quatre mille six cents habitants de Papeété.

Miroirs scintillants au large et blême sourire de la lune, les chevelures dénattées, ointes de *monoï*, resplendissent. Des robes blanches, roses, bleues, jaunes, vertes, des complets veston clairs et foncés — toute la gamme des couleurs — cheminent sur une symphonie de chaussures craquelantes. C'est l'heure du cinéma.

Devant l'entrée, deux gamins frénétiques rossent implacablement une grosse caisse et un épais bambou, auxquels ils arrachent des sons pesamment creux. Un troisième tambourine à baguettes sautillantes sur le grêle fer-blanc d'un bidon vide de pétrole.

Un frôlement de hanche libre que n'emprisonne point un corset, une bouffée de *tiaré* tenace s'exhalant d'oreilles fleuries : on est entré.

Plus forte que les flonflons de l'orchestre — piano, piston, accordéon, *ukalélé* hawaïen et mandoline — une voix éclate

1. Le texte tahitien de ce poème a été recueilli en 1825 par le missionnaire Walker.

impétueuse : elle traduit en tahitien les péripéties gaies ou tristes qui se déroulent sur l'écran. Aux moments de vif enthousiasme, cette voix sombre dans une tempête de cris; des tourbillons de rires l'abolissent aussi parfois. Mais bientôt elle domine de nouveau le vacarme.

C'est l'entr'acte. Sur la scène maintenant éclairée, des athlètes en veston assujettissent un jeu de cordes pour délimiter le *ring* où deux boxeurs s'affronteront.

Dans l'air étouffant de la salle, une sonnette grelotte, qui renvoie prestement chacun à sa place.

Un enfant se pourlèche d'*ice-cream* qu'enrobe un cornet en biscuit. Cette *vahiné* proche meurtrit de ses dents gloutonnes une longue tranche de pastèque saignante.

Les deux adversaires entrent sur scène : l'un, bien découplé, vigoureuse statue dorée, champion poids moyens de l'Océanie française; l'autre, indigène des îles Fidji, plus petit, à la peau brune, aux muscles saillants.

Le haut Cowan présente les deux hommes au public, puis un coup bref de grosse caisse et de cymbales annonce le combat qui commence aussitôt.

Attentifs, *vahiné* et *tané* suivent les phases de cette lutte, où semble engagé l'honneur de deux pays. Le premier *round* prend fin. Sur les deux boxeurs, assis aux coins opposés du *ring*, des serviettes agitées soufflent leur brise délassante. Des soigneurs enduisent les membres d'huile-*monoï*, les massent ensuite, pendant que d'autres leur vaporisent brusquement au visage l'eau dont ils viennent de gonfler leurs joues.

Un nouveau signal et le combat reprend. Cette fois, le Tahitien frappe et le Fidjien encaisse. Des clameurs de joie retentissent, des trépignements secouent le plancher. Chacun encourage son favori. Les interpellations tahitiennes s'entrecroisent, le tumulte est formidable. Le tahitien gagne, il va triompher. Eh! bien, non : il s'écroule de toute sa hauteur, plongé debout dans un sommeil profond, par un coup bien placé.

Maintenant penché sur le champion déchu, Cowan lui jette à la face, comme des injures, des mots qu'il n'entend pas :

— ... *Seven, eight, nine, out.*

Par les pieds et par la tête, on emporte ce corps incapable

de comprendre qu'il est temps de céder la place au cinéma.

Un autre film déroule ses aventures. Le même *speaker* infatigable rugit ses commentaires à l'usage des tahitiens. La saine gaieté est revenue.

En sortant, on écrase sur le parquet les coques d'arachides grignotées pendant le spectacle.

Dehors, la lune s'est voilée de noir, mais ne tient-on pas un rayon de soleil enclos dans le bâton nickelé de maréchal de France qu'est la lampe électrique américaine?

Loti et Rarahu. — La charmante histoire que celle de leurs amours. Aussi, en arrivant, la première question que l'on pose :

— Qu'est donc devenue Rarahu?

— Elle est morte pendant l'épidémie de grippe de 1918.

Ainsi se croit-on dispensé de tout détail. Si vous insistez cependant :

— La malheureuse! Quelle laideur! une masse de graisse de cinquante-six ans! C'était pitié que de la voir...

— Pauvre héroïne de roman, qui n'a pas eu le droit de vieillir comme les autres...

Iarahu à la vérité, car tel était son nom, jamais ne fut la *vahiné* de l'aspirant Julien Viaud, mais celle de son frère Georges, alors médecin-major à l'hôpital de Papeété.

Tahiti entrevue à peine l'espace de deux mois — exactement du 29 janvier au 23 mars 1872 et du 26 juin au 4 juillet de la même année[1], Loti, rigoureusement documenté à distance, put conter le roman de la petite sauvagesse, en le parant d'une délicate poésie qui en fait tout le charme prenant[2].

Entremetteuses. — « *Loti, pourquoi n'épouserais-tu pas la petite Rarahu, du district d'Apiré?* » Ainsi s'exprimait finement, dans le *Mariage de Loti*, la vieille reine Pomaré V.

1. Voir *Pierre Loti, Sa vie, son œuvre*, par N. Serban.

2. L'éminent écrivain Claude Farrère, à qui nous avions communiqué ces pages, a bien voulu nous autoriser à publier la note ci-dessous : « Pierre Loti m'a souvent conté à moi-même, à bord du *Vautour* en 1904, qu'à Tahiti il n'avait pas eu une *vahiné*, mais vingt; que son roman était un roman, point autre chose; et que, seul de ses trois premiers livres, *Aziyadé* était — sauf en ce qui concerne la fin de l'ouvrage — une autobiographie réelle».

« Épouser » Rarahu, simple mariage polynésien d'inclination, au lien fragile, union passagère à laquelle un caprice ou le départ met fin.

De nos jours, on n' « épouse » pas Rarahu là-bas : en termes moins voilés, dépourvus de cette délicatesse, d'autres femmes, de moins haute lignée, s'entremettent complaisamment[1].

— Tu veux une *vahiné*? J'en connais; il en est de bien belles à Punaauia. Prends donc ma fille, qui est jeune et de bonne santé.

Et quand vient celle-ci, par avance soumise :

— Consens-tu à rester dans ma case?

— E (oui).

La cérémonie du mariage est alors terminée.

S'il vous advient de rencontrer un vieux *Yankee* J..., en compagnie d'une gamine tahitienne de neuf à dix ans, ne vous avisez pas de lui demander si c'est là sa fille : peut-être tous deux vous riraient-ils au nez.

La Reine Marautaaroa. — Par sa mère Arritaïmai, elle descend de Va vau i té po, c'est-à-dire de Vavau (Pora-Pora), de la nuit des temps, du grand Vavau.

Elle descend de l'Étoile du matin et du grand Soleil, tous deux engendrés par les dieux Taaroa et Tané.

D'eux sont nés l'armée des dieux de Vavau nui et de Hitinui et d'eux sont nés les chefs nés de la nuit, les *arii fanaupo.*

D'eux sont nés a Vavau nui et a Hitinui Térii i té maévarau o Hitinui.

De leur union, est né Tétunaé nui o Hitinui, le premier chef (*arii*) de Hitinui, pour qui l'armée des dieux bâtit le premier temple (*ahu*), appelé Farépua, sur lequel Tétunaé fut consacré grand chef (*ariinui*) de Hiti nui, avec la montagne Diadème (Maiao) comme couronne, le mont Oroféna comme sceptre, le mont Oroféna qui est la lance du dieu Oro, d'où son nom Oroféna.

Telle est la légende.

1. Solander, compagnon de Cook, raconta en 1772, dans le journal de son voyage, que la reine Obera, « compatissante aux besoins de l'humanité, voulait qu'on envoyât sur-le-champ aux étrangers une troupe de jeunes filles, avec un nombre suffisant de cochons ».

En sa maison de la rue de Rivoli, vis-à-vis l'ancien palais du roi défunt, Marautaaroa mène avec ses deux filles une vie bourgeoise.

Deux courtes allées sinueuses sous une voûte basse de fougères et d'hibiscus conduisent à une large véranda, au parquet recouvert de nattes en pandanus. A droite, le petit salon, où, face à l'entrée, vous accueille le portrait d'un bel homme, au regard noble et droit : le fils de la reine, magistrat de valeur, qui sert la plus grande France sous un ciel infiniment moins doux que celui de son île natale, quelque part en Afrique.

De ci de là, des curiosités tahitiennes et marquisiennes, pirogues et dieux Tiki, sculptés en plein bois. Sur les tables, aux murs, des photographies d'êtres chers.

Dans le fond de la pièce, un beau *tiféfé*[1] écru, sur lequel se détachent, broderie vieux rose, les fruits et feuilles de l'arbre-à-pain, tout en relief par transparence. Dans un angle, un piano. Quelques sièges.

Drapée dans sa longue robe noire de soie brochée, la reine Marau est majestueuse : elle a grande et belle allure encore, en dépit de l'âge qui l'alourdit.

Ce n'est point une indolente Tahitienne, tant s'en faut : d'un père européen elle tient l'énergie qui rayonne de toute sa personne, s'inscrit en relief sur le masque, au menton et au nez puissamment modelés, se trahit par le port de la tête, le geste court et prompt de la main potelée, les modulations d'une voix grave de contralto, l'expression vive et profonde du regard, qui charme et domine à la fois.

Avec des précautions de langage qui séduiraient un diplomate, elle évoque les manifestations d'août 1921 :

— Quand je pense, — dit-elle dans un sourire teinté de mépris, — que certains Français de Papeété ont poussé l'inconscience jusqu'à tenter de circonvenir les chefs de districts pour les décider à réclamer par écrit la protection des États-Unis d'Amérique. Le manifeste était tout prêt : il y manque seulement encore les signatures.

— Grâce à votre intervention, madame, je le sais : le ruban rouge que j'aperçois à votre corsage ne l'atteste-t-il pas?

1. Pièce d'étoffe, rideau ou tapis, faite de morceaux découpés ou brodés.

— J'ai encore, heureusement, quelque influence dans ce petit pays, n'en déplaise à certains qui enragent de la voir s'exercer au profit de la France.

La conversation glisse alors sur le bombardement de Papeété par les croiseurs cuirassés allemands *Scharnhost* et *Gneisenau*, sur l'animateur de la défense, l'héroïque commandant Destremaux.

— Je l'ai bien connu, — dit la reine. — Il est mort de chagrin, dans l'attente d'une citation méritée, qui survint trop tard, en hommage posthume. Quel homme d'honneur c'était et que de vilenies il lui fallut endurer ici!

Dans les Mémoires que consigne Marautaaroa et qui paraîtront à leur heure en même temps à Londres et à Paris — ne parle-t-elle pas et n'écrit-elle pas le français et l'anglais avec autant d'aisance que le tahitien? — peut-être narrera-t-elle la triste histoire de Destremaux.

A coup sûr, en tout cas, la reine ne pourra manquer d'y conter son voyage en France, à bord d'un croiseur cuirassé, lors de l'Exposition universelle de 1889, et cette visite à l'Élysée, où elle fit une entrée sensationnelle au bras de Félix Faure, sémillant Sous-secrétaire d'État aux Colonies.

Mais y notera-t-elle la déconvenue du grand couturier, qu'elle avait chargé du soin de concevoir et de lui établir pour la circonstance une belle robe de cérémonie, quand il apprit ensuite que, sans considération pour son modèle, elle avait préféré, pour paraître devant le Chef de l'État, jeter sur ses épaules, à la mode tahitienne, un ample châle des Indes, aux chauds coloris?

Pour l'instant, d'une moitié de coco vide, découpée en panier à anse naïvement sculpté, elle retire précautionneusement le tabac tahitien, enveloppé dans les feuilles du pandanus, et en roule de longues cigarettes, qu'elle fume en parlant.

Le coin préféré de Marau dans sa demeure n'est point cette pièce de réception, encore moins le grand salon cérémonieux, avec ses soieries rutilantes et ses fauteuils d'acajou, reliques vénérables que le roi Louis-Philippe offrit à sa mère Arïïtaïmaï : plus volontiers elle se tient sous la véranda-arrière, que des auvents de *niau* (feuilles de cocotiers tressées) protègent contre une aveuglante clarté, en bordure d'une cour

spacieuse où s'étale à son aise l'ombre d'un *maïoré*[1] feuillu. De belles fougères, aux longues palmes odorantes, complètent ce séduisant cadre tahitien.

C'est là que la trouvent ses familiers, là que se déroulent d'agréables causeries, là que, bien souvent, égrenant ses souvenirs, elle ressuscita pour nous tout le passé de ces îles, riches d'une incroyable poésie.

Quatorze juillet. — Dès la veille, pittoresque défilé de femmes et d'hommes couronnés de fleurs et de feuillage, bras noués, et qui dansent et chantent, en rangs serrés, les districts arrivent en ville de deux côtés à la fois : par ici, Arué, Papénoo, Hitia; par là Mataïéa, Papara, Papéari, Punauïa, Tautira.

Afaréaïtu, de l'île sœur Mooréa; Uturoa, de l'île Raïatéa, et Fakarava, des Tuamotu, ont même envoyé leurs sujets les plus experts. Les voici, précédés de leur chef-*tavana* et d'un agent de police porte-drapeau.

C'est que la Fête Nationale resplendit à Papeété d'un éclat sans pareil; quatre jours de fêtes officielles qui traînent à leur suite un cycle interminable de réjouissances uniques dans l'année.

Durant tout un long mois à l'avance, l'air est ébranlé par les sons massifs des hauts tambours-*pahu* et par ceux plus secs des épais bambous creux, inévitable accompagnement des danseurs d'*otéa*, qui s'exercent pour le concours.

Sur le quai des Subsistances, sur la courte avenue Dupetit-Thouars, rapidement furent édifiées de nombreuses baraques en bois : cafés et dancings décorés d'oriflammes, loteries aux couteaux scintillants, marchands de confettis et de serpentins.

C'est maintenant, par toute la ville, où s'est rassemblée l'entière population de l'île, une folle ivresse de plaisir.

Des campements s'improvisent : dans le bâtiment de la Douane, aux Travaux publics, et jusque sous la véranda du Secrétariat général. Papeété prend l'aspect d'une fourmilière en folie.

Et le soir, sous une profusion de lanternes vénitiennes et d'ampoules électriques aux vives couleurs, chanteurs et danseurs de répéter *himéné* et *otéa* sur l'herbe drue de la place du

1. Arbre à pain.

Gouvernement, encerclée de tribunes et gradins où se presse un peuple enthousiaste.

Le 14 juillet, après le traditionnel « salut au Drapeau », on inaugure le monument aux Tahitiens morts pour la France pendant la Grande Guerre. Où se dresserait-il mieux que dans cette large avenue Bruat, non loin de l'*aoraï haava raa* (Palais de Justice) qui est aussi la caserne d'où partit le contingent océanien?

Autorités locales, consuls de puissances étrangères, fonctionnaires de tous rangs ont pris place dans la tribune. En nobles termes le Gouverneur exalte le bataillon tahitien. Nul de la Municipalité ne lui répond.

La reine Marau alors décide de parler, de laisser jaillir de son cœur les mots de remerciement que d'autres devraient articuler. Elle se lève. A pas lents, elle gagne la petite tribune que décorent des palmes de cocotier et des fleurs d'hibiscus, et là, d'une voix assurée, une voix de commandement dans la langue des ancêtres, elle prononce une poétique allocution :

« Tahiti, Eiméo[1], vous tous qui êtes réunis sur ce *tahua*[2] de Vaérota[3], pour rendre hommage à la Fête Nationale française, salut et longue vie.

» Nous sommes en présence d'une œuvre admirable, que n'ont pas vue nos ancêtres, je veux parler de ce monument, de cet autel érigé par l'Amour, sublime emblème de la Victoire remportée par ceux qui se sont inclinés devant le devoir. Il est ici, afin que reste vivant dans nos cœurs le souvenir de ceux pour lesquels Témuri, le vent de la douleur, a gémi, alors que nos cœurs angoissés attendaient...

» *Marama*[4] suivit son cours au ciel, *Tirio*, *Hoata*, *Hamiamia* se succédèrent et le seuil de la maison restait infranchi. Partis là-bas, ils sont morts là-bas. Nous les avons pleurés, ces chers enfants. Mais aujourd'hui leurs noms revivent, ils sont à l'honneur et vivront à jamais. Avec respect, les têtes

1. Nom tahitien de l'île Mooréa.
2. Lieu ou l'*arii* (chef roi) recevait ses sujets.
3. Nom du *tahua* du district de Paré. Tout *arii* avait son *tahua*, son *moua* ou montagne, son *outu* ou promontoire, où s'élevait le *maraé* : c'étaient les signes, les symboles de son rang.
4. *Marama*, *Tirio*, *Hoata*, *Hamiamia* : mois du vieux calendrier tahitien.

s'inclinent devant l'éclat de leurs noms qui s'en va rejaillissant jusqu'aux cieux. Roo, le dieu de la Guerre, fait entendre le *maéva*[1] des héros.

» *Ura*[2] de Tahiti et d'Eiméo, déployez-vous, glorifiez-les, ainsi que ceux qui sont revenus parmi nous, eux tous qui ont répondu à l'appel de notre chère mère la France, vous tous qui êtes allés sur le *tahua*[3] de la mort que commandait le *Tahuna i ahuru*[4]. Braves et sans peur, vous avez porté sur vos épaules l'honneur du pays, défendant ce pavillon planté par nos aïeux sur les deux pointes de Tahiti et d'Eïméo, lequel ayant pris racine s'est déployé avec ampleur et majesté, nous couvrant de son ombre protectrice, nous qui sommes devenus ses enfants.

» La noble conduite de ses fils affrontant l'ennemi, tels les héros de jadis, fit tressaillir d'orgueil les entrailles de notre pays. Le nom de Tahiti s'en trouve agrandi.

» Tahiti, assise sur son sable noir, portant sa montagne Oroféna jusqu'au sommet des cieux;

» Tahiti, qu'illuminent les rayons du dieu soleil Raa;

» Qui est revêtue de son manteau lumineux de Taaroa et Tané;

» Tahiti, notre pays, cette noble terre[5]. »

» Et vous, cette jeunesse ici rassemblée, que ce monument devienne pour vous comme un phare, dont la lumière vous conduise dans la voie du devoir et de l'honneur, que vous ont déjà tracée vos pères et vos frères. Qu'il prépare vos âmes pour le jour où vous pourriez être appelés à votre tour.

» Voici les exhortations des ancêtres :

» Courage, acceptez le défi.

1. Salut de bienvenue aux gens de marque.

2. Originairement, ce mot signifiait : rouge. De là, il s'étendit aux plumes rouges qui recouvraient les ornements des dieux et des *arii* et devint ainsi un symbole de puissance, de tout ce qui est sacré.

3. Champ de bataille.

4. Le Conseil des dix, composé du grand-prêtre, de l'*arii* et des principaux personnages du gouvernement, se réunissait dans la maison de Tahuna i ahuru, à Vaïari (Papéari), berceau de la royauté tahitienne, pour décider de la guerre ou des sacrifices humains.

5. Extrait d'un poème (*faatéui*) de la reine Marautaaroa.

» Saisissez les lances jumelles de la maison de Poumariorio[1].

» Tahiti, terre projetée à la lumière par Taaroa et Tané, afin qu'elle soit sacrée. Vive la France! Vive Tahiti! »

A peine le dernier cri s'est-il éteint qu'un doux *himéné* s'élève, comme pour bercer une dernière fois de sa mélopée les trois cents Maoris plongés en France dans l'éternel repos.

La cérémonie terminée, étrangers et français, prêtres et pasteurs, fonctionnaires, commerçants, colons et chefs-*tavana* de tous les districts de Tahiti et Mooréa se pressent dans les salons du Gouvernement.

Ensuite, c'est le même déroulement de jeux que dans un village français, le jour de la Fête nationale.

Férus d'*himéné* et d'*otéa*, les Tahitiens affluent sur la place du Gouvernement, les 15 et 16 juillet, afin d'y assister aux concours. Dès huit heures, les maisons se vident : malavisé l'étranger qui réclamerait alors chez lui son petit déjeuner.

Pour un Européen, le spectacle est partout, spécialement sur les gradins où, tassés, hommes, femmes, enfants soulignent de cris et de rires les phrases du réalisme le plus cru dont les *himéné* émaillent leurs chants et les contorsions des danseurs, d'autant plus applaudies qu'elles étalent plus d'obscénité.

— Que j'aurais de plaisir, — clame à pleine voix le chœur exalté, — à voir dans cette rivière se baigner le corps d'une « demi-blanche... »

PIERRE CHARRIER

1. Partie d'un *rauti tamaï* des *arii* de Papéari, dont Poumariorio était l'habitation royale. Par *rauti*, il faut entendre un commandement, une exhortation guerrière. Taaroa et Tané, dieux tahitiens. Suivant la légende, l'archipel vit le jour par la grâce de Taaroa.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Premières Amours, par **Jean-Louis Vaudoyer** (*Plon*).

Il y a une certaine sensualité dans les ouvrages de M. Vaudoyer. Ce qui ne signifie point qu'il se complaise, plus qu'un chacun, aux scènes galantes. Mais il aime les belles couleurs, les étoffes douces sous les doigts. Il est dilettante au meilleur sens du mot, amateur d'art — il est même gourmand. Un charmant opuscule qu'il a écrit sur les plaisirs de la table nous contraint de remarquer qu'il emprunte volontiers ses métaphores, avec compétence et satisfaction, à la cuisine. Ce n'est pas que, pour cela, il oublie les plaisirs de l'ouïe. Le charme, la douceur de la voix l'attirent, lui, ou un de ses héros, vers Raymonde Mangematin. Et peut-être, d'ailleurs, sans chercher à connaître la femme qui en était parée, fût-il volontiers resté à rêver de cette voix... Un homme de goût, et soucieux d'administrer son bonheur, craint les désillusions que vous sert, tristement tièdes, la réalité.

On perçoit pareillement des arrêts méditatifs dans les contes qu'il vient de publier. Une jeune femme se réveille, autour de laquelle se nouera tout à l'heure un petit drame intérieur. Nous savons ses pensées — où l'étalage d'une fruiterie a place — et que la chambre où elle repose est parfumée, qu'elle-même est jolie. Et, sans trop nous soucier des petites contrariétés qui la menacent, nous pensons à telles belles dormeuses (ou encore *Le Réveil*) que des peintres nous proposèrent. On songe souvent aux peintres en lisant M. Vaudoyer; il arrive, au reste, qu'il nous y invite lui-même expressément...

Comment ne pas percevoir la volupté éparse dans tout ce conte: *Premières Amours?* Il s'agit de jeunes gens, de jeunes filles qui flirtent dans un quelconque hôtel de ville d'eaux pendant les vacances. Souvenirs... et très doux. Plus encore qu'il ne se plaît à organiser le développement de tendres intrigues, M. Vaudoyer savoure la tonalité de ces heures d'adolescence, si lumineuses, si fraîches dans la mémoire, comme les espoirs qu'elles abritaient.

Les personnages ont moins d'importance que le jour perle où ils se meuvent. Et il ne s'agit pas de descendre trop avant dans leur cœur. Symphonie claire... Dans cet autre récit, pourtant assez tragique, qu'est l'*Amie du mort*, il subsiste encore je ne sais quoi de posé, d'élégant, qui nous mènerait presque aussi aisément au plaisir qu'à l'émotion.

Battement de cœur, par **André Rivollet** (*Kra*).

Depuis quelque vingt-cinq ans, tandis que certains écrivains — Proust au premier rang d'entre eux — travaillaient à faire gagner notre littérature dans le sens de la profondeur, d'autres agrandissaient son domaine, si l'on peut dire, en largeur. Entendez que tels sujets universellement considérés jadis comme interdits sont aujourd'hui à peu près vulgarisés. Celui qu'aborde M. Rivollet, l'amour du frère pour la sœur, n'est pas positivement dans ce cas puisqu'il a inspiré en France quelques contes de second plan, en Italie, *la Ville morte* de d'Annunzio, et en Angleterre, au XVIe siècle, cette pièce de Ford *Itis a pity she is a whore* qui enthousiasmait si fort Marcel Schwob et Henry Bataille. Pourtant la rareté de pareilles amours et la répulsion naturelle qu'elles nous inspirent (en dépit des exemples que nous proposent par-delà les siècles les Pharaons et dans la rue les animaux) nous portent à accuser l'écrivain qu'elles ont tenté (du point de vue littéraire bien entendu) de rechercher un succès de scandale.

M. Rivollet l'a si bien senti qu'adoptant pour son récit la forme « confession » et répugnant à s'attribuer à lui-même des goûts si désavantageusement jugés, il a adopté le procédé classique du manuscrit confié ou trouvé — et la précaution pouvant paraître encore insuffisante, après avoir réuni dès les premières pages le frère et la sœur dans une chambre à coucher où les exploits accomplis demeurent d'ailleurs incertains, il a donné un brusque coup de barre et détourné soudain Marcel et Marie-Blanche, ses trop tendres héros, de leurs inquiétantes distractions.

Malheureusement, il lui était difficile de prêter à Marcel un sentiment des convenances familiales véritablement cornélien, aussi vif en somme qu'il eût été nécessaire, en l'espèce, pour arrêter un jeune homme entraîné par un grand amour. Marcel est un jeune homme moderne, et, à ce titre, on peut croire que les notions dites morales le font « rigoler ». Il fallait donc trouver un autre dérivatif — et c'est une femme assez mûre et assez folle, Aïssa, qui assumera ce rôle modeste, mais à son gré nullement déplaisant. De son côté, la sœur marivaudera (ce n'est pas assez dire) avec Philippe, un ami de Marcel, pendant la durée du volume. Et tout finira dans l'incertitude, le rêve et la réalité se mêlant à la faveur d'un rêve final dans des proportions difficilement discernables.

En somme M. Rivollet a placé un grand intermède au centre de son livre, Aïssa, personnage amusant et un peu vaudevillesque, chassant, crainte de catastrophe, l'énigmatique et attirante Marie-

Blanche. Toutefois l'éclipse de la jeune fille n'est pas aussi totale que cette analyse sommaire le laisserait croire. En réalité, au-dessous des réalités généreusement fournies par Aïssa se glissent insidieusement des images inspirées par Marie-Blanche. Il semble que M. Rivollet ne déteste point de donner à deviner. Tantôt il nous y invite avec un sourire assez moqueur, — et c'est assez le cas lorsque Marcel rêve de sa sœur absente. Tantôt, se conformant au rythme même de la vie, il laisse se développer au-dessous des scènes apparentes, des dialogues plus profonds, plus angoissés, plus vivants. De ce point de vue les quelques pages qui réunissent Marcel et sa sœur sont parfaitement réussies. Une véritable atmosphère de drame se compose derrière le frêle tissu des paroles échangées. Cette faculté de passer d'une ironie — parfois aimablement satanique — à une ardente sincérité n'est pas un des traits les moins frappants de ce livre imparfaitement composé, mais extrêmement personnel et intelligent, où la comédie salée et le poème voisinent incessamment.

MARCEL THIÉBAUT

ERRATUM

Dans le numéro du 15 août de la *Revue de Paris*, une erreur s'est glissée involontairement dans l'étude d'Ignotus sur M. Jean Chiappe :

Page 925, cinquième alinéa, on a pu lire :

« La vieille maman, avec son long voile sur ses épaules vénérables, qui, selon la coutume corse, ne paraît pas à table quand son fils est là, etc... »

Or, la tradition dont il s'agit est toute différente et le texte en question doit être remplacé par le suivant :

« La vieille maman, avec son long voile de veuve sur ses épaules vénérables, qui, selon la coutume corse, tient à table la place du chef disparu, même lorsque son fils est là, lui montra d'abord les voies du cœur. »

Une très vieille tradition corse, en usage encore dans les anciennes et importantes familles, exige en effet, lorsque le chef de famille est disparu, que la mère préside la table, quelle que soit la situation du fils aîné; elle ajoute alors aux vêtements noirs, qu'elle ne cesse de porter, un long voile sombre appelé *mezzaru*, qui, placé sur sa tête, retombe sur ses épaules.

Ceci est un des mille traits du caractère émouvant et parfois pathétique de la tradition corse.

Signé : IGNOTUS

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT